

TIFFANY GUGGENHEIM

**Traduire les dépêches de presse :  
la rédaction des « mauvaises nouvelles » (EN/FR)**

Mémoire présenté à l'École de traduction et d'interprétation pour l'obtention du  
Master en traduction, mention traduction spécialisée

Directeur de mémoire :

Prof. Mathieu Guidère

Juré :

Mme Mathilde Fontanet

Université de Genève

Septembre 2010

## **1 Introduction**

Les progrès techniques fulgurants de XX<sup>e</sup> siècle ont eu un impact considérable sur la communication. En effet, les médias sont souvent les "metteurs en scène" d'une information qui nous est désormais directement accessible par divers canaux de transmission. Ainsi, nous faisons face à une multitude d'événements qui se déroulent à travers le monde. De cette mondialisation de l'information découle un rapprochement des distances entre les diverses nations.

Ainsi, nous nous sentons concernés par ce qui se passe à l'autre bout du monde ; il s'est instauré un rapport de proximité palpable. L'annonce d'une pandémie possible de la grippe A illustre bien cette communication mondialisée. Il s'agit de responsabiliser les nations afin d'éviter une pandémie qui passerait de l'échelle nationale à l'échelle mondiale. Cette information, qui est la même pour tous les pays, peut se traduire en une multitude de messages, car nous avons affaire à de nombreux récepteurs dans plusieurs pays. Sans compter les différents artifices du langage que peut revêtir le message selon sa visée (sociale, politique, économique, etc.).

En effet, la communication d'aujourd'hui est devenue une communication multilingue, d'où le rôle prépondérant joué par les traducteurs. La traduction est soumise aux mêmes variations. En effet, deux traductions d'un même texte ne seront jamais identiques. Le message, passant d'une langue à l'autre, est fortement conditionné par la visée de la traduction. En d'autres termes, selon le point de vue traductionnel, le message prendra une forme spécifique, notamment dans le choix du lexique.

Néanmoins, cette communication multilingue reste un domaine très vaste à étudier. Ainsi nous concentrerons notre objet d'étude à la « mauvaise nouvelle ». Une analyse des différents "habillages" que peut revêtir une mauvaise nouvelle porte un intérêt dans une perspective de communication multilingue dans la mesure où elle permet de révéler, entre les lignes, des

représentations mentales collectives propres à une culture. Roland Barthes, s'exprimant au sujet de l'importance de la rhétorique dans la compréhension d'une civilisation, considère le langage comme le reflet ou le témoignage de la culture :

« Les figures de rhétorique ont toujours été traitées avec un grand mépris par les historiens de la littérature ou du langage, comme s'il s'agissait de jeux gratuits de la parole ; on oppose toujours l'expression "vivante" à l'expression rhétorique. Cependant, la rhétorique peut constituer un témoignage capital de civilisation, car elle représente un certain découpage mental du monde, c'est-à-dire, finalement, une idéologie » (Barthes 1964 : 195).

Le langage est donc un indice qui peut révéler une représentation mentale, une vision du monde.

### **1.1 Objectifs du travail**

Dans la presse écrite, il existe bel et bien une rhétorique de l'information (choix de lexique, hiérarchisation de l'information dans diverses rubriques, titres accrocheurs, etc.). Il s'agira pour nous de savoir quels sont les éléments rhétoriques ou discursifs utilisés par les médias, et plus spécialement par le discours journalistique, pour annoncer et mettre en mots une mauvaise nouvelle.

La mauvaise nouvelle est-elle minimisée dans son annonce ? En d'autres termes, il s'agit de savoir si le rédacteur a cherché à détourner l'attention du lecteur de la gravité de la nouvelle en la faisant passer pour un moindre mal. À cette fin, le rédacteur peut par exemple utiliser des mots rassurants ou diluer la nouvelle grâce à des ornements du langage qui peuvent empêcher le lecteur de fixer son attention sur ladite nouvelle.

Un autre moyen d'annoncer une mauvaise nouvelle peut être l'exagération, c'est-à-dire présenter la nouvelle de manière aggravée. Afin de savoir en face de quel type d'annonce se trouve le lecteur, ce dernier doit se poser des questions sur le ton rhétorique emprunté par le rédacteur : utilise-t-il des procédés qui relèvent de l'euphémisme ou du

"catastrophisme" ? Le catastrophisme serait une manière d'amplifier la mauvaise nouvelle et de l'ériger au rang de catastrophe majeure. Derrière l'idée de catastrophe se trouve la notion de désastre, de bouleversement, de destruction, voire de mort. La mauvaise nouvelle devient donc la prémonition du pire à venir.

Un autre paramètre à prendre en considération est l'effet du discours sur le récepteur de la mauvaise nouvelle. Par exemple, dans l'actualité économique, la crise financière s'annonce d'abord par le discours. Ensuite le discours lui-même effectue et renforce la crise : il freine les investissements, installe le soupçon... À l'inverse, l'annonce de la mauvaise nouvelle peut atténuer la peur qui s'installe autour de cette dernière. En effet, la mauvaise nouvelle peut se dire, se parler et donc s'expliquer. Elle devient ainsi un événement rationalisé qui peut être résolu. L'effet d'annonce neutralise la catastrophe (logique, sensé, raisonnable, intelligible). En d'autres termes, elle s'efforce d'intégrer (de digérer) dans le discours ce qui lui échappe.

Ces questionnements aboutissent à une autre problématique. La mauvaise nouvelle se résume-t-elle à une fonction purement informative ou poursuit-elle un but ? Et si tel est le cas, dans quelle mesure la visée influence-t-elle la mise en mots du discours journalistique ?

En effet, une mauvaise nouvelle, avant d'être annoncée comme telle, n'est rien d'autre qu'un événement<sup>1</sup>, un fait appartenant à la réalité. L'annonce nécessite une appréhension de cet événement et, souvent, un jugement de valeur. Une mauvaise nouvelle, pour être annoncée, requiert une intervention humaine : le rédacteur traduit un événement par une séquence de mots. Ainsi, la mauvaise nouvelle est présentée sous une certaine forme (habillage, mise en scène et mise en images) et elle passe par des traductions à l'intérieur d'une même langue.

En outre, une mauvaise nouvelle est généralement accompagnée de signaux annonciateurs, c'est-à-dire qu'un mauvais présage la précède comme « Il faut que je vous parle... », qui est une sorte de dramatisation

---

<sup>1</sup> La notion d'événement est à comprendre au sens large : tout fait qui se produit et dont l'intérêt est assez important pour être traité dans la presse écrite

que l'on retrouve au théâtre. On assiste ainsi à une mise en scène orchestrée par le rédacteur de la mauvaise nouvelle. L'un des buts de ce travail est de faire une analyse multilingue des différentes formes de rhétorique présentes dans la presse écrite. Le présent travail s'insère donc dans un cadre théorique pluridisciplinaire qui intègre l'analyse du discours, la rédaction journalistique, la culture, la traduction, etc. Cependant tous ces éléments se retrouvent dans un même domaine qui est celui de la communication multilingue. La communication est à comprendre selon le sens donné par Alice Krieg-Planque :

« Si, comme nous le proposons, nous définissons la communication comme un ensemble de savoir-faire relatifs à l'anticipation des pratiques de reprise, de transformation et de reformulation des énoncés et de leurs contenus, alors l'analyse du discours doit être placée parmi les approches disciplinaires centrales pour l'étude des faits de communication. La compréhension du travail des communicants [...] passe nécessairement en partie par une analyse discursive » (Krieg-Planque 2009 : 13).

La communication peut être considérée comme point de départ à une analyse discursive dans laquelle s'insèrent les phénomènes précités qui nous intéressent. Tous ces sous-ensembles s'intègrent dans le vaste domaine de la communication.

## **1.2 Présentation des chapitres**

Comme expliqué précédemment, notre travail se restreindra à l'étude de la « mauvaise nouvelle », notion qu'il faudra définir. En outre, nous nous concentrerons sur l'étude de l'annonce de la « mauvaise nouvelle » dans la presse française et américaine à partir d'un corpus précis.

Il s'agit de plusieurs articles traitant de quatre thèmes prédéfinis et intégrant le domaine de la mauvaise nouvelle : l'annonce de pandémie de la grippe H1N1 (11 juin 2009), le séisme en Haïti (12 janvier 2010), le crash du boeing AF 447 (1<sup>er</sup> juin 2009) et les attentats de New York (11 septembre 2001). Le but étant d'analyser les différentes mises en discours selon l'angle choisi par l'énonciateur. Certes, les événements sont les

mêmes, mais leur description est intimement liée au point de vue adopté par le journaliste ou par son journal.

Le présent travail sera divisé en plusieurs chapitres qui correspondront à chacun des thèmes du corpus susmentionnés. Chaque chapitre comportera des subdivisions identiques. Il s'agira de présenter les articles français, puis américains qui constituent le corpus pour chaque « mauvaise nouvelle ». Ensuite, une analyse des procédés de l'annonce de la mauvaise nouvelle sera proposée. Enfin, il sera question de faire une synthèse des différentes stratégies communicationnelles mises en place dans la rédaction des différents articles.

## **2 La communication journalistique**

La rédaction d'articles de journaux aboutit à une communication qui lui est propre : la communication journalistique. Ce type de communication touche de nombreux lecteurs qui, chaque matin, sont à l'affût de l'actualité. Cependant, les différentes nouvelles annoncées ne tombent pas du ciel et ne peuvent être instantanées. Ainsi, comme le souligne Patrick Charaudeau, la presse écrite se construit selon un schéma communicatif qui lui est propre :

« Le rapport de distanciation et d'absence physique entre les instances de l'échange font que la presse est un média qui, par définition, ne peut faire coïncider temps de l'événement, temps d'écriture, temps de production de l'information et temps de la lecture. On le sait, il faut d'abord un certain temps de fabrication du produit, puis un temps de transport d'un lieu à un autre (circuit de distribution) et enfin un temps de lecture, une succession de moments opératoires qui produisent un fort décalage entre l'instant de surgissement de l'événement et le moment où le lecteur en prend connaissance. Ce handicap sera compensé par le développement d'un espace stratégique d'information différent de celui des deux autres médias » (Charaudeau 1997 : 125-126).

La presse écrite est, de ce fait, un support intéressant d'un point de vue analytique, puisqu'il s'agit d'un discours construit.

La rédaction d'une nouvelle est le fruit d'un travail laborieux de sélection, de rédaction, de traduction, de mise en forme, de mise en page, etc. Bref, les thèmes traités dans la presse, dans leur sélection puis dans leur formulation, révèlent une interprétation du monde. Cette sélection, pour

Patrick Charaudeau, constitue un trait important de la communication journalistique :

« Or ce qui caractérise tout choix, c'est qu'il prend et qu'il laisse ; qu'il met en évidence certains faits et en laisse d'autres dans l'ombre. [...] Enfin, par le fait que la signification se configure, est mise en discours, à travers un jeu de dit et de non-dit, d'explicite et d'implicite dont seule la combinaison témoigne de la visée d'influence du sujet informant : a-t-on conscience de cette multiplicité d'effets discursifs ? On le voit, parler, communiquer, informer, tout est choix. Non pas seulement choix de contenus à transmettre, non pas seulement choix des formes adéquates pour être conforme à des normes de bien parler et de clarté, mais choix d'effets de sens pour influencer l'autre, c'est-à-dire, au bout du compte de *stratégies discursives* (Charaudeau 1997 : 37-38).

Ainsi, la communication journalistique est un ensemble construit, réfléchi dans lequel s'insèrent de nombreuses stratégies discursives. En effet, tout discours journalistique se doit d'être crédible ; il doit être de l'ordre du vraisemblable. Nous verrons par la suite que cette caractéristique a pour effet de faire basculer le discours journalistique dans une rhétorique argumentative.

Bref, la communication journalistique est bien une communication élaborée et réfléchie. Aux fondements de cette construction se trouvent les dépêches de presse qui constituent en quelque sorte l'information brute.

## **2.1 Les dépêches de presse**

L'information d'aujourd'hui est devenue une information mondialisée. L'information émise par les journaux couvre, par conséquent, les événements qui se déroulent de par le monde. Ainsi, le journaliste, pour dérouler sous les yeux de son lecteur le panorama de la situation mondiale, doit pouvoir se procurer ses propres sources d'information.

Il va sans dire que le travail du journaliste a évolué en même temps que les progrès techniques en terme de communication. En effet, à l'époque où l'information était transmise par pigeon voyageur, par cheval ou par voie de chemin de fer, les nouvelles diffusées avaient un décalage important entre le moment de leur transmission et le déroulement même de l'événement. Le journaliste d'alors ne devait pas mener une course contre la

montre comme c'est le cas aujourd'hui pour avoir l'exclusivité de la nouvelle.

### **2.1.1 Agences mondiales d'information**

De nos jours, le journaliste a une fonction de « miroir » des événements du monde. Il met à la vue de tous ce qui se passe autour du monde. Son rôle ne pourrait être joué sans la présence d'innombrables progrès techniques dans le domaine de la transmission de l'information. Ainsi, les correspondants ont la possibilité de partager l'information obtenue « sur le terrain » de manière quasi instantanée.

Cependant, les sources d'information d'un journal ne se limitent pas au travail de ses correspondants. En effet, tous les journaux n'ont pas les moyens de financer un réseau efficace de correspondants capables de couvrir l'ensemble du territoire mondial. Ainsi, la nécessité de disposer d'agences mondiales de presse s'est fait pleinement ressentir.

De nos jours, on compte six agences mondiales d'information : l'Agence France-Presse (A.F.P.), *Reuter's Ltd* (REUTER), *The Associated Press* (A.P.), *The United Press International* (U.P.), *Bloomberg* et l'Agence télégraphique d'information de Russie (Itar Tass). Quatre pays se partagent ces six agences puisque l'A.F.P est française, REUTER britannique, Itar Tass russe et, enfin, A.P., U.P. et *Bloomberg* sont américaines.

Le travail d'une agence mondiale d'information ressemble fortement à celui d'un journal. L'agence doit en effet collecter les informations, les transmettre afin de les rendre directement exploitables par les journaux ou encore par les agences nationales d'information. Pour cela, toute agence dispose d'un siège central qui recueille les informations soumises par ses correspondants par téléscripteur, par satellite, par impulsion électrique ou hertzienne, de jour comme de nuit. Tout est mis en œuvre pour favoriser une transmission immédiate. Bernard Voyenne illustre ce phénomène :

« Dans les cas les plus favorables une dépêche ne met pas plus de quatre minutes pour faire le tour de la planète et il est fréquent que les grandes agences "se battent" sur des différences de temps qui sont de l'ordre de la minute. » (Voyenne 1979 : 95).



À travers cette citation, l'idée d'une course contre la montre prend toute son ampleur. Le journaliste, qui reçoit les nouvelles au fur à mesure qu'elles sont communiquées, s'occupe de rassembler les dépêches fournies par les agences, complète l'information et développe la nouvelle « brute » pour en faire un article. Il est un premier filtre dans la sélection qui marque un intérêt, une focalisation sur telle ou telle partie du globe. Le journaliste peut désormais effectuer son travail depuis son bureau. Ainsi, le journalisme dit d'investigation tend à être remplacé par les informations communiquées par les agences mondiales d'information.

La nécessité de disposer de traducteurs va de pair avec le développement des agences mondiales d'information. En effet, une agence mondiale d'information est imprégnée d'un esprit multilingue : d'une part les informations proviennent du monde entier ; d'autre part, les destinataires de ces informations recueillies par les agences sont de nationalités diverses. Par exemple, l'A.F.P. reçoit et transmet des informations dans cinq langues différentes : l'anglais, l'espagnol, l'allemand, le portugais (brésilien) et l'arabe.

Les agences mondiales d'information doivent effectuer un travail préalable avant de transmettre les dépêches à leurs clients. En effet, toutes les dépêches ne sont pas distribuées. Il faut d'abord faire un tri, puis, sélectionner les dépêches qui pourraient intéresser tel client. De plus, chaque dépêche est soumise à une relecture, voire une réécriture lorsqu'il s'agit d'une dépêche écrite en une langue étrangère.

Les agences d'information ont vu le jour avant même l'existence de la presse. En effet, la connaissance de certaines informations inédites dans le domaine politique ou économique a toujours constitué un atout de taille pour ses détenteurs. Ainsi, les nouvelles revêtaient une fonction de fond de commerce et elles étaient alors vendues à des particuliers qui étaient prêts à payer cher l'exclusivité du « scoop ». C'est dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que des bureaux transmettaient quotidiennement des nouvelles rédigées à la main pour leur propre clientèle.

Il a fallu attendre 1835 pour qu'une personne ait l'idée de vendre les informations, non plus seulement à des particuliers, mais également à des journaux. Il s'agit de Charles-Louis Havas, fondateur de la première agence d'information qui porte son nom : l'agence Havas, ancêtre de l'A.F.P. d'aujourd'hui. Charles-Louis Havas, qui jouissait d'une bonne connaissance des langues, traduisait des articles provenant de la presse anglaise, allemande, espagnole et italienne pour les revendre à des journaux français, ainsi qu'aux ambassades et ministères.

Puis, en 1944, l'A.F.P. a succédé à l'agence Havas, car cette dernière avait été mise au service de l'occupant allemand. En effet, en 1940, la branche d'information de l'agence avait été cédée au gouvernement de Vichy sous le nouveau nom de OFI (Office français d'information). Le travail de l'OFI a, par conséquent, été étroitement lié au gouvernement de Vichy, ce qui lui a fait perdre toute crédibilité.

En ce qui concerne la naissance des autres agences mondiales de presse, ce sont d'ailleurs deux des collaborateurs de Charles-Louis Havas qui sont devenus les fondateurs respectivement de l'agence Wolff et de Reuter en 1849 et 1851.

Pour ce qui est des Etats-Unis, c'est un accord qui est à l'origine de la création des agences d'information. En effet, en 1848, plusieurs journaux s'étaient associés pour payer à moindre frais les nouvelles d'Europe qui étaient portées par la voie de l'océan. Puis, quelques années plus tard, en 1857, leur association s'est élargie pour donner naissance à une première agence de presse, *New York Associated Press*, qui est devenue en 1892 l'agence *Associated Press*.

La deuxième agence mondiale d'information américaine a vu le jour bien plus tard, en 1958, lorsque deux groupements importants de presse appartenant respectivement à E.W. Scripps et à W.R. Hearst ont fusionné sous le nom de *United Press International*. Mis à part l'agence Wolff, qui a disparu durant la période du nazisme, toutes ces agences ont perduré.

Enfin, Bloomberg, la nouvelle venue, a vu le jour dans les années quatre-vingt dix. C'est Michael Bloomberg, un ancien courtier, qui est à

l'origine de cette agence qui s'était spécialisée, à ses débuts, dans l'information financière. Aujourd'hui, cette agence s'est développée et elle étend son activité à l'information plus générale et jouit d'une clientèle prestigieuse telle que le *New York Times*, *Washington Post*, *International Herald Tribune* et *Le Monde*.

En ce qui concerne l'agence mondiale soviétique (Itar Tass), il faut lui conférer un statut particulier. En effet, cette agence, contrairement à ses consœurs, est une agence rattachée directement à l'État. De plus, elle ne diffuse ses informations par télégraphe qu'au sein du bloc de l'Est et des pays qui lui sont attachés. Cette agence a été fondée en 1918 par le nouveau régime soviétique afin de pouvoir se passer des services des agences européennes.

La fonction d'une agence mondiale de presse a été spécifiée le 2 novembre 1945. En effet, depuis cette date, les agences de presse bénéficient d'une définition juridique : « Organismes privés qui fournissent aux journaux et périodiques des articles, informations, reportages, photographies et tous autres éléments de rédaction, et qui tirent leurs principales ressources de ces fournitures ». (Voyenne 1972 :154)

## **2.2 La rédaction journalistique**

La rédaction journalistique existe à travers un contrat implicite qui relie deux partenaires. Cette relation entre les partenaires de la communication est mise en évidence par Patrick Charaudeau :

« Tout acte de communication est un objet d'échange entre deux instances, l'une d'énonciation l'autre de réception, dont le sens dépend de la relation d'intentionnalité qui s'instaure entre celle-ci » (Charaudeau 1997 : 15).

Ainsi, la communication journalistique n'est pas gratuite ; elle poursuit un but. Cet acte du langage a donc un sens, une finalité : celui d'informer, de s'approprier un événement en lui donnant sens, de convaincre le lecteur à travers une orientation donnée à une information, etc.

L'objectif premier de l'écriture journalistique vise l'information. Cependant, avec la nouvelle communication mondialisée, le journaliste doit procéder à un tri de l'information s'il ne veut pas se noyer dans un flot d'événements susceptibles de constituer l'information. Bernard Voyenne offre une piste quant à la sélection à laquelle doit se soumettre le journaliste :

« Tous les événements sont a priori matière à l'information, pourvu qu'ils soient accessibles à un informateur. Pourtant, même quand ils sont connus, tous ne sont pas jugés dignes d'être rapportés, ni susceptibles du même traitement : encore faut-il qu'ils soient considérés comme « intéressants » pour le public. [...] L'information, telle qu'elle est ici décrite, n'est pas une réalité en soi mais une matière sociale » (Voyenne 1979 : 46).

Le discours journalistique correspond à une norme sociale puisqu'elle répond à une attente implicite du lecteur cible.

En outre, l'écriture journalistique répond à un certain nombre de contraintes. Tout d'abord il y a la contrainte du public récepteur. L'article journalistique est écrit pour un lecteur et doit donc susciter de l'intérêt chez ce dernier. Le lecteur doit pouvoir se sentir concerné par l'information, d'où la loi de proximité (au niveau temporel, géographique, affectif, etc.). L'information se veut immédiate : "ici et maintenant". Puis, il y a la contrainte du temps et de l'espace. En effet, le support d'écriture est un espace limité. L'information doit être concise et précise. Elle se présente sous forme hiérarchisée afin d'en faciliter la lecture. Le journaliste participe donc à la mise en scène de l'information en guidant la lecture par le biais d'une présentation comportant un titre, un sous-titre, des photos, des légendes, etc.

Enfin, plusieurs techniques d'écriture sont inhérentes à la rédaction journalistique. Les tenants et les aboutissants du journalisme gravitent autour de la notion d'objectivité. En effet, l'écriture journalistique, dans son désir d'objectivité, doit pouvoir s'articuler autour de faits réels et vérifiés. Ainsi, le journaliste est tenu de présenter les différents points de vue entourant un fait grâce notamment à un discours rapporté, ce qui permet une vision globale de l'événement. Le journaliste donne la parole aux différents

acteurs de l'événement. De plus, l'exploitation des différentes sources doit être maîtrisée par le journaliste, car la présence de ces dernières permet une transparence du fait et, ainsi, une impression d'objectivité. Cette objectivité reste apparente dans la mesure où les sources citées impliquent déjà un sens qui découle d'un choix opéré par le journaliste.

En outre, à travers le besoin de mise en scène caractéristique du style journalistique, il est possible de percevoir intuitivement que la visée informative n'est pas suffisante. Le journaliste ne peut se contenter de proposer une information brute puisqu'il doit en même temps susciter l'intérêt de son public. La représentation que se fait le journaliste du public cible conditionne donc ses choix discursifs dans la mesure où le journaliste écrit pour ses lecteurs. Le rôle important joué par le public cible dans la rédaction journalistique est mis en avant par Patrick Charaudeau :

« L'instance médiatique est donc engagée dans une visée qui consiste à construire une image idéale de sujet-cible susceptible de "ressentir" des émotions, de mobiliser son affect, pour que se déclenchent chez lui intérêt et passion pour l'information qui lui est transmise, plus spécialement pour l'information telle qu'elle est proposée dans cet organe particulier. Or l'effet produit par cette visée se trouve aux antipodes de l'effet de rationalité qui sous-tendrait la visée d'information. [...] L'instance médiatique doit donc procéder à une mise en spectacle subtile du discours de l'information, qui doit s'appuyer à la fois sur les ressorts émotionnels prévalant dans chaque communauté socioculturelle et sur la connaissance des univers de croyance qui circulent dans ladite communauté » (Charaudeau 1997 : 78-79).

Ce lien entre l'énonciation et la réception s'oppose fortement à la réalisation d'une information purement objective. Le discours journalistique prend part à l'intérieur d'une communauté sociale. L'événement qui fait l'objet du discours journalistique est décrit puis expliqué selon des représentations qui sont en circulation dans la communauté de réception.

### **2.2.1 La rédaction des dépêches de presse**

La rédaction d'une dépêche suit une structure bien précise. En effet, le point central d'une dépêche est l'information. Il est donc question de relater des faits et non d'élaborer un commentaire ou une analyse. Ainsi, le rôle

d'une dépêche est de répondre à six questions de référence : qui ? quoi ? où ? quand ? comment ? pourquoi ?

Une caractéristique essentielle d'une dépêche de presse est qu'elle doit présenter les faits selon un schéma défini par le concept de la « pyramide inversée ». La « pyramide inversée » induit la rédaction des faits dans un ordre d'intérêt décroissant. Ainsi, l'information la plus importante apparaît en première position. La structure en pyramide se retrouve dans l'article et dans le journal entre la Une et les faits divers.

La dépêche d'agence, étant la source de l'information, est parfois reçue par la presse, à l'état « brut ». En effet, s'il s'agit d'un événement inédit, d'un « scoop », l'agence doit transmettre la nouvelle le plus rapidement possible. La dépêche sera donc rédigée de manière concise et sous forme de « flash ». Puis, selon la portée de l'événement (intérêt du client, réception du public, etc.), l'agence transmettra des articles plus élaborés qui pourront être utilisés directement par la presse.

Le rédacteur qui reçoit la dépêche (qu'elle soit concise ou plus longue) pourra compléter le contenu, présenter une argumentation des faits, construire une analyse, apporter sa touche personnelle, etc. En d'autres termes, il s'agit de s'approprier une dépêche pour en faire un article. Ainsi, le rédacteur, à l'aide parfois de ses propres sources, reconstruit l'événement en changeant, par exemple, l'ordre chronologique de la dépêche ou en y ajoutant des descriptions et des citations. Bref, le rédacteur doit mettre en scène l'événement pour le faire vivre sous les yeux du lecteur. Ainsi l'article tend à prendre la forme d'un récit qui part d'un fait, avec une intrigue qui se noue, se poursuit, s'aggrave, atteint une issue, trouve un dénouement, etc. En d'autres termes, le rédacteur met en scène acteurs, péripéties, rebondissements et crée un suspense.

### **2.2.2 Cas pratique : de la dépêche à l'article de presse**

De la dépêche à l'article, il existe plusieurs voies possibles. Il arrive qu'un article soit l'exacte copie de la dépêche originale. En effet, les agences peuvent proposer des textes déjà développés selon la demande de

leurs clients. Ainsi, il est nécessaire de distinguer l'information « brute » (communiqué, donnée statistique) de la « nouvelle brève » qui se contente de répondre aux six questions de référence (qui ? quoi ? où ? quand ? comment ? pourquoi ?) avec le minimum de mots, ainsi que de la nouvelle développée, « filet » ou « mouture ».

Dans la plupart des cas, la dépêche est remaniée par le rédacteur, sinon le lecteur devra faire face à une information uniformisée qui se traduira par une forte similitude entre les articles traitant du même sujet dans les différents journaux.

Pour illustrer le fait qu'il existe une multitude de manières de transcrire une dépêche en un article, prenons l'exemple d'une information simple et reprise par différents journaux. Il s'agit de l'exécution du « *sniper* » de Washington qui a eu lieu le 11 novembre 2009. Puis, afin de comprendre la différence des divers services offerts par les agences, prenons le cas de l'agence *Reuters* qui propose une information brève, une dépêche (transmise telle quelle par *Le Monde* sur son site internet) et un article développé. Ensuite, nous nous pencherons sur un article rédigé dans le journal *Le Monde*, ce qui nous permettra d'observer le cheminement entre la dépêche et l'article, puis de comparer un article de presse avec un article d'agence pour en relever les différentes caractéristiques rédactionnelles.

L'information brève transmise par l'agence *Reuters* prend la forme suivante :

*«D.C. sniper executed*

*Wed Nov 11, 2009 8:45am EST*

*John Allen Muhammad [qui ?] was executed [quoi ?] on Tuesday [quand ?] for masterminding and carrying accomplice the 2002 sniper shootings that killed 10 people and terrified [comment ?] the Washington, D.C., region. [où ?] »<sup>2</sup>*

---

<sup>2</sup>

Dépêche consultable à l'adresse suivante:  
[http://www.reuters.com/article/RCOMUS\\_NWS/idUSRTXQLQW](http://www.reuters.com/article/RCOMUS_NWS/idUSRTXQLQW) [Accès 11/09]

Dans cet exemple, c'est uniquement l'information minimale qui est proposée. En effet, seules les réponses aux questions de référence sont présentes dans l'information « brute ». La nécessité de s'en tenir aux faits est perceptible puisqu'il s'agit de répondre strictement aux questions de référence. Cette méthode permet ainsi une transmission rapide de l'information, ce qui constitue une priorité pour toute agence. Ensuite, selon les besoins de sa clientèle, l'agence pourra transmettre une information plus complète et plus détaillée.

C'est justement ce qu'a effectué l'agence *Reuters* quelques heures plus tard en proposant également la même information sous une forme plus développée, comme un article :

[1] « *Sniper who terrorized Washington area is executed*  
*Wed Nov 11, 2009 11:01am EST*  
*By Jonathan Ernst* »

Le titre est déjà plus élaboré que celui proposé dans la brève précédemment citée. En effet, le sniper est remis dans son contexte avec la présence d'un élément d'explication « *who terrorized Washington area* ». De plus, cette incise permet déjà un jugement de valeur sur le *sniper* en exposant d'emblée l'une des raisons de son exécution par un terme fort, « *terrorized* ».

Puis l'article continue avec une première phrase introductive comportant les informations principales de la nouvelle (selon la logique de la pyramide inversée).

[2] « *JARRATT, Virginia (Reuters) – John Allen Muhammad was executed on Tuesday for masterminding and carrying out with his teenage accomplice the 2002 sniper shootings that killed 10 people and terrified the Washington, D.C. region a year after the September 11 and the deadly anthrax attacks* ».

Ainsi, la toute première phrase répond déjà pratiquement à toutes les questions de référence : où? (*Virginia*), qui? (*John Allen Muhammad*), quoi? (*was executed*), quand? (*on Tuesday*), pourquoi? (*for masterminding*



*and carrying out shootings that killed 10 people and terrified the Washington region*). En outre, la mention du 11 septembre et des attaques à l'anthrax contribue à la logique argumentative introduite par le mot « *terrorized* » en l'insérant dans une suite historique, non sans une interprétation induite. Philippe Breton avait déjà souligné ce phénomène:

« L'appel à des présupposés communs constitue une famille d'arguments de cadrage largement utilisée, notamment dans tous les cas où une communauté de pensée et d'action préexiste clairement entre l'orateur et l'auditoire » (Breton 1996 : 54).

En effet, l'assimilation entre les attentats terroristes et le *sniper* est bel et bien existante. Le lecteur peut donc supposer que l'exécution du *sniper* sert au bien-être du peuple américain, qui se doit de lutter contre toute forme de terrorisme. De ce fait, le choix des mots participe à la transmission du message, qui devient du même coup empreint de subjectivité et en influence sa réception.

[3] « *The 48-year-old Muhammad was put to death by lethal injection at the Greensville Correctional Center in Jarratt, Virginia, said Virginia Department of Corrections spokesman Larry Traylor* ».

Cette phrase permet de fournir une précision, un complément d'information sur l'exécution en répondant à la dernière question de référence, *comment?* De plus, la source de l'information est précisée. Ainsi, le rédacteur ne se manifeste pas: il n'est qu'un intermédiaire de l'information et cherche, par conséquent, à s'effacer derrière la nouvelle.

[4] « *"Death was pronounced at 9:11 p.m. There were no complications. Mr. Muhammad was asked if he wished to make a last statement. He did not acknowledge us or make any statement whatsoever," Traylor told reporters. "Things went very normally," Traylor added* ».

La présence de citations est un phénomène qui n'apparaissait pas dans la brève initiale. Le recours à la citation permet d'édulcorer le propos, de rendre le discours plus vivant. Cependant, la citation poursuit, dans ce cas, une visée purement informative. Elle n'appuie pas une logique

argumentative. Elle reprend simplement l'information déjà traitée auparavant. Elle n'est pas pour autant sans conséquence car elle permet de donner la parole à une des parties (dans ce cas l'autorité judiciaire) dans une nouvelle qui ne peut, même en restant du côté des faits, oblitérer l'aspect polémique relatif à la peine de mort.

[5] « *Three journalists who witnessed the execution said a clean-shaven Muhammad was stoic as he was strapped down and as the lethal injection was administered* ».

Un complément d'information est proposé au lecteur afin de lui donner une idée plus précise de la scène. En effet, les témoins permettent aux lecteurs d'assister aux événements. Le lecteur est ainsi projeté face à l'événement, comme s'il y était, avec, surtout, des commentaires en direct.

[6] « *Muhammad was convicted of killing Dean Harold Meyers at a gas station near Manassas, Virginia, during a three-week shooting spree in October 2002 that spanned Maryland, Virginia and the District of Columbia* ».

L'information se précise. L'accusation portée à Muhammad n'est plus seulement exprimée à travers le terme de « shooting », mais aussi par la mention du nom d'une de ses victimes. On passe ainsi d'une notion abstraite à un phénomène concret.

[7] « *Paul Ebert, the Virginia prosecutor who won the death penalty conviction against Muhammad, was among the officials and family members of victims to witness the execution. "He died very peacefully, much more than most of his victims. I felt a sense of closure and I hope that they did too," Ebert told reporters. As witnesses spoke to reporters gathered outside the correctional center, an ambulance carrying Muhammad's body to the medical examiner office in the state capital Richmond left through a gate behind them* ».

De nouveau, la parole est donnée aux acteurs officiels qui ont pris part à l'événement. L'information apparaît de manière objective en proposant au lecteur ce qui a été dit et ce qui a été vu lors de l'événement. L'article fait donc office de miroir en reflétant l'événement.

[8] « *Muhammad's teenage accomplice, Lee Boyd Malvo, also was convicted in a separate trial of another killing in Virginia and is serving a life sentence in prison. Malvo was 17 at the time of the shootings. There has been uncertainty over exactly how many of the victims were shot by Malvo and how many were killed by Muhammad, though courts have found they acted together in all of the sniper slayings* ».

La chronologie de l'information suit sa route : après avoir divulgué les éléments concernant l'exécution de Muhammad, qui est au centre de l'article, le rédacteur propose de donner des détails sur son complice, Lee Boyd Malvo, qui est également l'un des acteurs de l'événement. Ainsi, les informations se succèdent selon un ordre pré-établi, qui est celui d'une hiérarchie de l'information.

[9] « *The random shootings terrified many people in and around the U.S. capital a year after the hijacked airliner attack on the Pentagon on September 11, 2001, and the mailing of deadly anthrax-laced letters to politicians and media organizations* ».

Le choix des mots, ainsi que la mise en contexte de l'événement par rapport à la date du 11 septembre tend à montrer que l'effacement présumé du rédacteur n'est que partiel. En effet, les événements du 11 septembre font partie d'une mémoire collective et sont ainsi à même de susciter plusieurs émotions chez le lecteur telles que la peur, la tristesse, la recherche d'une justice, etc.

[10] « *The pair shot innocent people who were going about the ordinary tasks of daily life in places like gas stations, shopping mall, parking lots and outside restaurants and schools. Authorities said Muhammad and Malvo cut a special hole in the back of a 1990 Chevrolet Caprice and fired rifle shots from the trunk of the car*».

Les victimes sont mises en avant. On ne désigne pas leur nom, de sorte que chacun puisse s'identifier à elles. De plus, ces personnes ont été tuées alors qu'elles effectuaient des activités routinières telles que « aller au supermarché » ou « emmener ses enfants à l'école ». La mauvaise nouvelle peut s'adresser, comme l'attentat aveugle, à n'importe qui. Les morts sont anonymes. Bref, tout lecteur aurait pu se retrouver à la place des victimes.

L'information est donc quelque peu tendancieuse dans la mesure où elle emmène le lecteur vers une certaine empathie. La visée informative de l'article bascule, par conséquent, vers une argumentation et une justification de l'exécution du sniper.

[11] « *The execution took place after Virginia Governor Timothy Kaine rejected Muhammad's request for clemency based on his claims of mental illness. "I find no compelling reason to set aside the sentence that was recommended by the jury and then imposed and affirmed by the courts," Kaine said in a statement. The Supreme Court on Monday turned down a request by Muhammad's lawyers to halt his execution and also rejected their appeal. Muhammad's current lawyers argued that his attorneys at trial were ineffective by allowing Muhammad to briefly represent himself at the start of his trial. They said he was too mentally impaired to act as his own lawyer.* »<sup>3</sup>

Par souci d'objectivité, le rédacteur mentionne que des circonstances atténuantes ont été demandées par les avocats du sniper, car ce dernier était jugé non responsable de ses actes. Les deux points de vue sur la légitimité de l'exécution du sniper sont donc présents dans l'article d'agence, même si le rédacteur laisse, comme on l'a vu, transparaître, consciemment ou non, une certaine subjectivité dans son propos à travers son choix des mots.

En somme, cet article d'agence, contrairement à l'information « brute » transmise le plus rapidement possible après que l'événement s'est déroulé, présente plus de détails. Il s'agit d'une succession de faits accompagnés de quelques citations selon les sources obtenues par l'agence. La nécessité de présenter une information objective est traduite par l'absence de connecteurs ou d'adjectifs qualitatifs. En effet, les phrases ne font que se succéder. Il n'y a pas de cohésion discursive établie pour relier les phrases entre elles. Le rédacteur d'agence ne construit pas une signification à partir des faits, même s'il laisse entrevoir entre les lignes son empreinte. Ce travail est inhérent au rédacteur (d'un journal par exemple), qui utilisera cette source comme point de départ pour construire un article.

---

<sup>3</sup> Article consultable à l'adresse : <http://www.reuters.com/article/topNews/idUSTRE5AA0B620091111?pageNumber=2&virtuaIBrandChannel=11621> [Accès 11/09]

La structure des phrases est simple et l'ajout d'incises se fait dans un but de précision pour expliquer, par exemple, le rôle des personnes auxquelles se réfèrent des faits. Le passif est également beaucoup utilisé. Le rédacteur d'une dépêche n'agit pas sur le déroulement des événements, d'où la mise en avant d'une structure passive.

En outre, les citations utilisées ne participent pas à une mise en scène de l'article, mais sont uniquement considérées comme une source d'information. En effet, la citation n'est pas utilisée dans un cadre illustratif. Elle ne met pas en avant un argument qui aurait été présenté précédemment.

En conséquent, un article d'agence un peu plus développé ne se différencie de la dépêche que par sa longueur. En effet, elle constitue une source d'information plus vaste pour le journaliste. Ce dernier pourra piocher les informations proposées pour construire sa propre signification de l'événement.

Après avoir observé le travail proposé par l'agence *Reuters*, il est intéressant de voir ce qu'a fait *Le Monde* comme article sur l'exécution du *sniper* pour essayer de comprendre le processus de rédaction qui transforme une dépêche d'agence en un article de journal. Ainsi, en comparant directement une dépêche utilisée par le journal *Le Monde* avec l'article qui en a été fait, il est possible de faire ressortir quelques procédés de rédaction qui permettent le cheminement de la dépêche à l'article de presse.

La dépêche de l'agence *Reuters* a été partiellement traduite et reprise par le journal *Le Monde* pour la transmettre aux internautes sur le site officiel du journal. De nouveau, les phrases sont simples et suivent une structure de type sujet-verbe-complément. L'ordre de la « pyramide inversée » permet de faire succéder les phrases selon un ordre de pertinence de l'information. Ainsi, une dépêche peut s'allonger aisément en ajoutant des informations les unes aux autres. Le rédacteur journalistique doit faire une sélection de toutes ces informations et les mettre en forme.

« [1] USA - Le "sniper de Washington" a été exécuté en Virginie

Reuters 11.11.09

Le "sniper" de Washington DC, qui avait tué dix personnes et terrifié la capitale

fédérale américaine en 2002 avec l'aide d'un complice adolescent, a été exécuté mardi par injection létale. La mort de John Allen Muhammad, qui avait 48 ans, a été prononcée à 21h11 locales au centre correctionnel de Greenville à Jarratt, en Virginie ».

Dès le début, les informations jugées essentielles sont données (qui ? pourquoi ? quoi ? quand ? comment ? quand ?) La forme passive est utilisée, ce qui démontre un certain retrait du rédacteur. En effet, il n'est que le relais de l'information.

[2] « Le condamné n'a pas souhaité s'exprimer avant l'exécution.

Muhammad a été reconnu coupable du meurtre de Dean Harold Meyers, un homme âgé d'une cinquantaine d'années, près d'une station-service de Manassas, en Virginie, durant les trois semaines d'octobre 2002 où des passants ont été abattus au hasard dans le Maryland, en Virginie et dans le District de Columbia qui abrite Washington. Son complice, Lee Boyd Malvo, 17 ans au moment des faits, a été condamné à la réclusion à perpétuité pour un autre meurtre commis en Virginie. La justice n'a en fait jamais réussi à établir précisément le nombre de victimes abattues par Muhammad ou par Malvo. Les tribunaux ont conclu que les deux hommes avaient agi ensemble lors des assassinats ».

La première phrase montre que le rédacteur présuppose une attente du lecteur. En effet, il est considéré que ce dernier s'attend à connaître les derniers mots du condamné ou du moins un semblant de réaction. L'attente du lecteur est donc prise en compte.

Ensuite, le rédacteur revient sur les faits pour préciser de quoi Muhammad est accusé. Le jugement est rapporté aux yeux du lecteur. Il s'agit en somme d'un compte rendu.

[3] « Un an après les attentats du 11-Septembre, en pleine psychose liée aux lettres contenant du bacille de charbon adressées aux hommes politiques et aux médias, le "sniper de DC" avait terrorisé la population de la capitale. Les deux tireurs abattaient n'importe qui dans la rue, sur des parkings de centre commercial, devant des restaurants ou des écoles. Les autorités ont établi qu'ils avaient aménagé un trou à l'arrière d'une Chevrolet Caprice de 1990 et tiraient leurs balles du coffre du véhicule ».

L'évocation du 11 septembre 2001 ajoutée au choix du verbe « terroriser » induit une assimilation avec l'entrée dans l'ère du terrorisme. En effet, depuis les attentats du 11 septembre, un sentiment de menace est

toujours présent dans l'esprit de chaque lecteur. Ainsi, la mention des actes terroristes permet de raviver cette peur, qui persiste dans la mémoire collective. De plus, personne ne semble échapper au danger, à la menace, car « les deux tireurs abattaient n'importe qui ».

[4] « Le gouverneur de Virginie, Timothy Kaine, a rejeté une demande de clémence de Muhammad pour cause de troubles mentaux. La Cour suprême avait déjà rejeté lundi une requête déposée par les avocats de Muhammad pour stopper l'exécution ainsi que leur recours en appel. »<sup>4</sup>

Le refus d'accorder à Muhammad une clémence vient après le rappel de la psychose liée aux événements du 11 septembre. Le rédacteur opère ainsi une confusion des discours en créant des liens intertextuels. Ce qui permet d'assimiler le passage à l'acte d'un fou avec le discours anti-terroriste ne repose que sur la consonance musulmane du nom du meurtrier. Ainsi, on évite de poser la question psychiatrique, le cas médical, que l'on résorbe dans un discours de géopolitique. Du coup, c'est la psychose du meurtrier qui par l'entremise du journaliste est déniée et devient collective. Ainsi, une fois la menace ravivée chez le lecteur, l'information devient de ce fait plus recevable par ce dernier. La condamnation française de la peine de mort devient sous-jacente. En effet, dans cette dépêche, les informations ne font que se succéder. Pourtant, l'ordre de la succession des informations induit déjà un sens. Ainsi, l'objectivité d'une nouvelle, même si elle est recherchée, ne pourra jamais être que partielle.

Quelques heures plus tard, un article a été rédigé par le journal *Le Monde* à partir de la dépêche ci-dessus, ainsi que des informations supplémentaires fournies par l'agence concurrente, l'AFP :

« [1] LEMONDE.FR avec AFP et Reuters | 11.11.09 | 07h00 • Mis à jour le 11.11.09 | 08h29

Le "sniper de Washington" exécuté

John Allen Muhammad, le "sniper de Washington" qui a terrorisé la capitale américaine en tuant au hasard dix personnes en trois semaines à l'automne 2002, a été exécuté mardi 10 novembre par injection mortelle en Virginie. Un an après les

---

<sup>4</sup> Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.lemonde.fr/web/depeches/0,14-0,39-40872838@7-291,0.html> [Accès 11/09]

attentats du 11-Septembre, en pleine psychose liée aux lettres contenant du bacille de charbon adressées aux hommes politiques et aux médias, il avait terrorisé la population de la capitale ».

Dès le premier paragraphe, on retrouve les mêmes informations contenues dans la dépêche de l'agence *Reuters*. Simplement, l'ordre a été modifié. Une mise en contexte de l'information est d'emblée présentée. Ce premier paragraphe poursuit donc une visée introductive. L'article est rédigé de manière à rendre l'événement le plus lisible possible pour le lecteur.

[2] « Sa mort a été constatée à 21 h 11, cinq minutes après que lui eut été administré un mélange mortel de drogues, devant les membres des familles de victimes, à la prison de Greensville. La Cour suprême avait rejeté, lundi, le dernier recours de ce Noir de 48 ans, tireur d'élite dans l'armée américaine, condamné à mort en 2004 en Virginie pour une série de meurtres commis entre le 2 et le 22 octobre 2002 dans la région de Washington. Le gouverneur de Virginie, Timothy Kaine, a également refusé, mardi, de lui accorder la grâce. Le condamné, averti lundi au téléphone par son avocat Jonathan Sheldon de l'imminence de son exécution, n'a pas réagi. Cela "ne lui a fait ni chaud ni froid, il ne m'a même pas répondu", a expliqué le juriste. "Il est gravement malade mentalement, il ne fera pas un dernier discours stupéfiant et n'exprimera pas de remords, a prévenu M. Sheldon, ce sera le même homme délirant [et] paranoïaque" ».

La manière de présenter le protagoniste de l'événement diffère de la dépêche à l'article. En effet, dans la dépêche, John Allen Muhammad est présenté tantôt par son nom, tantôt comme le « *sniper* de Washington », ou encore comme le « tireur ». L'article de journal, quant à lui, s'offre la liberté de présenter plus de caractéristiques au sujet de cet homme : « *sniper* de Washington », « Noir de 48 ans », « tireur d'élite dans l'armée américaine » et « condamné ». Ces différentes dénominations permettent déjà au rédacteur d'orienter son discours. En effet, en définissant John Allen Muhammed comme un « tireur d'élite dans l'armée américaine », ce dernier n'est plus seulement un criminel venu tragiquement de nulle part, mais il a été formé par le gouvernement américain. Il y a donc, de manière implicite, une remise en cause de l'armée qui n'a pas su repérer parmi ses recrues un « déséquilibré ».

De plus, la présence d'éléments temporels permet de rendre le discours plus vivant. Le lecteur suit la chronologie de l'événement et assiste



aux différentes réactions grâce aux témoignages.

[3] « Hommes, femmes, enfants, Blancs, Noirs: personne ne semblait pouvoir échapper au tireur. Muhammad se dissimulait dans le coffre de sa voiture pour abattre, au hasard, ses victimes d'une seule balle à l'extérieur de centres commerciaux, d'écoles ou de stations-service. Une personne avait été abattue à Washington, six dans l'Etat voisin du Maryland et trois en Virginie. Trois personnes avaient été blessées. La justice n'a en fait jamais réussi à établir précisément le nombre de victimes de Muhammad et de son complice, Lee Boyd Malvo, âgé de 17 ans à l'époque, qui purge aujourd'hui une peine de prison à vie. Les autorités ont établi qu'ils avaient aménagé un trou à l'arrière d'une Chevrolet Caprice de 1990 et tiraient leurs balles du coffre du véhicule ».

Des figures de style sont utilisées pour insister sur le nombre important de victimes. La tournure toute faite « personne ne semblait pouvoir échapper au tireur » renforce la tragédie qui s'apparente à un réel massacre.

[4] « L'exécution de John Allen Muhammad intervient sept ans après les faits, une date inhabituellement précoce puisqu'un condamné à la peine capitale patiente en moyenne douze ans, aux Etats-Unis, dans le couloir de la mort. Ses avocats ont regretté, mardi, de ne pas avoir eu le temps d'épuiser tous les recours. Les avocats de John Allen Muhammad demandaient à la plus haute juridiction des Etats-Unis d'examiner le fait que leur client n'aurait pas dû être autorisé à se défendre lui-même pendant une partie de son procès, étant donné son état mental. »<sup>5</sup>

Il y a, à travers l'article, une volonté de donner un sens à l'événement. Par exemple, dans ce dernier paragraphe, le rédacteur souligne le caractère exceptionnellement rapide de l'exécution : « L'exécution de John Allen Muhammad intervient sept ans après les faits, une date inhabituellement précoce puisqu'un condamné à la peine capitale patiente en moyenne douze ans, aux Etats-Unis, dans le couloir de la mort ». Il y a là un début d'explication. L'exécution n'est plus qu'une simple exécution mais elle devient le départ d'une réflexion plus poussée sur le système judiciaire américain.

Contrairement à la dépêche, l'article propose des paragraphes. Il y a

---

<sup>5</sup> Article consultable à l'adresse suivante :  
[http://www.lemonde.fr/archives/article/2009/11/11/le-sniper-de-washington-exetucte\\_1265519\\_0.html](http://www.lemonde.fr/archives/article/2009/11/11/le-sniper-de-washington-exetucte_1265519_0.html) [Accès 11/09]

donc un raisonnement établi pour concevoir une structure à partir de faits. Ainsi, le rédacteur construit le récit et ne se contente pas de faits qui ne font que se succéder. En effet, il s'agit de donner un sens à l'événement. Chaque article se distingue donc par sa propre logique et compréhension de l'événement.

Dans cet article, le rédacteur commence par présenter le contexte de l'événement. Le premier paragraphe sert donc d'introduction en y insérant le principal de l'information. Puis, le corps de l'article offre au lecteur plus de détails. Ce dernier a ainsi entre ses mains tous les éléments nécessaires pour se faire une idée précise de ce qui s'est passé. En effet, un langage imagé, sous forme de récit, permet au lecteur d'avoir l'impression de vivre l'événement. Enfin, le dernier paragraphe met en évidence le caractère particulier de la nouvelle.

Le rédacteur de l'article reconstitue la chronologie des faits, ce qui facilite la lecture de la dépêche. L'article transforme donc la dépêche en un récit. Les différentes informations données à propos de la nouvelle sont liées. Le récit permet de rendre l'événement plus attractif.

En outre, les citations ne se résument plus seulement à une fonction purement informative, mais elles permettent d'enrichir le récit en faisant participer les protagonistes ou témoins du fait. Ainsi, le lecteur semble être au plus près de l'événement.

La rédaction d'un article permet non seulement de transmettre une information au lecteur, mais cela permet surtout de signifier l'événement. En effet, une nouvelle n'est pas simplement transcrite : il faut la remettre en contexte pour en signifier sa pertinence ou son intérêt. Dans ce cas précis, la nouvelle est digne d'intérêt dans la mesure où elle fait écho à des événements qui avaient bouleversé les Etats-Unis en octobre 2002.

### **2.3 Le cas des « mauvaises nouvelles »**

Dans ce travail, le corpus d'étude a été centré sur les « mauvaises nouvelles ». Une « mauvaise nouvelle » est toujours une nouvelle difficile à annoncer ; il faut lui donner forme. En effet, une mauvaise nouvelle est

chargée émotionnellement. C'est pourquoi il semblait intéressant de sélectionner le corpus sur ce type de nouvelles afin de voir si des traits inhérents à une culture se révèlent à l'analyse.

Des « mauvaises nouvelles », le lecteur en lit tous les jours. Parfois, il est concerné directement par la « mauvaise nouvelle ». Aussi, la question de la réception de la « mauvaise nouvelle » est une problématique centrale. Même lorsque le lecteur ne ressent pas directement les effets de la « mauvaise nouvelle », il se rend compte, de manière rationnelle, s'il s'agit d'une « mauvaise nouvelle ». En effet, lorsqu'une nouvelle annonce une catastrophe naturelle ou aérienne, un conflit armé, un acte de terrorisme, une prise d'otage, etc., elle induit forcément la présence de victimes. Une mauvaise nouvelle provoque divers sentiments lors de la réception du message. La réaction sera de divers degrés, selon l'implication du récepteur dans l'événement.

Il est possible de distinguer deux types de « mauvaises nouvelles ». Le premier type de « mauvaises nouvelles » se distingue par le fait qu'elles ne constituent pas une menace pour le futur. Il s'agit de nouvelles qui ne s'étendent pas sur le long terme. Par exemple, une catastrophe aérienne ou naturelle est une tragédie, certes, mais elle n'est pas une « mauvaise nouvelle » qui anticipe une menace sur le long terme. Une fois que l'événement s'est déroulé, c'est une période d'acceptation, de reconstruction et de réflexion qui suit. Ainsi, après un crash aérien, les proches des victimes ont besoin de comprendre ce qui s'est passé. La « mauvaise nouvelle » fait naître une nécessité d'analyse, afin de prévenir d'autres événements comparables de survenir à l'avenir.

Dans ce premier cas de figure, la « mauvaise nouvelle » a déjà eu lieu. Le lecteur ou le rédacteur ne peut agir pour influencer le cours des événements, mis à part en offrant une aide financière, par exemple, dans le cas d'une catastrophe naturelle. Bref, « le mal est fait ».

Le second type de « mauvaises nouvelles » est celles qui personnifient une menace à venir. La « mauvaise nouvelle » ne réside pas uniquement dans l'événement puisque l'événement constitue lui-même les prémices d'une menace future. Elle n'est qu'une annonce qui anticipe un malheur

futur. Un acte de terrorisme illustre cette notion d'une menace à venir. L'événement déploie la terreur, qui est d'autant plus profonde que la menace n'est pas directement perceptible, mais elle ne fait que planer. À propos du 11 septembre 2001, Derrida montre la portée qu'engendre un tel événement :

« Il y a un traumatisme sans travail de deuil possible quand le mal vient de la possibilité à venir du pire. Le traumatisme est produit par l'*avenir*, par la menace du pire à *venir* plutôt que par une agression passée et finie » (Derrida 2004 : 149).

C'est le futur auquel renvoie l'événement qui provoque la peur puisqu'un événement qui a eu lieu une fois, si invraisemblable soit-il, pourra toujours se répéter.

Ce second type de « mauvaises nouvelles » donne lieu à diverses stratégies de communication. En effet, le rédacteur ne transmet plus seulement une information, mais il annonce également l'éventuelle présence d'une menace à venir.

Le corpus choisi pour ce travail a été sélectionné selon cette distinction faite sur les types de mauvaises nouvelles. Ainsi, nous avons d'une part des articles traitant d'un crash aérien et d'une catastrophe naturelle et, d'autre part, des articles concernant la grippe A et l'attentat du 11 septembre 2001.

Enfin, une mauvaise nouvelle est perçue dans le monde entier. En effet, elle trouve à se dire dans des langues et donc dans des cultures différentes, qui font que l'événement relaté n'est pas unique mais qu'il a une valeur de symptôme. La mauvaise nouvelle trahit une culture, une idéologie. Souvent, elle apparaît sous une fausse naturalité, une évidence qui ne va pas de soi car les rapports du signifiant au(x) signifié(s) sont arbitraires. Le recours à la sémiologie permet de révéler une signification. Roland Barthes explique qu'au-delà d'une relation signifiant-signifié, il existe un troisième élément, le signe, qui permet de révéler une signification:

« Je rappellerai donc que toute sémiologie postule un rapport entre deux termes, un signifiant et un signifié. Ce rapport porte sur des objets d'ordre différent, et c'est pour cela qu'il n'est pas une égalité mais une équivalence. Il faut ici prendre garde que contrairement au langage commun qui me dit simplement que le signifiant *exprime* le signifié, j'ai affaire dans tout système sémiologique non à deux, mais à trois termes différents ; car ce que je saisis, ce n'est nullement un terme, l'un après l'autre, mais la corrélation qui les unit : il y a donc le signifiant, le signifié et le signe, qui est le total associatif des deux premiers termes » (Barthes 1957: 185).

Par exemple, la grippe A est un signifiant vide qui parcourt le monde et qui rencontre des signifiés qui se bousculent pour le remplir (de menace ou de dénonciation du lobby pharmaceutique) et pour établir sa signification qui bouclerait ce signifiant à un sens non-équivoque. Le sens donné à une mauvaise nouvelle est donc révélateur d'une culture, d'une idéologie.

Cette pluralité de significations que peut revêtir un signe (par exemple une « mauvaise nouvelle ») est également formulée par Alice Krieg-Planque :

« Mais Pierre Fiala et Marianne Ebel soutiennent une conception contextuelle du sens, et ils y insistent : s'il y a bien un signifiant commun en circulation (côté pile de la « pièce de monnaie » pour reprendre la métaphore de Courtine) le signifié, lui, côté face, est en perpétuelle redéfinition du fait même de sa circulation. Tout le monde n'inscrit pas la même chose sur le côté face de la formule, et c'est bien pour cette raison que celle-ci est un enjeu central dans le débat » (Krieg-Planque 2009 : 58).

La perception d'une même « mauvaise nouvelle » peut varier d'une communauté à une autre. Le fait d'annoncer une « mauvaise nouvelle », c'est déjà une manière de se l'approprier, en l'insérant dans la structure du langage.

Dans le cadre journalistique, un article s'adresse toujours à un public cible. La rédaction se fait donc en conformité à une attente du public, ce qui peut être révélateur de traits inhérents à une société, à une culture. Particulièrement dans le cas des « mauvaises nouvelles », ces dernières peuvent rencontrer des difficultés de formulation. En effet, une catastrophe naturelle, un crash aérien, un attentat terroriste, un risque de pandémie, etc. sont des événements qui représentent une rupture de la norme. En d'autres termes, ce sont des phénomènes qui, de par leur effet négatif, sont

difficilement recevables par le public cible. Ainsi, la « mauvaise nouvelle » est souvent associée à des phénomènes discursifs tels que l'implicite discursif, le sous-entendu, le tabou et l'« impossible-à-dire ». Ce besoin de rendre un sens implicite est souligné par Oswald Ducrot :

« Or on a fréquemment besoin, à la fois de dire certaines choses, et de pouvoir faire comme si on ne les avait pas dites, de les dire, mais de façon telle qu'on puisse en refuser la responsabilité » (Ducrot 1972 : 5).

Le recours à une forme de discours implicite constitue l'une des armes du journaliste. Une « mauvaise nouvelle » peut difficilement être présentée telle quelle au lecteur. D'ailleurs, dans l'Antiquité, « les porteurs de mauvaises nouvelles » étaient mis à mort. La question de la recevabilité du message revêt donc une certaine importance. Par exemple, l'implicite discursif permet d'annoncer une réalité jugée dure sans pour autant lui associer toute la violence qui l'entoure. Cet implicite discursif peut prendre la forme d'une atténuation, d'un euphémisme. Dans le cas de la catastrophe aérienne de l'airbus AF 447, le crash est annoncé dans *Le Figaro* par « La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris ». Cette « disparition » qui amène une dimension mystérieuse et qui permet de susciter l'intérêt du lecteur implique une mort violente de tous les passagers à bord. Cette réalité reste implicite car elle est jugée intolérable. Parfois, l'implicite discursif porte aussi une valeur insidieuse qui fait entendre au lecteur une « vérité » sans vraiment la formuler. Ce phénomène peut être imputé à un désir de convaincre. En effet, le lecteur aura l'impression d'arriver lui-même à ses propres conclusions.

Le sous-entendu, quant à lui, ne se révèle pas à travers l'énoncé. C'est ce qu'explique Oswald Ducrot lorsqu'il affirme le propos suivant :

« Certains actes de parole, en effet, peuvent s'interpréter comme visant à faire admettre leur propre possibilité. Ce qu'ils sont censés alors faire entendre au destinataire, c'est que les conditions sont remplies, qui les rendent eux-mêmes légitimes ou explicables. L'implicite, ici, n'est plus à chercher au niveau de l'énoncé, comme un prolongement ou un complément du niveau explicite, mais à un niveau plus profond, comme une condition d'existence de l'acte d'énonciation » (Ducrot 1972 : 8- 9).

Le sous-entendu permet, à travers le mode d'énonciation, de donner crédit à un propos. L'énoncé n'est plus seulement transmis, il est légitimé. Nous verrons plus tard que le sous-entendu précède l'argument d'autorité.

Une « mauvaise nouvelle », parce qu'elle est capable d'ébranler son ou ses récepteurs, constitue un événement. Son effet dévastateur explique la présence des phénomènes discursifs qui l'entourent. Jacques Derrida exprime cette faiblesse du langage face à l'événement :

« Un événement nous expose à une situation face à laquelle nous sommes incapables de nous approprier complètement ce qui se passe. L'une des caractéristiques de l'événement est son caractère absolument imprévisible, car ce qui ne peut se prévoir ne peut non plus s'expliquer entièrement » (Derrida 2004 : 212).

Une « mauvaise nouvelle » ne peut pas avoir un sens figé. La manière de présenter une « mauvaise nouvelle » révèle une attente du public cible conditionnée par sa culture. À une plus large échelle, l'information proposée dans la presse écrite est déjà significative d'une culture, d'un phénomène social. Ce phénomène est formulé par Claude Jamet et Anne-Marie Jannet:

« L'information est un discours social et, de ce fait, elle tend à construire l'espace social par l'intermédiaire du savoir qu'elle partage avec le lecteur et le téléspectateur. [...] Savoir que d'autres vivent des situations difficiles renforce le sentiment d'appartenance à une communauté, relie à une forme d'inconscient collectif. [...] Les médias, qui sont maîtres des récits qu'ils proposent, participent à la construction de cette identité sociale. Les médias, en effet, en sélectionnant et en distribuant les rôles, hiérarchisent les pratiques sociales par valorisation des uns et dévalorisation des autres » (Jamet, Jannet 1999 : 185).

La presse écrite reflète une vision commune et joue souvent sur une mémoire collective pour susciter la passion et l'intérêt du public cible. De plus, le journaliste peut jouer sur certaines représentations mentales qui véhiculent d'emblée des a priori et, ainsi, convaincre aisément ses lecteurs.

## 2.4 Le journaliste et le traducteur

Un même désir unit journaliste et traducteur : celui de prendre part aux événements, l'un par l'œuvre, l'autre par les nouvelles. En effet, une intervention de leur part est nécessaire, comme si, au départ, ils étaient privés ou exclus de ces événements. Ainsi, le journaliste se manifeste par la rédaction de la nouvelle qui fera événement à son tour ; le traducteur intervient par l'insertion d'une œuvre dans une autre langue.

À l'instar des traducteurs, les journalistes sont des intermédiaires entre l'événement et le public (lecteurs, auditeurs, etc.). Ils permettent l'accessibilité à l'information. Ainsi, tous deux participent activement à la communication désormais mondialisée.

Il va sans dire que la communication est centrale dans la tâche du traducteur. Ce dernier est sans cesse confronté à la problématique du « vouloir-dire » du texte que seule une analyse approfondie du discours permet parfois de déceler. Le journaliste, quant à lui, doit aiguïser son sens de l'objectivité face à un événement afin de transmettre au lecteur une vision représentative de la réalité. Ainsi, tous les deux sont "esclaves" d'un sens qu'ils doivent soumettre de manière impartiale à leurs lecteurs. Ils sont donc le lien entre le lecteur et l'information : cette dernière resterait inaccessible sans leur intervention.

Ce rôle d'intermédiaire, caractéristique du journaliste et du traducteur, suscite des questions d'ordre éthique : faut-il tout dire (ou tout traduire) ? quel sera l'effet du discours sur le lecteur ? l'idéologie ne vient-elle pas édulcorer le propos du rédacteur ? comment rester neutre et objectif ? L'image du *traduttore-traditore* n'est jamais bien loin...

Le traducteur, de par ses choix discursifs, doit-il faire transparaître dans la traduction la culture du texte source ou doit-il adapter son texte de sorte qu'il semble avoir été écrit dans la langue cible ? L'effacement du traducteur est l'une des préoccupations éthiques.

Cette notion d'effacement est aussi valable pour le journaliste. Une caractéristique de ce dernier est effectivement son effacement face à l'événement. Cette volonté de faire place à l'événement se traduit, entre autres, par la grande présence de citations, comme si l'événement était



raconté de l'intérieur, par des témoins directs. Le journaliste ne serait alors qu'un rapporteur : sa palette de choix discursifs se résumerait à un discours rapporté direct, indirect ou libre. Cependant cette apparente objectivité n'est qu'un leurre comme le souligne Roselyne Koren:

« S'il faut être "impartial" durant l'enquête, ceci devient impossible au moment de la rédaction qui exige l'entrée en scène de la fonction critique. Le journaliste qui prend la parole n'est pas un rapporteur neutre et anonyme, indifférent aux sujets qu'il aborde, mais un acteur de la vie sociale que chacun de ses énoncés engage » (Koren 1996 : 125).

L'effacement du journaliste n'est, dans la pratique, jamais absolu. D'ailleurs, le journaliste et le traducteur qui se veulent objectifs tentent d'effacer leur subjectivité derrière des faits ou derrière des textes. Cependant, leur subjectivité transparaît à travers les variations des messages, ce qui explique l'importance d'une comparaison entre les versions.

## **2.5 Rédaction et communication orientée**

La rédaction journalistique, tout comme l'opération traduisante, peut s'apparenter à une communication orientée. Toute communication devient orientée à partir du moment où elle poursuit un but. Ainsi, comme l'exprime Mathieu Guidère, une traduction est toujours liée à différents choix :

« Toute traduction est le reflet d'un engagement intellectuel ou d'un choix idéologique ou encore d'une sélection lexicologique ou simplement d'une certaine orientation communicationnelle » (Guidère 2008 : 90).

Une traduction n'est jamais entièrement neutre. La question de la neutralité du langage concerne autant le traducteur que le journaliste. Le journaliste va créer un sens en "digérant" l'événement grâce à une analyse, une interprétation, une hiérarchisation. Une fois que l'événement est décodé, le journaliste peut s'approprier le sens et le retranscrire avec ses propres mots. La nouvelle est prête à être rédigée.

Ce processus vaut également pour la traduction. Cependant, le support est différent. En effet, le traducteur ne se trouve pas face à un événement, mais face à un texte source écrit dans une langue source. Le traducteur passe par une phase où il doit faire abstraction des mots pour n'en garder que le sens, c'est la « déverbalisation » au cœur de la théorie de l'interprétation (Lederer, Seleskovitch, 2001). Le passage à la langue cible peut alors débiter.

Dans les deux cas de figure, le journaliste et le traducteur jouent d'abord le rôle de récepteurs pour devenir à leur tour émetteurs du message qu'ils auront décodé. Lors de ce processus de réception de message, de décodage et de retransmission, le message originel (l'information) peut être modelé selon un objectif lié à la réception du message. Le message peut, par exemple, être censuré partiellement pour des raisons culturelles.

L'événement prend une forme spécifique selon les mots qui l'expriment. Ainsi, le rédacteur choisit le vocabulaire qui sera en charge de dire l'événement. Parallèlement, un même propos aura des résonances diverses en fonction du vécu du récepteur, de sa culture, de sa sensibilité, de son sens analytique et d'autres paramètres encore. L'expression et la réception d'un message peut donc prendre une multitude de visages.

Aussi la question du délai est-elle fondamentale. La traduction prend du temps, alors que l'instantané du journalistique (dans le cas des nouvelles) est dans un présent perpétuel où il n'y a de place que pour l'interprète. La traduction est indirecte comme la mise en récit des informations factuelles. Les médias se veulent immédiats : ils veulent refléter l'instantanéité de l'information dans différentes langues.

### **2.5.1 La subjectivité dans le discours journalistique**

Il est légitime de penser que l'annonce d'une mauvaise nouvelle, lorsqu'elle est encore au stade de la description, comporte des informations comparables d'un journal à l'autre, et ce, indépendamment de la tendance politique du journal. À l'inverse, c'est seulement à partir du moment où le rédacteur essaie d'expliquer (ou de rationaliser) l'événement, de trouver des

solutions, de se projeter dans l'après-événement qu'il révèle sa sensibilité, sa compréhension du monde et intègre ainsi une part subjective à son propos.

Cependant, est-ce qu'une description peut relever purement et simplement d'une vision objective ? La description d'un événement n'est-elle pas inhérente à un choix ? En outre, même au cours de la phase de description, la subjectivité vient se mêler à l'objectivité prétendue du mode descriptif. La dimension subjective d'une description est mise en évidence par Claude Jamet et Anne-Marie Jannet:

« Le mode descriptif est aussi un mode d'énonciation où règne la "subjectivité". La singularité de l'énonciateur y figure sans s'avouer ; c'est lui qui, quel qu'il soit, porte un regard et choisit un angle, un détail, un lexique. Mais il tente de présenter le résultat comme un « réel » qui préexisterait. Et tous les procédés d'écriture réaliste assurent le passage du *faire voir* au *faire croire* : nous pouvons alors parler de "stratégie discursive" » (Jamet, Jannet 1999 : 207).

Ainsi, le journaliste, à l'instar du metteur en scène, décide de mettre en lumière certaines caractéristiques de l'événement, tandis que d'autres faits sont relégués au rang de détails. Le journaliste se trouve face à une large palette de choix discursifs.

Un article est le résultat de choix – conscients ou inconscients – opérés par le journaliste, même si ce dernier prétend effacer l'énonciation sous l'énoncé. L'éclairage donné à l'article est ce que l'on entend par les différents points de vue traductionnels. Cette notion de « point de vue traductionnel » est explicitée par Mathieu Guidère:

« Le point de vue traductionnel concerne aussi, au niveau phrastique, la manière de rédiger le texte en langue nationale et en langue étrangère. Le choix de certains mots et de certaines expressions, en apparence présentés comme équivalents, indique souvent une orientation partisane de la communication et un marquage idéologique qui ne laissent pas de doute sur l'angle où se situe le rédacteur du message » (Guidère 2008 : 88).

La mise en page, le choix du lexique, la structure du texte, etc. sont au service de ce point de vue traductionnel. De plus, un texte journalistique

s'inscrit toujours dans un cadre bien précis. L'écriture journalistique ne se résume pas à un enchaînement d'énoncés dépourvus de toute connotation, mais elle évolue dans un cadre énonciatif propre au rédacteur. Un texte n'est jamais un simple enchaînement d'énoncés. À l'inverse, il s'agit d'énoncés qui trouvent leur place dans un contexte précis : celui de l'énonciation. Ainsi, derrière chaque énoncé se trouve un cadre énonciatif. L'énonciation ne peut, par définition, être garante de neutralité. Il importe donc, indépendamment de savoir si un énoncé est vrai ou faux, de comprendre les mécanismes du langage et les raisons pour lesquelles une information est présentée sous un angle particulier.

Une information, censée être l'exemple de la neutralité, est en réalité le résultat de choix effectués par le journaliste. Pour devenir information, l'événement a été évalué, hiérarchisé, puis mis en mots par le journaliste. Cette sélection, comme l'explique Roselyne Koren, est contraire aux principes du journaliste qui se veut objectif :

« Tout dire sur tout, " faire le tour de l'événement ", saisir un fait " dans sa totalité ", voilà ce à quoi le journaliste " objectif " accorde une importance primordiale. Il passe sous silence, ce faisant, l'existence d'une autre obligation incontournable de l'écriture de presse: la sélection des informations et son corrélatif inévitable, la mise en ordre » (Koren, 1996 : 39).

Le travail de journalisme implique une prise de position. L'idée que le journaliste montre le monde comme le ferait un miroir est un leurre. Le journaliste transcrit ce qu'il pense voir et ce qu'il veut bien nous faire voir. Il n'existe pas une seule et unique succession de mots pour signifier un événement. Même une simple description ne peut prétendre à une objectivité absolue. La subjectivité, comme l'explique Catherine Kerbrat-Orecchioni, se manifeste à plusieurs niveaux:

« Voir tout ce qui se passe, dire tout ce qu'on voit : l'entreprise est doublement utopique, car un double filtre vient nécessairement s'interposer entre le référent extralinguistique et le signifiant verbal : celui du regard, qui sélectionne et interprète ; et celui du langage, qui classe, ordonne, analyse, évalue, présuppose, infère, explique – inéluctablement » (Kerbrat-Orecchioni 1980 : 145).

Le journaliste, qui est à la fois observateur et rédacteur, peut, par conséquent, difficilement prétendre à une objectivité absolue. De plus, le désir de raconter est ce qui fait objection à l'impartialité, à la neutralité, à l'objectivité. Celui qui raconte s'inclut nécessairement dans ce qu'il raconte. Peu ou prou, il se souvient de ce qui l'intéresse, ne retient que ce qui le concerne et ne raconte que ce qu'il comprend.

### **2.5.2 De la rédaction à la communication orientée**

Une nouvelle rapportée dans divers journaux à travers le monde peut être présentée de plusieurs manières. En effet, une même nouvelle prend une forme différente selon la manière dont elle est présentée. L'événement reste le même, mais dès lors que ce dernier est communiqué, il devient un support de communication. En d'autres termes, l'événement est rarement communiqué uniquement dans un but informatif, mais il est porteur d'un message, d'une orientation. Il s'agit donc d'une communication orientée, telle qu'elle est définie par Mathieu Guidère:

« Ainsi, d'un point de vue métaphorique, la "communication orientée" est envisagée spatialement comme un champ d'expression dans lequel existent plusieurs directions expressives possibles, par rapport auxquelles le(s) locuteur(s) possède(nt) un positionnement individuel ou social en affichant une certaine orientation communicative marquée politiquement ou idéologiquement. L'orientation communicative désigne le sens dans lequel le(s) locuteur(s) souhaite(nt) que soit interprété son/leur message» (Guidère, 2009 : 12).

L'orientation du message dépend de ce que le locuteur en fait. En outre, l'orientation du message opère à plusieurs niveaux. En effet, il y a tout d'abord l'orientation argumentative. La hiérarchie des différents éléments qui se manifestent dans la présentation de l'événement fait partie, par exemple, de la logique argumentative. Ainsi, selon l'intention du locuteur, ce dernier choisira d'accorder plus d'importance à tel fait plutôt qu'à un autre. En d'autres termes, la logique interne du texte produit du sens. Ce sens se manifeste donc au niveau macrostructurel du texte.

Enfin, au niveau microtextuel, le choix terminologique peut également induire une certaine orientation. En effet, un choix terminologique n'est

jamais anodin et peut même s'avérer manipulateur. Ainsi, Andreas Freund, dans son ouvrage *La Mésinformation*, parle de « mots piégés ». Par exemple, il n'est pas rare que des résistants soient rattachés au concept de « terroristes » et inversement par simple démagogie. Le choix des mots, des liens, des adjectifs, des connecteurs, etc. est donc susceptible d'orienter, intentionnellement ou non, le discours.

### **3 Analyse bilingue du corpus des « mauvaises nouvelles »**

Dans cette partie, nous allons étudier différents articles concernant les thèmes recoupant la définition de « mauvaise nouvelle ». Le corpus est basé sur quatre sujets qui sont conformes aux deux types définis de mauvaises nouvelles. D'une part, il y a l'annonce du crash aérien AF447 du 2 juin 2009 et le séisme en Haïti du 12 janvier 2010. D'autre part, il y a l'annonce de la pandémie de la grippe H1N1 (11 juin 2009) et les attentats terroristes du 11 septembre 2001, qui tous deux véhiculent un sentiment de menace. Il s'agit d'une analyse bilingue dans la mesure où l'étude porte sur des articles comparables, rédigés dans plusieurs langues. En effet, pour chaque thème abordé, les articles sélectionnés recourent à une réalité commune, décrivent un même événement, ce qui permet une analyse comparative.

#### **3.1 La grippe H1N1**

Un corpus a été constitué sur le thème de la grippe H1N1 à partir d'articles du *Figaro*, de *L'Humanité*, du *New York Times* et du *Washington Post*. Comme il s'agit d'un fait qui a occupé la presse durant une longue période, la sélection des articles a été ciblée sur un moment précis : l'annonce officielle de l'Organisation mondiale de la santé (OMS) déclarant que la grippe H1N1 avait pris la forme d'une pandémie mondiale. L'étude d'un corpus bilingue permet de prendre une même « mauvaise nouvelle » (dans ce cas précis la grippe A) et de l'observer dans différentes cultures afin de révéler leurs traits respectifs. Ainsi, le corpus se présente comme une sélection d'articles comparables, pouvant être alignés de façon parallèle.

### 3.1.1 Articles de la presse française

Les articles des journaux *Le Figaro* et *Le Monde*, ainsi que le discours officiel rédigé par l’OMS seront présentés en plusieurs parties afin de pouvoir mettre en parallèle les mêmes éléments d’information qui se retrouvent dans chacun des textes

Grippe A : l’état de pandémie mondiale déclaré, *Le Figaro*, 11 juin 2009<sup>6</sup> (Première partie)

« L’Organisation mondiale de la santé a relevé son niveau d’alerte au niveau maximal, le 6, mais sans prendre de nouvelles mesures. [...] La grippe A reste plus menaçante que jamais. L’Organisation mondiale de la santé (OMS) a en effet relevé son niveau d’alerte sur la grippe porcine au niveau 6 (le plus grave), ce qui correspond à une pandémie mondiale. [...] Pour prendre sa décision, l’organisation attendait d’avoir des preuves que le virus se propageait bien localement dans une région autre que le continent américain, critère géographique retenu pour déclencher la phase 6. Il s’agit de la première pandémie déclarée depuis plus de 40 ans par l’organisation dont le siège est à Genève».

Depuis le début de l’article, le choix des mots et de la structure des phrases démontre le caractère formel et officiel de la nouvelle. En effet, la « mauvaise nouvelle » est portée par l’Organisation mondiale de la santé et le lecteur en est informé dès la première phrase. De plus, le titre est formulé de manière solennelle. L’événement étant « déclaré », cela marque le début d’un changement : le lecteur ne peut s’attendre qu’au pire. Ce sentiment de peur est encore renforcé par la répétition du terme « mondial » qui fait entrevoir une réalité qui n’épargne personne.

La pandémie de grippe A est déclarée, *L’Humanité*, 12 juin 2009<sup>7</sup> (Première partie)

« Hier, l’Organisation mondiale de la santé (OMS) a élevé son niveau d’alerte à la phase maximale. La nouvelle est venue du gouvernement suédois. L’OMS a, hier, confirmé ce qui était jusqu’alors redouté : le virus H1N1 est passé au niveau six, phase d’alerte maximale. Celle-ci se caractérise par une présence du virus sur au moins deux continents. Nous y sommes puisque aucun n’en est exempt. Le monde connaît donc la première pandémie de grippe du siècle».

---

<sup>6</sup> « Grippe A : l’état de pandémie mondiale déclaré », *Le Figaro*, 11 juin 2009. Article consultable à l’adresse suivante : [www.lefigaro.fr/sante/2009/06/11/01004-20090611ARTFIG00546-grippe-a-l-etat-de-pandemie-mondiale-declaree-.php](http://www.lefigaro.fr/sante/2009/06/11/01004-20090611ARTFIG00546-grippe-a-l-etat-de-pandemie-mondiale-declaree-.php) [Accès 06/09]

<sup>7</sup> « La pandémie de grippe A est déclarée », *L’Humanité*, 12 juin 2009. Article consultable à l’adresse suivante : [http://www.humanite.fr/2009-06-12\\_Societe\\_La-pandemie-de-grippe-A-est-declaree](http://www.humanite.fr/2009-06-12_Societe_La-pandemie-de-grippe-A-est-declaree) [Accès 06/09]

Le caractère officiel de la nouvelle est également souligné. Cependant, l'effet de la « mauvaise nouvelle » reste plus modéré, puisque cette dernière était prévisible. En effet, l'OMS ne fait que confirmer « ce qui était jusqu'alors redouté ». En outre, le niveau six de la pandémie est défini comme étant une phase d'alerte maximale. Contrairement à l'article du *Figaro*, il n'y a pas de rapprochement fait avec une notion de gravité.

Déclaration du Directeur général de l'OMS, Margaret Chan, 11 juin 2009<sup>8</sup> (Première partie)

« [...] Sur la base des données factuelles disponibles et de leur évaluation par ces spécialistes, les critères scientifiques définissant une pandémie de grippe sont remplis. J'ai donc décidé d'élever le niveau d'alerte à la pandémie de grippe de la phase 5 à la phase 6. La pandémie de grippe 2009 a maintenant commencé. Dans plusieurs régions du monde, le virus circule désormais largement au sein de la population générale. La poursuite de cette propagation est considérée comme inévitable. [...] Nous sommes dans les tout premiers jours de la pandémie. Le virus se propage, mais nous le maintenons sous très étroite surveillance ».

La pandémie est présentée comme une conséquence de circonstances établies scientifiquement. La déclaration d'une pandémie répond donc à une norme. L'annonce de la « mauvaise nouvelle » apparaît sous forme de raisonnement. Il s'agit de rationaliser l'événement. Cependant, « ne pas paniquer », est une injonction qui produit exactement l'effet inverse. En outre la pandémie est personnifiée à la fin du paragraphe : elle « a maintenant commencé ». Le rédacteur certes informe mais aussi annonce, c'est-à-dire qu'il prend acte et date. Cette manière de présenter l'événement montre une volonté de maîtriser l'événement. Celui-ci est expliqué. Il est donc possible de le comprendre et d'apporter des solutions concrètes.

Grippe A : l'état de pandémie mondiale déclaré, *Le Figaro*, 11 juin 2009 (Deuxième partie)

« Un gros bémol toutefois : l'OMS, qui qualifie cette pandémie de " modérée", ne recommande pas de restriction de mouvement des personnes, des biens et des services malgré ce niveau 6 ».

---

<sup>8</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [www.who.int/mediacentre/news/statements/2009/h1n1-pandemic\\_phase6\\_20090611/fr/index.html](http://www.who.int/mediacentre/news/statements/2009/h1n1-pandemic_phase6_20090611/fr/index.html) [Accès 06/09]



Le journaliste du *Figaro* fait part des solutions proposées pour répondre à la déclaration de pandémie. L'objectif se veut donc rassurant. Pourtant, l'introduction proposée, « un gros bémol toutefois », laisse percevoir un présage pour le moins inquiétant.

La pandémie de grippe A est déclarée, *L'Humanité*, 12 juin 2009 (Deuxième partie)

« Doit-on avoir peur de la grippe A ? Keiji Fukuda tente de rassurer. La dangerosité du virus serait " modérée ". Aucune décision sur une éventuelle vaccination de la population française n'a été prise pour le moment ».

Le journaliste se met dans la peau du lecteur et pose la question qui est dans l'esprit du lecteur lui-même, « Doit-on avoir peur de la grippe A ? ». Cependant, la réponse reste vague et demeure hypothétique. L'utilisation des guillemets pour encadrer l'adjectif « modéré » offre une rupture du discours. Ainsi, cette rupture dans le flot de paroles constitue un sens. L'encadrement amené par les guillemets peut revêtir deux valeurs. D'une part, il s'agirait uniquement de marquer le fait d'une citation. D'autre part, les guillemets pourraient signifier une mise à distance prise par le journaliste qui ne serait lui-même pas totalement convaincu par le choix de l'adjectif qualitatif « modéré ». Ainsi, l'implicite des guillemets signifierait que la dangerosité du virus est *soi-disant* modérée. Dans ce cas, la valeur du « soi-disant » est à l'inverse de la fonction d'autorité que la citation a souvent.

Déclaration du Directeur général de l'OMS, Margaret Chan, 11 juin 2009 (Deuxième partie)

« Au niveau mondial, nous avons de bonnes raisons de penser que cette pandémie, du moins dans ses premiers jours, sera de gravité modérée. Comme nous le savons par expérience, la gravité peut varier d'un pays à l'autre en fonction de nombreux facteurs. D'après les données factuelles actuellement disponibles, dans l'énorme majorité des cas, les malades n'ont présenté que des symptômes bénins et leur guérison a été rapide et complète, souvent en l'absence de toute forme de traitement médical ».

Le propos est rassurant. Des exemples concrets permettent d'illustrer les raisons pour lesquelles la gravité de la pandémie est définie comme étant modérée. Toutefois, certaines précautions sont prises à travers certaines formulations qui permettent au rédacteur de se décharger dans le cas où la

pandémie ne s'avérerait pas être de gravité modérée. Le rédacteur semble affirmer qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter sans vraiment l'affirmer, ce qui lui permet de ne pas se porter garant de ses propos. Cette mise à distance est formulée par des insertions telles que « nous avons de bonnes raisons de penser que », « du moins dans ses premiers jours », « dans l'énorme majorité des cas ».

Grippe A : l'état de pandémie mondiale déclaré, *Le Figaro*, 11 juin 2009 (Troisième partie)

« Elle a simplement demandé jeudi aux laboratoires pharmaceutiques de " s'atteler rapidement " à la production de vaccin contre le virus, " dès qu'ils terminent la production de vaccin contre la grippe saisonnière " ».

*Le Figaro* poursuit sur un ton de scepticisme quant à la prise de décision émanant de l'OMS. Par exemple, l'adverbe « simplement » souligne un jugement d'insuffisance.

La pandémie de grippe A est déclarée, *L'Humanité*, 12 juin 2009 (Troisième partie)

« Doit-on avoir peur de la grippe A ? Keiji Fukuda tente de rassurer. La dangerosité du virus serait " modérée ". Aucune décision sur une éventuelle vaccination de la population française n'a été prise pour le moment »

Contrairement à l'article tiré du Figaro, le manque d'actions prises à la suite de la déclaration d'une pandémie n'est pas ici perçu comme une contradiction. En effet, il y a une confiance implicite envers les instances officielles.

Déclaration du Directeur général de l'OMS, Margaret Chan, 11 juin 2009 (Troisième partie)

« L'OMS a maintenu un dialogue étroit avec les fabricants de vaccins antigrippaux. Il semble que la production des vaccins contre la grippe saisonnière s'achèvera sous peu et que l'intégralité de la capacité de production pourra être exploitée pour fabriquer le plus grand nombre possible de vaccins contre la grippe pandémique au cours des mois à venir ».

L'OMS présente les solutions apportées. De nouveau le ton se veut rassurant. Tout est mis en place pour avoir le meilleur rendement possible

quant à la fabrication de vaccins. Il est donc déjà possible de noter une orientation du discours qui diffère du discours proposé par le journal *Le Figaro*. Bref, même à l'intérieur d'une même langue, une information commune prend autant de formes possibles qu'il existe d'objectifs différents pour la transmission d'une nouvelle.

### 3.1.2 Articles de la presse américaine

Ci-après, il s'agit de deux articles tirés de la presse américaine qui correspondent également aux éléments d'information présents dans la déclaration de l'OMS. Ce deux articles seront également présentés en plusieurs parties.

*W.H.O. raises alert level as flu spreads to 74 countries, New York Times, 11 juin 2009*<sup>9</sup> (Première partie)

« GENEVA – The World Health Organization raised its alert on swine flu to the highest level on Thursday, in its first designation of a global pandemic in 41 years ».

Le titre du *New York Times* comporte un élément explicatif qui justifie d'emblée les raisons d'une annonce de pandémie. L'objectif n'est donc pas de rechercher une phrase choc.

*There is still no reason to panic, Washington Post, 28 juin 2009*<sup>10</sup> (Première partie)

« WITH CASES numbering more than 59,000 across 110 countries, Margaret Chan of the World Health Organization has declared a swine flu pandemic ».

Le titre du *Washington Post* démontre une volonté de rassurer les lecteurs qui sont présumés réagir avec panique devant l'annonce d'une pandémie. Pourtant, l'annonce de pandémie est justifiée par un nombre important de cas touchés par la grippe A, « more than 59,000 across 110 countries ».

---

<sup>9</sup> « W.H.O. raises alert level as flu spreads to 74 countries », *New York Times*, 11 juin 2009. Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.nytimes.com/2009/06/12/world/11\\_who.html](http://www.nytimes.com/2009/06/12/world/11_who.html) [Accès 06/09]

<sup>10</sup> « There is still no reason to panic », *Washington Post*, 28 juin 2009. Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.highbeam.com/doc/1p2-20469442.html> [Accès 06/09]

*W.H.O. raises alert level as flu spreads to 74 countries, New York Times, 11 juin 2009 (Deuxième partie)*

*« Calling further spread of the virus "inevitable", the organization's director general, Margaret Chan, said, "We are at the earliest days of a global pandemic". The new H1N1 strain, she said, is "spreading easily from one person to another, and from one country to another" in more than one region of the world ».*

L'utilisation de la citation semble restreindre le journaliste à son rôle de rapporteur. Cependant, nous verrons plus tard que le transfert linguistique ne se fait pas aussi naturellement qu'il n'y paraît. De plus, le journaliste, même s'il n'est pas forcément responsable de la traduction, joue également un rôle dans la sélection de la citation. Le virus échappe aux contrôles : la « mauvaise nouvelle » touche à l'aveu d'impuissance, tabou de toute société, que le journaliste soit dénoncé, soit dénié.

*There is still no reason to panic, Washington Post, 28 juin 2009 (Deuxième partie)*

*« "The world is moving into the early days of its first influenza pandemic in the 21st century", Dr. Chan said from Geneva, where she is the WHO's director general. "The virus is now unstoppable". Chilling words, but no cause for panic ».*

Les citations utilisées sont de nouveau sorties de leur contexte et semblent donc transmettre une information alarmante. Cette nouvelle nuance apportée est toutefois contrebalancée par la conclusion apportée par le journaliste : « *Chilling words, but no cause for panic* ». Cependant, le lecteur risque d'y voir une contradiction et ne peut se sentir, par conséquent, vraiment rassuré.

*W.H.O. raises alert level as flu spreads to 74 countries, New York Times, 11 juin 2009 (Troisième partie)*

*« But the pandemic is "moderate" in severity, she noted, with the overwhelming majority of patients experiencing only mild symptoms and a full recovery, often in the absence of any medical treatment. And scientists are painstakingly tracking its every movement. "The virus is spreading under a close and careful watch", Dr. Chan said. "No previous pandemic has been detected so early or watched so closely" ».*

Dans l'article, plusieurs procédés liés au rôle du journaliste en tant que rapporteur sont présents. Ainsi, le journaliste utilise, tout le long de l'article,

un discours rapporté direct (la citation) et indirect (reformulation de ce qui a été dit).

*There is still no reason to panic, Washington Post, 28 juin 2009 (Troisième partie)*

*« Here are some things to keep in mind. The WHO Phase 6 designation, the highest alert for the global organization, is a recognition of the spread of the H1N1 virus, not the severity of the pandemic. Dr. Chan described the danger posed by swine flu as "moderate" ».*

Il y a une mise en évidence sur la signification de l'introduction de la phase 6 : « *Here are some things to keep in mind* ». Le journaliste, par cette insertion, guide le lecteur en transmettant une information hiérarchisée.

### **3.2 Les procédés de la "mauvaise nouvelle"**

Une « mauvaise nouvelle » est, par définition, porteuse d'un changement négatif. C'est une nouvelle qui nécessite une mise en forme rédactionnelle. Différents procédés oeuvrent ainsi à l'annonce d'une « mauvaise nouvelle ».

#### **3.2.1 La citation**

Un premier point intéressant à analyser est l'utilisation des citations empruntées à la déclaration officielle de l'OMS. Certains journaux en usent abondamment (ce qui est le cas pour le *New York Times* qui juxtapose des citations du Directeur général de l'OMS, Margaret Chan, tout au long de l'article) tandis que pour d'autres, il ne s'agit que d'un simple prétexte en vue d'un récit.

La citation est également un procédé intéressant dans la mesure où une même citation, selon le contexte dans lequel elle est intégrée, peut prendre un sens tout à fait différent, servir un objectif bien particulier. Les différentes significations portées par le recours à la citation sont mises en évidence par Sophie Moirand:

« Les guillemets et les italiques, ainsi que les désignations qui, dans l'encadrement, attribuent ces paroles à des communautés précises, témoignent de la distance que le scripteur inscrit entre les paroles rapportées entre guillemets et son propre texte. Mais les segments entre guillemets sont de ce fait "sortis" de leurs contextes d'origine, y compris de la construction dans laquelle ils se trouvaient » (Moirand 2007 : 94).

Le journaliste, selon ses mots, apportera un éclairage précis à la citation. En effet, emprunter des paroles d'autrui et les introduire dans un contexte totalement différent peut avoir une incidence sur la signification que revêtait initialement le discours rapporté. Ainsi la citation, contrairement à ce que l'on pourrait penser, n'est pas gage d'objectivité, mais dénote bien un choix ou un positionnement du journaliste : sa compréhension et sa traduction de l'événement. La citation a une valeur de surlignage, d'insistance.

### **3.2.1.1 La citation dans l'article du *Figaro***

Le rédacteur de l'article fait souvent référence au discours officiel, sans nécessairement utiliser le procédé de la citation. En effet, le rédacteur se contente souvent de faire une paraphrase de ce qui a été dit ou décidé par l'OMS.

La rédaction de l'article a été faite selon un modèle argumentatif bien précis. En effet, la structure de l'argumentation consiste à mettre en évidence les paroles de l'OMS pour mieux souligner la contradiction des mesures prises (ou du manque de mesures). D'un côté, des paroles alarmantes et, de l'autre, une passivité qui interpelle : « L'Organisation mondiale de la santé a relevé son niveau d'alerte au niveau maximal, le 6, mais sans prendre de nouvelles mesures. » Le connecteur d'opposition « mais » montre que la réaction de l'OMS n'est pas en adéquation avec ce qu'elle vient de déclarer. L'action qu'implique le discours se fait attendre. La présence de connecteurs montrent que la stratégie discursive est celle de l'argumentation.

Il semblerait que le rédacteur soit sceptique quant aux décisions qui découlent de l'annonce faite par Margaret Chan. Le modèle argumentatif de contradiction se poursuit : « Il s'agit de la première pandémie déclarée

depuis plus de 40 ans par l'organisation dont le siège est à Genève. Un gros bémol toutefois : l'OMS, qui qualifie cette pandémie de " modérée ", ne recommande pas de restriction de mouvement des personnes, des biens et des services malgré ce niveau 6. Elle a simplement demandé jeudi aux laboratoires pharmaceutiques de "s'atteler rapidement " à la production de vaccin contre le virus, "dès qu'ils terminent la production de vaccin contre la grippe saisonnière " ». Dans cet exemple, la contradiction n'est plus seulement personnalisée par la présence de connecteurs marquant l'opposition, mais aussi par le choix du lexique (« un gros bémol », « simplement »).

Le rédacteur reprend les paroles de Margaret Chan (dires irréfutables) pour mettre en exergue la contradiction entre ce qui est dit et ce qui est fait. Cela donne du poids à l'argumentation en offrant une référence solide. De plus, l'utilisation d'une citation dans un contexte particulier (construit par l'énonciateur) permet de rester à la frontière de l'implicite et de faire croire au lecteur qu'il arrive lui-même à ses propres conclusions (alors qu'il y a été implicitement guidé). Cette stratégie a été exprimée par Claude Jamet et Anne-Marie Jannet:

« Mais la stratégie réside dans le fait de rendre cette influence la moins visible possible et de laisser croire au lecteur qu'il est l'artisan de son interprétation, qu'un réel "vrai" s'impose et se réactualise dans un monde connu » (Jamet, Jannet 1999 : 204).

Cette stratégie a été utilisée par le rédacteur dans l'extrait de l'article suivant : « Un gros bémol toutefois(...) Elle a simplement demandé jeudi aux laboratoires pharmaceutiques de " s'atteler rapidement " à la production de vaccin contre le virus, " dès qu'ils terminent la production de vaccin contre la grippe saisonnière " ». Le lecteur est d'emblée amené à suivre une piste introduite par « un gros bémol toutefois ». Il y a, d'une part, l'urgence de la situation (« première pandémie déclarée depuis plus de 40 ans ») et, d'autre part, la réponse de l'OMS qui a « simplement » demandé de « s'atteler rapidement ». Le terme « rapidement » est aussitôt mis en doute par la suite de la citation « dès qu'ils [les laboratoires pharmaceutiques]

terminent la production de vaccin contre la grippe saisonnière ». Le lecteur est donc amené à se demander où se situent la priorité et l'urgence étant donné qu'aucun changement dans le déroulement normal de la production de vaccin n'est prévu : d'abord le vaccin contre la grippe saisonnière et ensuite, on s'attaquera à ce nouveau virus (qui n'était pas prévu).

"La première pandémie en 40 ans ne fait-elle pas le poids face à la grippe saisonnière ? " Voilà la question à laquelle le lecteur est amené. À aucun moment, le journaliste ne formule cette interrogation de manière explicite. En effet, il s'agit de laisser le soin au lecteur d'aboutir seul (ou prétendument) à ses propres conclusions, ce qui donne toute sa force à l'argumentation. Comment le lecteur pourrait-il réfuter la conclusion alors qu'il l'a lui-même construite ? On voit bien que le choix de la citation et son emplacement dans un contexte choisi par le rédacteur procède à une mise en scène minutieusement élaborée par ce dernier.

Il suffit de se référer au discours officiel du 11 juin 2009 prononcé par le Directeur général de l'OMS, Margaret Chan, pour se rendre compte des divergences de sens qui existent entre son propos et la citation utilisée dans l'article du *Figaro*. Dans le discours officiel, Margaret Chan déclare:

« L'OMS a maintenu un dialogue étroit avec les fabricants de vaccins antigrippaux. Il semble que la production des vaccins contre la grippe saisonnière s'achèvera sous peu et que l'intégralité de la capacité de production pourra être exploitée pour fabriquer le plus grand nombre possible de vaccins contre la grippe pandémique au cours des mois à venir ».

Dans son propos, la production de vaccin contre la grippe saisonnière ne constitue pas une barrière à la fabrication d'un vaccin contre la grippe A. Si le travail dans la création d'un vaccin contre le virus H1N1 a déjà lieu, on pourra bénéficier de « l'intégralité de la capacité de production » pour la fabrication de ce dernier dès que la production de vaccin contre la grippe saisonnière sera terminée.

La citation qui apparaît dans l'article du *Figaro* est une citation abusive dans la mesure où les paroles citées ne correspondent pas exactement à celles prononcées. La modification du discours de Margaret



Chan amène une tout autre nuance à son propos initial. En effet, cette nouvelle nuance a été exploitée pour servir la trame de l'article.

### 3.2.1.2 Comparaison bilingue d'une même citation

Une autre citation prêtée à Margaret Chan mérite qu'on s'y attarde un moment, d'autant qu'elle a été rapportée dans la plupart des articles. On verra que l'éclairage donné à cette citation est différent selon l'article et que c'est le rédacteur qui tient les ficelles de la production du sens.

(a) « Un gros bémol toutefois : l'OMS, qui qualifie cette pandémie de « *modérée* », ne recommande pas de restriction de mouvement des personnes, des biens et des services malgré ce niveau 6 ». (*Le Figaro*)

(b) « La dangerosité du virus serait *modérée* ». (*L'Humanité*)

(c) « *But the pandemic is "moderate" in severity, she noted, with the overwhelming majority of patients experiencing only mild symptoms and a full recovery, often in the absence of any medical treatment* ». (*New York Times*)

(d) « *Dr. Chan described the danger posed by swine flu as "moderate"* ». (*Washington Post*)

(e) « Au niveau mondial, nous avons de bonnes raisons de penser que cette pandémie, du moins dans ses premiers jours, sera de gravité *modérée*. » (*discours officiel de l'OMS*)

Chacun des rédacteurs de ces articles a choisi de ne garder de la citation de départ que le terme « modéré ». Prendre la citation dans son entier l'aurait diluée et l'effet n'aurait pas été aussi accrocheur. On voit dans ce choix une volonté de mettre l'accent sur ce mot qui semble être le mot clé de la phrase : enfin une nouvelle rassurante qui atténue l'effet de panique amené par le niveau 6 qui annonce l'état de pandémie.

Cependant, derrière ce terme rassurant se cache une communication qui a un rôle bien précis dès lors que la santé de la population est au centre de la problématique. En effet, l'annonce laisse planer une menace éventuelle. Il incombe à l'OMS de ne pas provoquer une panique inutile, mais elle doit rester prudente quant à sa mise en garde. Ainsi, elle atténue

son propos en ne présentant pas son information comme une vérité infaillible : « nous avons de bonnes raisons de penser que... », « l'avenir nous prouvera peut-être le contraire ». Cette information, bien que très plausible, reste de l'ordre de l'hypothèse. Cette réserve est accentuée par « du moins dans ses premiers jours ». A noter que l'adjectif « modérée » est rattaché au substantif « gravité ». Ce n'est donc pas la pandémie qui est modérée, mais bien sa gravité. Il ne s'agit bien évidemment pas de minimiser l'ampleur de la pandémie.

Justement à ce propos, *Le Figaro* fait un glissement de sens en modifiant la structure de la phrase et les rapports de force entre les mots : « l'OMS qui qualifie cette pandémie de "modérée" [...] ». Le journaliste crée un rapprochement entre « pandémie » et « modérée » qui n'existait pas dans le texte original. Une petite modification qui a pour effet une modification du sens. Encore une fois, il faut rester vigilant lorsque l'on se trouve devant une telle citation.

Concernant les autres articles à l'étude, le texte original a bien été respecté. Ainsi, dans *L'Humanité*, « modérée » définit « la dangerosité du virus » ; le *New York Times* propose une explicitation « *the pandemic is moderate in severity* » ; enfin, le *Washington Post* associe « *the danger posed by swine flu* » à « *moderate* ».

Pour ce qui est de la précaution discursive émise par l'OMS au sujet de ses conclusions sur la gravité de la pandémie, seul *L'Humanité* met en évidence cette réserve en employant le conditionnel.

Revenons plus spécifiquement sur l'exemple du *Figaro*, qui est très révélateur au sujet du rôle de la citation dans la production d'un sens précis voulu par le journaliste. Dans ce cas, l'émetteur présente une logique de contradiction à propos des décisions inhérentes à l'OMS. « Un gros bémol toutefois : l'OMS, qui qualifie cette pandémie de "modérée", ne recommande pas de restriction de mouvement des personnes, des biens et des services malgré ce niveau 6 ». Le fait de définir la pandémie comme étant modérée semble contredire le fait de ne pas prendre de mesures supplémentaires. Dans la logique, il aurait fallu que la pandémie soit qualifiée de « grave » pour s'attendre à ce que l'on fasse des

recommandations supplémentaires. Cette incohérence nous amène à nous questionner sur le rôle des guillemets qui encadrent « modérée ». En plus de leur fonction propre à la citation, il se peut que ce soit une manière de mettre en doute la validité de cette qualification, une manière de prendre de la distance sur ce qui a été énoncé.

Voilà un exemple qui reflète l'importance de la différenciation entre l'énoncé et l'énonciation. Un énoncé peut être répété, alors que l'énonciation sera toujours unique. C'est cette dernière qui donne un sens à l'énoncé, qui produit le sens.

Une même citation peut produire des sens déviant du sens premier (le sens donné par le texte source). On peut se demander quelle est la raison d'une si forte présence des citations dans le texte journalistique puisque le sens à nouveau formé est souvent bien loin du sens originel. En d'autres termes, pourquoi le journaliste n'exprime-t-il pas son point de vue sans avoir recours aux paroles d'autrui pour asseoir son propos ? La citation permet de donner du crédit au journaliste en offrant au lecteur la prétention d'un texte construit sur la base de sources fiables et solides. Le journaliste ne parle pas en son nom ; il se contente de refléter une réalité qui existe en-dehors de son intervention. Cela laisse entendre une objectivité et une impartialité du journaliste qui ne devrait laisser aucun doute sur la véracité de l'information. Cette nécessité d'atteindre une vérité est l'un des traits caractéristiques de la communication médiatique signalé par Patrick Charaudeau:

« Les médias d'information, sont donc confrontés en permanence dans leur visée d'information à un problème de crédibilité, parce qu'ils tirent leur légitimité du "faire croire que ce qui est dit est vrai" » (Charaudeau 1997 : 77).

Ainsi, dire, informer ne suffit plus. Le journaliste doit convaincre.

Une autre citation apparaît dans deux journaux différents : le *New York Times* et le *Washington Post*. Dans le *Washington Post*, le rédacteur fait sa première citation dans le premier paragraphe de l'article.

« *The world is moving into the early days of its first influenza pandemic in the 21st century*, » *Dr. Chan said from Geneva, where she is the WHO's director general.*  
« *The virus is now unstoppable.* » *Chilling words, but no cause for panic.* »

La même citation avait été utilisée dans l'article du *New York Times*, il est donc intéressant de comparer ces deux citations, qui ont pris une forme différente, certainement durant le processus de traduction du français vers l'anglais.

(a) « *We are at the earliest days of a global pandemic* ». (*New York Times*)

(b) « *The world is moving into the early days of its first influenza pandemic in the 21st century* ». (*Washington Post*)

(c) « Nous sommes dans les tout premiers jours de la pandémie ». (discours officiel de l'OMS)

Les deux énoncés recourent la même réalité ; néanmoins, la perspective est bien différente. L'utilisation du pronom « *we* » présente une dimension implicative : la distance entre l'énonciateur et le récepteur est abolie, ce qui a pour effet une certaine empathie. Le récepteur ne reçoit pas que l'information, il en fait partie. En revanche, dans le second énoncé, l'agent est « *the world* ». L'énonciateur ne fait qu'observer et rendre compte de l'événement. L'énonciateur et le récepteur sont englobés dans une entité qui va au-delà de toute individualité (« *the world* »). Ils sont tous deux entraînés et aspirés dans une réalité qui les dépasse ; cela fait résonance à la fin du monde. Ce côté tragique est encore accentué par l'utilisation du *past continuous* : l'événement est porté sur la durée, rien ne semble pouvoir l'arrêter.

Considéré hors contexte, l'énoncé (b) paraît beaucoup plus alarmant et défaitiste. Pourtant, le contexte dans lequel la citation a été insérée lui donne une tout autre lumière : « *Chilling words, but no cause for panic* ». Le contraste y est résumé en quelques mots.

### 3.2.2 L'argument d'autorité

L'argument d'autorité est un argument qui vise à donner de la crédibilité aux propos du locuteur. En effet, le locuteur appuie son argumentation en mettant en avant les sources fiables auxquelles il se réfère, ce qui lui confère une certaine légitimité. Mathilde Fontanet, dans son essai intitulé *L'orientation argumentative dans les discours politiques français et anglais*, montre que l'argument d'autorité sert une stratégie d'argumentation. Il s'agit de convaincre son auditoire:

« Les facteurs concourant à asseoir l'autorité de l'orateur sont essentiels, car, si celle-ci vacille, c'est toute la légitimité du propos qui est menacée. Or, l'autorité de l'énonciateur procède de plusieurs facteurs : son titre, sa fonction sociale, ses actes (connus de l'auditoire), ses qualités particulières (intellectuelles, physiques et morales), sa personnalité (son « personnage ») et son maniement de la langue et du discours. À ce dernier égard, le verbe peut le servir (ou le desservir) doublement, car bien gérer son discours lui permet non seulement d'amener l'auditoire aux conclusions, croyances et convictions qu'il préconise, mais aussi de le séduire par son éloquence, son ingéniosité ou son humour, autant d'éléments constitutifs de son autorité morale. [...] Ainsi, pour maintenir son autorité, l'énonciateur doit procéder à des choix stratégiques portant notamment sur les citations, la manière de réfuter les objections, la structure générale du discours et les effets humoristiques. Pour mieux convaincre, il a tout intérêt à se doter des attributs d'autorité qui s'avéreront les plus efficaces auprès du récepteur » (Fontanet 2009 : 203- 204).

Le recours à l'argument d'autorité participe à un choix discursif qui est de l'ordre de l'implicite et qui vient s'ajouter au sens explicite. Les articles choisis dans ce corpus ont tous été écrits à la suite de la déclaration officielle de l'OMS qui annonce l'état de pandémie. L'OMS, étant l'instance mondialement reconnue qui traite des questions de santé, elle constitue pour le journaliste une source fiable. Ainsi, faire référence à l'OMS pour étayer une information permet de donner de la force et de la crédibilité à cette dernière. Chacun des articles mentionne en effet l'OMS comme source d'information.

*Le Figaro* fait référence à la déclaration de l'OMS déjà dans son titre. L'information est donc mise au premier plan. Il ne rapporte pas directement le discours de l'OMS, mais procède à une référence directe à la déclaration du 11 juin 2009 : « L'Organisation mondiale de la santé a relevé son niveau d'alerte au niveau maximal, le 6, mais sans prendre de nouvelles mesures ».

Le journaliste se réfère à l’OMS, qui fait figure d’autorité sur les questions de santé pour dire les décisions prises (« relevé son niveau d’alerte au niveau maximal, le 6 »), mais surtout pour mettre en avant ce qui n’a pas été fait avec l’introduction du connecteur « mais » (« mais sans prendre de nouvelles mesures »). Cette contradiction est appuyée par l’adjectif « maximal » et l’incision de « le 6 » qui servent à attirer l’œil du lecteur sur le caractère alarmant de cette déclaration.

Le *New York Times*, comme *Le Figaro*, choisit pour son titre de faire référence à la décision de l’OMS de hausser le niveau d’alerte.

« *W.H.O. Raises Alert Level as Flu Spreads to 74 Countries* »

Cet énoncé est très pragmatique ; l’absence d’épithète qualificatif et de marque énonciative exclut la fonction émotive. La deuxième partie (« *as...* ») vise un but explicatif, il y a un lien de cause à effet. On rationalise l’événement en lui donnant une explication précise (d’où la précision du nombre exact de pays touchés). L’OMS suit donc un protocole précis et déjà mis en place ; cela se veut donc rassurant.

Le *Washington Post* choisit lui aussi de faire référence à l’OMS d’entrée de jeu. « *WITH CASES numbering more than 59,000 across 110 countries, Margaret Chan of the World Health Organization has declared a swine flu pandemic.* »

Non seulement l’argument d’autorité est représenté par la figure de Margaret Chan, mais il porte également sur la précision des chiffres énoncés. La figure d’autorité (Margaret Chan) s’est elle-même basée sur une réalité scientifique pour prendre sa décision. Une pandémie peut être déclarée seulement sur la base de critères scientifiques pré-établis. Le savoir scientifique est un argument de poids : nul ne peut le réfuter. À ce sujet, Mathilde Fontanet a également souligné l’importance que revêt la présence de statistiques, qui sans être scientifiques, se font passer pour telles:

« La mention de chiffres et de statistiques pour attester les progrès réalisés ou mesurer l'ampleur des problèmes évoqués peut être assimilée à l'argument d'autorité dans le sens où, outre leur valeur informative, ces mentions donnent à penser que les instituts de sondage et les scientifiques, reconnus pour leur objectivité, viennent corroborer par leurs données le propos de l'énonciateur. De même, l'usage de termes techniques peut permettre à l'énonciateur de suggérer des connaissances plus pointues dans un domaine, au risque d'entraver la communication s'il en abuse » (Fontanet 2009 : 207).

De nouveau, la nécessité de convaincre trouve son cheminement à travers l'information. Dans chacun des articles figure la mention des critères scientifiques retenus pour établir l'existence d'une pandémie. Il est intéressant de noter qu'à la fois dans la déclaration officielle de Margaret Chan et dans les articles anglais apparaissent tout d'abord les critères requis pour établir l'existence d'une pandémie, ce qui amène la déclaration duhaussement de l'alerte vers un état de pandémie. En revanche, la logique argumentative diffère dans les articles français.

En effet, *Le Figaro* et *L'Humanité* mettent en avant l'information d'une pandémie déclarée déjà dans le titre, et ce, avant même de mentionner un critère scientifique définissant ce qu'est une pandémie. Ainsi, les deux journaux débutent respectivement leur article par : « Grippe A : l'état de pandémie déclaré » et « La pandémie de grippe A est déclarée ». Les critères scientifiques d'une pandémie n'apparaissent que plus tard dans l'article, à titre explicatif.

Ainsi, dans *Le Figaro*, l'explication scientifique sert à appuyer la décision duhaussement du niveau d'alerte. « Pour prendre sa décision, l'organisation attendait d'avoir des preuves que le virus se propageait bien localement dans une région autre que le continent américain, critère géographique retenu pour déclencher la phase 6. ». Il en va de même pour *L'Humanité* : « Celle-ci [la phase d'alerte maximale] se caractérise par une présence du virus sur au moins deux continents. Nous y sommes puisque aucun n'en est exempt ».

Ici, la phrase explicative introduit une conclusion dramatique avec la présence du « Nous ». En effet, chaque lecteur est concerné par la pandémie. Ces deux exemples montrent que l'argument d'autorité basé sur les critères scientifiques passe au second plan. En effet, la réponse à la question *quoi ?*

(la pandémie) est largement plus importante que la réponse à la question *pourquoi* ? L'accent est mis sur la déclaration de la pandémie qui fait office de phrase « choc ».

### 3.2.3 La répétition

Dans l'article du *Figaro*, le passage de la phase 5 à la phase 6 du niveau d'alerte concernant la grippe A est annoncé à deux reprises, et ce, dès le début de l'article. En effet, cette information apparaît dans le titre (« Grippe A : l'état de pandémie mondiale déclaré. L'Organisation mondiale de la santé a relevé son niveau d'alerte au niveau maximal, le 6, mais sans prendre de nouvelles mesures. La France laisse entendre qu'elle restera en phase 5 pour le moment. ») Puis, après le titre, *Le Figaro*, poursuit par : « La grippe A reste plus menaçante que jamais. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) a en effet relevé son niveau d'alerte sur la grippe porcine au niveau 6 (le plus grave), ce qui correspond à une pandémie mondiale ».

La répétition duhaussement d'alerte au niveau 6 apparaît comme une information primordiale : on répète deux fois la « mauvaise nouvelle » pour être sûr que le lecteur a bien intégré l'information, comme s'il fallait à tout prix éviter une éventuelle dénégation de la réalité. Cette répétition ne laisse aucun doute sur la véracité du propos : la pandémie est bien là, c'est un fait indéniable.

Cette nécessité de se confronter à la réalité est renforcée par la première phrase « La grippe A reste plus menaçante que jamais ». L'utilisation du présent, qui contraste avec le reste de l'article, rédigé au passé, permet une mise en évidence de cette vérité. La formule toute faite « plus menaçante que jamais » procède aussi de cette emphase. Ce premier énoncé sonne comme le glas. Le présent renvoie à la situation actuelle du monde. Le choix du verbe « rester » plutôt que « être », qui aurait eu un effet plus descriptif, donne un ton plus tragique en introduisant une notion de durée. La question implicite est de savoir pourquoi cela changerait.

La nécessité de répéter la « mauvaise nouvelle » semble montrer qu'il s'agit d'une nouvelle incroyable. On suppose, présuppose un lecteur



incrédule, qu'il faut persuader. L'information devient donc argumentation : comme nous l'avons vu précédemment, informer ne suffit plus, il faut convaincre. À partir de là, la répétition révèle une autre dimension : l'information n'est plus seulement transmise, mais elle doit être considérée par le lecteur comme « vraie ». Ce procédé a été soulevé par Philippe Breton, qui estime que la répétition peut dépasser un objectif d'argumentation pour devenir manipulation :

« La répétition crée de toutes pièces, artificiellement, du seul fait de ce mécanisme, un sentiment d'évidence. Ce qui nous paraît étrange et sans fondement la première fois – parce que non argumenté – finit par paraître acceptable, puis normal, au fil des répétitions » (Breton 1997 : 94).

La répétition est, par conséquent, un procédé discursif utilisé par le rédacteur en vue de servir un objectif pré-établi. Ce procédé est également utilisé dans l'article du *New York Times*. Le début de l'article reprend l'information présentée dans le titre : « *The World Health Organisation raised its alert on swine flu to the highest level on Thursday, in its first designation of a global pandemic in 41 years* ».

L'information est la même, mais le journaliste y a ajouté des éléments qui désignent la gravité de la situation, notamment avec l'ajout de « *global* » devant « *pandemic* » qui constitue une redondance puisque le terme de « pandémie » inclut déjà une notion de « mondialisé ». Il existe donc une répétition, même au niveau du syntagme.

### **3.2.4 Le caractère unique de l'événement**

La « mauvaise nouvelle » n'est pas une nouvelle ordinaire. Le rédacteur peut atténuer son effet comme il peut l'amplifier. Ainsi, le *Washington Post* suit une stratégie qui vise à atténuer un sentiment de panique : « *There is still no reason to panic* ». Cependant, le rédacteur n'hésite pas à démontrer l'aspect exceptionnel de l'événement. Par exemple le fait de mentionner le nombre de cas et de pays touchés par la pandémie met en évidence l'ampleur de l'événement. De plus le chiffre de 59 000, qui

annonce déjà un nombre élevé de personnes victimes de la grippe A, est encore amplifié par le syntagme « *more than* ».

La « mauvaise nouvelle » est également une nouvelle qui se distingue des autres. Elle n'arrive en effet pas tous les jours. Une mise en perspective chronologique démontre la rareté d'un tel événement. *Le Figaro* met en évidence le caractère unique de la pandémie: « Il s'agit de la première pandémie déclarée depuis plus de 40 ans par l'organisation dont le siège est à Genève ». Malgré le caractère exceptionnel mis en évidence par « la première (...) depuis plus de 40 ans », le tragique est atténué par la précision « dont le siège est à Genève » qui n'apporte, en fait, aucune information pertinente sur l'état de pandémie.

*L'Humanité* insiste plus que *Le Figaro* sur le phénomène d'exception qu'est la pandémie : « Le monde connaît donc la première pandémie de grippe du siècle ». Le syntagme « du siècle » démontre au lecteur qu'il est en train de vivre un moment qui va s'inscrire dans l'histoire de l'humanité. En effet, ces quelques mots résument le caractère exceptionnel de l'événement.

Déjà dans son titre *L'Humanité* exprime l'ampleur de l'événement : « La pandémie de grippe A est déclarée ». La collocation « est déclarée » est généralement associée au substantif *la guerre* : « la guerre est déclarée ». Cette association d'idée montre que la pandémie se trouve à un stade de non retour. En effet, il s'agit d'une vérité officielle et reconnue. La pandémie n'est plus au stade de la menace.

Cette idée est renforcée dès le deuxième paragraphe de l'article. « L'OMS a, hier, confirmé ce qui était jusqu'alors redouté : le virus H1N1 est passé au niveau six, phase d'alerte maximale ». La menace d'une pandémie ne fait plus que planer, mais elle est bel et bien réelle.

### **3.2.5 Mise en perspective**

Plusieurs caractéristiques se retrouvent dans chacun des articles à travers des mêmes procédés, qui semblent être mis en œuvre lors de l'annonce d'une « mauvaise nouvelle ». Tous les articles s'appuient sur la

même déclaration. Cependant, grâce à une comparaison des diverses citations utilisées dans chacun des articles, il est possible de mettre en évidence des divergences de sens. Un sens peut être orienté par l'insertion de la citation dans le corps de l'article ou déjà par la traduction de la citation (avant même son insertion) en ce qui concerne les articles de la presse américaine.

L'information est mise en scène et s'insère dans un schéma argumentatif. Son annonce est donc étroitement liée à sa fonction, à l'effet qu'elle doit susciter chez le lecteur. Nous avons ainsi pu noter une légère différence entre les articles américains et français. En effet, les deux articles provenant de la presse française (en particulier *Le Figaro*) annoncent la « mauvaise nouvelle » selon une structure privilégiant l'effet d'une annonce choc. L'usage fait du discours provenant de l'OMS et qui joue un rôle rassurant dans le message d'origine a été exploité selon une orientation plus nuancée. Ainsi, comme nous l'avons vu, une mise en doute est transmise implicitement, ce qui laisse planer dans l'article un sentiment de menace.

En ce qui concerne les deux articles américains, le travail du rédacteur y est moins visible. L'annonce se fait à travers la présence de données scientifiques et d'un recours à la citation selon une visée explicative. L'impact de la « mauvaise nouvelle » se veut donc plus atténué.

### **3.3 Le crash du vol AF 447**

Un crash aérien est une tragédie, mais un tel événement ne constitue pas pour autant une menace au même titre que la pandémie de la grippe H1N1. En effet, une fois que le drame s'est déroulé, il n'y a rien d'autre à faire que de dénombrer les victimes. En d'autres termes, l'événement n'est pas porteur d'un danger imminent et la sécurité mondiale n'est pas remise en cause.

Cependant, un crash aérien fait écho à d'autres tragédies similaires. En effet, ce type d'accident n'est pas un phénomène isolé. Ainsi, la crainte de voir se reproduire pareil scénario est présente dans les esprits. Une stratégie de rédaction au sujet du crash aérien est dès lors de mettre en évidence la singularité de l'accident, sans mettre en péril l'économie touristique. Il faut

en effet démontrer que le crash est le résultat d'un concours de circonstances exceptionnelles et qu'il ne s'agit donc pas d'un événement susceptible d'être répété (et que la loi des séries n'est qu'une superstition).

La particularité d'un crash aérien est que la rédaction de l'événement est davantage centrée sur l'événement lui-même que sur ses répercussions. En effet, il suffit de prendre les différents titres d'articles de journaux traitant du crash aérien pour se rendre compte que l'événement est devenu récit. Par exemple, *Le Figaro*, au fil de ses articles, construit un récit de l'événement en ficelant une intrigue, en présentant les différents protagonistes et en alimentant son récit de plusieurs rebondissements.

Les titres se succèdent comme différents chapitres d'une histoire. Tout d'abord, le premier titre annonce l'action principale du récit : « La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris » (paru le 2 juin 2009). Puis, le récit s'intéresse aux passagers de l'avion. Ainsi, les passagers ne se résument plus qu'à de vagues noms énumérés, mais deviennent des témoignages de vie auxquels chaque lecteur peut s'identifier : « Une entreprise perd 10 employés dans le vol AF 447 » (2 juin 2009) ou encore « Le tragique destin des passagers du vol AF 447 » (4 juin 2009). Le rédacteur s'intéresse aux différents destins.

Parallèlement, les rescapés ont aussi droit à leur article : « À Rio, certains voyageurs ont échappé au drame de justesse ». Le rédacteur s'intéresse donc à la dimension humaine de l'événement, il est à l'affût d'une histoire à raconter.

La dimension scientifique est également abordée. Il s'agit de rationaliser l'événement, de l'expliquer. Par exemple, l'article « Vol AF 447 : des boîtes noires par 4000 mètres de fond » explique le rôle-clé des boîtes noires dans la compréhension du crash et la difficulté de les retrouver dans la profondeur de l'océan. Ainsi, une « mauvaise nouvelle » n'est pas qu'une annonce, mais elle amène une fonction didactique.

Enfin, une « mauvaise nouvelle », lorsqu'elle constitue un événement, s'étend dans les journaux sur plusieurs semaines. Il faut donc justifier sa présence sur le long terme. Le fait de créer une intrigue qui repose sur

plusieurs hypothèses et qui est alimentée par divers rebondissements est ainsi nécessaire. Dans *Le Figaro*, plusieurs titres constituant le nœud de l'intrigue se succèdent : « Vol AF 447 : les questions en suspens » (le 2 juin 2009) ; « AF 447 : la piste d'une désintégration en vol » (le 3 juin 2009) ; « Les débris de l'épave pourraient livrer des indices » (le 3 juin 2009) ; « Catastrophe du vol AF 447 : le point sur les hypothèses » (le 4 juin 2009) ; « AF 447 : la piste d'une désintégration en vol » (le 4 juin 2009) ; « AF 447 : l'hypothèse terroriste toujours pas exclue » (le 5 juin 2009) ; « Disparition du vol AF 447 : questions sur un crash mystérieux » (le 6 juin 2009) ; « AF 447 : le scénario de la dislocation en vol » (le 11 juin 2009) ; « Vol AF 447 : la thèse d'une chute soudaine » (le 14 juin 2009) ; « AF 447 : les enquêteurs "proches" de comprendre » (le 17 juin 2009) ; « AF 447 : l'hypothèse de la dislocation en vol écartée » (le 2 juillet 2009) et ainsi de suite.

Les différents titres sont, la plupart du temps, construits sur une même structure : « AF 447 : ... ». Ce parallélisme entre les titres sert de fil rouge à la trame. Il s'agit d'une sorte de rappel et de renvoi à un antécédent existant. En d'autres termes, le sujet est le même, mais il est en constante évolution.

Le crash du vol AF 447 a occupé, comme dit précédemment, de nombreuses pages dans les journaux. L'analyse bilingue de l'événement portera alors uniquement sur l'annonce de la disparition du vol, ce qui nous permettra une mise en parallèle des différents articles.

Dans cette perspective, le journal *Libération* offre un point de départ intéressant. Il transmet le communiqué de presse d'Air France en parallèle à son propre article relatant la disparition du vol en question. Une comparaison du communiqué avec l'article de *Libération*, ainsi qu'avec un article du *Figaro* permettra de mettre en évidence certains procédés de rédaction.

### **3.3.1 Analyse du communiqué de presse d'Air France**

Sur son site internet, le journal *Libération* met en ligne le communiqué transmis par Air France :

« [1] Air France a le regret d'annoncer la disparition du vol AF 447 effectuant la liaison Rio de Janeiro – Paris-Charles de Gaulle, arrivée prévue ce matin à 11h10 locales, comme vient de l'annoncer à la presse le Directeur général d'Air France, Pierre-Henri Gourgeon. [2] L'appareil de type Airbus A330-200, immatriculé F-GZCP, a quitté Rio le 31 mai à 19h03 heure locale (00h03 heure de Paris). [3] L'appareil a traversé une zone orageuse avec fortes turbulences à 2 heures du matin (heure universelle), soit 4h00 heure de Paris. [4] Un message automatique a été reçu à 2h14 (4h14 heure de Paris) indiquant une panne de circuit électrique dans une zone éloignée de la côte. [5] L'ensemble des contrôles aériens civils brésilien, africain, espagnol et français ont tenté en vain d'établir le contact avec le vol AF447. [6] Le contrôle aérien militaire français a essayé de détecter l'avion, sans succès. [7] 216 passagers sont à bord : 126 hommes, 82 femmes, 7 enfants et un bébé. L'équipage est composé de 12 navigants : 3 navigants techniques et 9 navigants commerciaux. [8] Le commandant de bord a 11 000 heures de vol et a déjà effectué 1 700 heures sur Airbus A330/A340. [9] Les deux copilotes ont 3 000 heures de vol pour l'un (dont 800 sur Airbus A330/A340) et 6 600 pour l'autre (dont 2 600 sur Airbus A330/A340). [10] L'appareil est équipé de moteurs General Electric CF6-80E. [11] L'avion totalise 18 870 heures de vol et a été mis en service le 18 avril 2005. [12] Sa dernière visite d'entretien en hangar date du 16 avril 2009. [13] Air France partage l'émotion et l'inquiétude des familles concernées. [14] Les proches sont reçus dans un endroit spécialement réservé à l'aérogare de Paris-Charles de Gaulle 2 ».<sup>11</sup>

Le communiqué de presse commence par faire part de l'annonce de la disparition du vol faite par le Directeur général d'Air France, Pierre-Henri Gourgeon. Le communiqué est rédigé de manière très formelle. Il suit un schéma précis. En effet, le communiqué commence par annoncer la disparition du vol, puis que ce dernier est parti de tel endroit à telle heure. Ensuite, il y a une énumération des informations connues concernant les étapes du vol, suivie de tout ce qui a été mis en œuvre pour résoudre les différents problèmes rencontrés. Enfin, une information sur le nombre de passagers à bord, ainsi qu'une précision technique au sujet de l'appareil et du parcours professionnel des pilotes en charge de l'appareil.

Le texte est rédigé de manière brute. En effet, seuls les faits connus sont relatés, de façon simple et précise. Aucune interprétation de la disparition n'est élaborée. En outre, chaque phrase représente un événement et les phrases se succèdent sans présence de connecteurs. Ainsi, le discours se veut objectif, dénué de toute interprétation. Cette volonté d'objectivité se traduit également par la structure précise qui encadre chacune des phrases.

---

<sup>11</sup> Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.liberation.fr/monde/0101570675-le-communique-de-presse-d-air-france> [Accès 06/09]

Ces dernières débutent toujours par un sujet suivi de son verbe conjugué au passé composé et, enfin, de la suite du verbe.

La tragédie de l'événement n'apparaît que très peu dans l'écriture du communiqué. Seules quelques formules évoquent le côté dramatique de l'événement : « a le regret » ; « en vain » ; « sans succès » ; « Air France partage l'émotion et l'inquiétude des familles concernées ». À aucun moment, le rédacteur n'utilise les termes de « survivants », de « rescapés » ou de « victimes » par exemple pour désigner les passagers du vol. De nouveau, le choix des mots participe à la volonté de créer un discours sans connotation.

Enfin, une des caractéristiques de cette rédaction est que, après avoir reconstitué la chronologie du vol, des détails techniques sont mentionnés au sujet de l'appareil, ainsi que des indications concernant le parcours professionnel du commandant de bord et des deux copilotes. En effet, ces éléments rédactionnels ne se retrouvent dans aucun des articles.

Ces quelques lignes sont un exemple de communication orientée. Elles s'insèrent dans le communiqué selon la même structure des autres phrases. Ainsi, les informations énoncées semblent se placer au même niveau que les autres faits mentionnés alors que leur fonction est tout autre. En effet, l'information qui annonce la disparition du vol AF 447 a une tout autre portée que celle qui fait état du nombre d'heures de vol que totalise l'appareil.

L'orientation du message se place à deux niveaux. D'une part, la structure du communiqué est construite de manière à éviter une emphase sur la mauvaise nouvelle, qui est la disparition du vol et de ses passagers. Pour ce faire, la nouvelle apparaît au même titre que les autres faits énumérés.

D'autre part, les précisions techniques qui sont présentées comme une simple information supplémentaire visent un tout autre objectif. En d'autres termes, cette précision n'est pas primordiale à la compréhension du lecteur. En revanche, elle permet à Air France de se décharger de la responsabilité au sujet de la disparition du vol. En effet, tant l'appareil que le personnel de bord étaient en règle. Cependant, le fait d'annoncer la « mauvaise

nouvelle » de la disparition du vol et, parallèlement, de se défendre explicitement de toute responsabilité serait mal perçu. Ainsi, la communication est étroitement liée à la manière de présenter les différents messages, ce qui leur confère une certaine orientation, intentionnelle ou non.

### 3.3.2 Articles de la presse française

Le corpus pris en compte au sujet de la disparition du vol AF 447 comprend deux articles rédigés en français, complétés par deux articles anglais, ce qui va permettre une analyse bilingue et une mise en évidence des procédés de rédaction.

À partir des mêmes éléments d'information, les journaux Libération, Le Figaro, New York Times et USA today ont rédigé les articles ci-dessous. Dans ces derniers, plusieurs caractéristiques rédactionnelles se démarquent du communiqué rédigé par Air France.

Afin de mettre en évidence les différents procédés utilisés lors de la rédaction de la « mauvaise nouvelle », les différents articles ont été mis en parallèle. Les articles du *Figaro* et de *Libération* sont donc présentés en plusieurs parties afin de permettre un parallélisme.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009<sup>12</sup> (Première partie)

« L'Airbus A 330-200 disparu le 1er juin alors qu'il effectuait la liaison Rio-Paris. Avec l'appui de satellites américains, les recherches aéronavales menées par la France et le Brésil tentent de retrouver l'airbus A330 qui transportait 228 personnes, dont 72 Français. Un Airbus A330 de la compagnie Air France qui assurait la liaison Rio de Janeiro- Paris-Charles-de-Gaulle a disparu au dessus de l'Atlantique lundi matin ».

L'information principale apparaît déjà dans le titre et est étayée dans le premier paragraphe. La destinée tragique des passagers n'est pas d'emblée mise en avant. Il est d'abord question de la disparition du vol (qui

---

<sup>12</sup> Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2009/06/01/01016-20090601ARTFIG00258-un-avion-air-france-disparait-des-ecrans-radars-.php> [Accès 06/09]



reste un phénomène pour le moins vague) et des procédures de recherche mises en place.

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009<sup>13</sup> (Première partie)

« Un Airbus d'Air France assurant la liaison Rio-Paris a disparu lundi matin avec 228 personnes à bord. Depuis le PC crise installé à l'aéroport Roissy, le chef de l'Etat a affirmé que "les perspectives de retrouver des survivants (étaient) très faibles". Un Airbus A330 d'Air France transportant 228 personnes a disparu lundi matin au-dessus de l'Atlantique, entre Rio de Janeiro et Paris Charles-de-Gaulle, ne laissant "aucun espoir" de retrouver des survivants, ont indiqué des sources aéroportuaires à Paris ».

L'usage du présent dans le titre est étonnant. Il donne de la force à l'annonce, en la plaçant dans un contexte d'« ici et maintenant ». L'effet de la tragédie en direct est perceptible : « mais le présent n'est plus celui de l'énonciation, c'est celui de l'événement qui s'énonce tout seul ». (Jamet, Jannet 1999 : 38) Puis, un lien est établi entre la disparition de l'avion et celle, implicite, de ses passagers. Cependant, la « mauvaise nouvelle » ne se dit pas facilement. D'ailleurs, elle est donnée à dire par d'autres locuteurs grâce au procédé de la citation. Les mots choisis pour désigner la tragédie humaine semblent révéler un tabou. À aucun moment il n'est question de morts, mais du fait qu'il n'y a « "aucun espoir" de retrouver des survivants ». Il est difficile de savoir où se situe le tabou. Est-ce que c'est la mort elle-même qui n'est pas acceptable ou le fait qu'elle est liée à un crash aérien, symbole d'une faiblesse technologique ?

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Deuxième partie)

« Parmi elles, 61 passagers et 11 membres d'équipage étaient Français, 58 passagers et un steward étaient Brésiliens et 26 Allemands. Un héritier du trône impérial brésilien, Pierre-Louis d'Orléans-Bragance, fait partie des disparus, ainsi que le président de la filiale brésilienne du sidérurgiste allemand ThyssenKrupp, le président du groupe Michelin pour l'Amérique du Sud, Antonio Gueiros, directeur de l'informatique de Michelin, Roberto Correa Chem. La compagnie précise que cette liste a été constituée sur la base des informations fournies par les autorités brésiliennes. Au total, des passagers de 32 nationalités avaient pris place à bord du vol AF447. La liste des autorités brésiliennes fait également état de neuf Chinois,

---

<sup>13</sup> Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.liberation.fr/monde/0101570663-un-avion-d-air-france-disparait-des-ecrans-radars-au-large-du-bresil> [Accès 06/09]

neuf Italiens, six Suisses, cinq Britanniques, cinq Libanais, quatre Hongrois, trois Norvégiens, trois Slovaques, trois Irlandais, deux Américains, deux Espagnols, deux Marocains, deux Polonais, un Sud-africain, un Argentin, un Autrichien, un Belge, un Canadien, un Croate, un Danois, un Estonien, un Gambien, un Islandais, un Néerlandais, un Philippin, un Roumain, un Russe, un Suédois et un Turc ».

La mort des passagers n'est pas formulée telle quelle. Il n'est encore question que de « disparus ». Pourtant, l'usage de l'imparfait pour évoquer les passagers à bord ne laisse que très peu d'espoir quant à leur sort. De plus, l'élaboration d'une longue liste à propos des passagers ressemble à un hommage fait en leur souvenir. Ainsi, la place consacrée dans l'article à l'évocation des passagers laisse transparaître leur fin tragique, alors même qu'elle n'est pas à proprement parler formulée.

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Deuxième partie)

« Huit enfants, dont un bébé, figurent parmi les 228 personnes qui avaient pris place à bord du vol AF 447. L'appareil embarquait 216 passagers – 73 Français, 58 Brésiliens et 26 Allemands – et 12 navigants ».

La mention faite à propos des passagers est nettement moins exhaustive que la liste proposée dans *Le Figaro*. L'impact de la tragédie humaine apparaît donc visuellement de manière moins violente.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Troisième partie)

« La zone de la catastrophe a été localisée "à quelques dizaines" de milles nautiques près, selon le directeur général d'Air France, Pierre-Henri Gourgeon, au cours d'un point presse lundi à l'aéroport de Roissy. "La catastrophe qui nous heurte tous s'est produite à mi-chemin entre les côtes brésiliennes et les côtes africaines". Un mille nautique est équivalent à 1,85 km ».

L'établissement du lieu de la catastrophe demeure un point central. Il s'agit de réunir les éléments connus, ce qui permet de rationaliser l'événement et de fournir une impression, si minime soit-elle, d'une certaine maîtrise.

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Troisième partie)

« Selon Air France, l'accident s'est produit " à mi-chemin entre les côtes brésiliennes et les côtes africaines et la zone concernée est cernée à quelques dizaines de milles nautiques près " [...] Au moment de son dernier contact radio, l'avion d'Air France se trouvait à 565 kilomètres du littoral brésilien selon les autorités aéronautiques du pays. "A 22h33 heure locale (03h33 en France), le vol AFR 447 a établi son dernier contact radio avec le Centre du contrôle de la zone Atlantique", indique un rapport officiel, selon lequel l'appareil était alors localisé à 565 km de la ville côtière de Natal. L'appareil volait normalement à une vitesse de 840 km/h et à une altitude de 35.000 pieds, soit un peu moins de 11.000 mètres, souligne le rapport. La disparition de l'avion, qui devait relier Rio de Janeiro à Paris, s'est produite après sa sortie de la zone de couverture des radars brésiliens et quelques minutes avant son entrée dans l'espace aérien du Sénégal. Dans son dernier contact radio, l'équipage avait précisé que l'appareil devait entrer dans l'espace aérien du pays africain à 04h20 (heure française). C'est à cette heure que, faute de confirmation, le centre de contrôle brésilien a averti son homologue sénégalais à Dakar ».

Des précisions sur le déroulement du vol sont fournies au lecteur. Ces dernières occupent une place importante. Ce choix structurel trahit peut-être une manière de ne pas accepter la défaillance de la technologie, de signifier une incompréhension face à l'événement. Incompréhension renforcée par le fait que tout semblait être sous contrôle. En effet, il est possible de reconstituer le trajet à la minute près.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Quatrième partie)

« Plusieurs avions français ont été dépêchés sur les lieux du drame pour tenter de localiser l'Airbus. La France a demandé au Pentagone le concours de ses moyens satellitaires d'observation et d'écoute pour tenter de localiser l'appareil. Les Etats-Unis ont envoyé mardi matin un avion militaire d'observation et une équipe de sauvetage. Le Brésil a lancé de son côté envoyé sept avions et hélicoptères et trois navires au large de ses côtes. Des avions de l'armée de l'air ont entamé leurs recherches à partir de l'archipel de Fernando de Noronha, en plein océan Atlantique. Un Hercules C130 tente de capter les fréquences du localisateur d'urgence de l'Airbus, et un avion Embraer R-99, version brésilienne de l'avion radar Awacs, a poursuivi des recherches toute la nuit. Une cellule de crise a été mise en place également à l'aéroport de Rio ».

Les solutions proposées pour résoudre l'énigme de la disparition sont mises en avant. Il s'agit d'un déploiement considérable de moyens à la pointe de la technologie : entre autres des « moyens satellitaires d'observation et d'écoute », « avion militaire d'observation », « un Hercules C130 », « avion Embraer R-99 ». Les termes sont donc très techniques et

semblent démontrer la solidité des solutions mises en place. Ainsi, même si la disparition de l'avion était incontrôlée, la recherche est, quant à elle, maîtrisée (du moins en apparence).

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Quatrième partie)

« La France a demandé le concours des moyens satellitaires d'observation et d'écoute du Pentagone pour tenter de localiser l'appareil ».

Le journal *Libération* ne s'étend pas sur les moyens mis en œuvre pour la recherche de l'appareil. Il est possible que ce soit une manière de ne pas avouer la gravité de la situation, qui requiert la mise en place d'un dispositif bien plus important.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Cinquième partie)

« Plusieurs hypothèses sont envisagées pour déterminer les causes possibles de l'accident sans qu'il soit possible pour l'heure de savoir ce qu'il s'est passé. Le ministre de la Défense Hervé Morin a cependant exclu mardi matin celle d'un attentat terroriste. L'appareil a envoyé un message automatique peu après 4 heures du matin, faisant état d'une « panne de circuit électrique ». L'hypothèse la « plus vraisemblable » est que l'avion « a été foudroyé » a précisé la communication d'Air France. Une probabilité qu'ont cependant réfuté plusieurs pilotes et experts en aéronautique. Selon la compagnie française, « l'avion est entré dans une zone orageuse avec de fortes perturbations qui a provoqué des dysfonctionnements ». Dans un « dernier message, le commandant de bord annonçait des turbulences, et après le contact a été perdu ».

La formulation d'hypothèses est une manière de rationaliser la « mauvaise nouvelle ». Le fait de pouvoir expliquer un événement est une manière de pouvoir avoir une certaine maîtrise sur celui-ci. Cependant, aucune hypothèse ne semble pouvoir être validée. La présence de plusieurs hypothèses a pour fonction de combler un vide. En effet, une absence totale d'explications plausibles, si futiles soient-elles, serait perçue comme un aveu de faiblesse, ce qui ne peut être accepté par le lecteur. La « mauvaise nouvelle » doit pouvoir être maîtrisée, en tout cas par le langage.

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Cinquième partie)

« Une source aéroportuaire a précisé à l'AFP que l'avion avait disparu des écrans de contrôle à 06H00 GMT (08H00 à Paris) alors qu'il survolait l'Atlantique. L'avion a envoyé un message automatique faisant état d'une "panne de circuit électrique" à 02h14 GMT (04h14 à Paris), a annoncé Air France dans un communiqué. [...] Dans un "dernier message, le commandant de bord annonçait des turbulences et après le contact a été perdu", a ajouté une source aéroportuaire. L'hypothèse d'un détournement "est clairement écartée", a déclaré à l'AFP le ministre de l'Ecologie et de l'Energie Jean-Louis Borloo, privilégiant "l'hypothèse d'un accident", peut-être dû à la foudre. L'hypothèse la "plus vraisemblable" est que l'Airbus A330 disparu lundi entre le Brésil et la France "a été foudroyé", a déclaré François Brousse, directeur de la communication d'Air France. "L'avion est entré dans un zone orageuse avec de fortes perturbations qui a provoqué des dysfonctionnements", a-t-il ajouté. "Il y avait globalement sur la zone des perturbations tropicales puissantes. C'est des appareils habilités à ce genre de circonstances, mais il doit y avoir eu accumulation de circonstances", avait auparavant déclaré à l'AFP Jean-Louis Borloo ».

De nouveau la présence d'hypothèses trahit une volonté de rassurer le lecteur en lui proposant des explications rationnelles. En effet, l'objectif n'est pas d'apporter des compléments d'information dans la mesure où il ne s'agit pas encore de faits avérés mais seulement d'hypothèses vraisemblables. De plus, le rédacteur s'empresse d'exclure la possibilité d'un détournement, ce qui est symptomatique d'une société qui vit dans la nouvelle ère du terrorisme.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Sixième partie)

« "Les perspectives de retrouver des survivants sont très faibles", avait reconnu en fin d'après-midi le président français Nicolas Sarkozy, tandis qu'Air France avait adressé "ses sincères condoléances aux familles et aux proches des passagers et membres d'équipage" qui se trouvaient à bord de l'avion. "L'hypothèse d'un détournement est écarté", avait précisé le ministre Jean-Louis Borloo. Il s'agirait de la plus grave catastrophe pour la compagnie aérienne française, et l'une des plus meurtrières de ces dernières années dans le monde ».

L'annonce d'une « mauvaise nouvelle » connaît des difficultés de formulation. L'angle choisi par Nicolas Sarkozy pour annoncer la mort probable de tous les passagers est en ce sens révélateur. La brutalité de l'annonce n'est soufflée qu'à demi-mot. De plus, le verbe « a reconnu », qui accompagne l'annonce, semble démontrer une volonté de ne pas être associé à la « mauvaise nouvelle ».

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Sixième partie)

« Depuis Roissy, où il est arrivé peu après 17H00, le président Nicolas Sarkozy a affirmé que "les perspectives de retrouver des survivants (étaient) très faibles". Il a assuré qu'il n'y avait "aucun élément précis sur ce qui s'est passé" ».

L'annonce de la « mauvaise nouvelle » s'inscrit dans un contexte d'incertitude. Aucune précision complémentaire ne peut être fournie au lecteur. L'information s'en tient au strict minimum : l'avion a disparu et il y a peu de chance de retrouver des survivants. Le lecteur, à partir de ces informations, doit aboutir à ses propres conclusions.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Septième partie)

« L'Airbus A330, parti dimanche de Rio à 19H00 locale (22H00 à Paris), devait se poser lundi à 11H10 (heure de Paris) à l'aéroport de Roissy ».

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Septième partie)

« L'Airbus A 330, parti dimanche de Rio à 19H00 locale (00H00 à Paris), devait se poser lundi à 11H10 heure de Paris à l'aéroport de Roissy ».

La même formulation se retrouve dans les deux articles. La « mauvaise nouvelle » trouve à se dire par un implicite discursif. En effet, on mentionne le déroulement prévu du vol pour souligner le caractère imprévisible de la « mauvaise nouvelle ». Ce qui était attendu ne s'est justement pas produit et c'est là que réside la « mauvaise nouvelle ». On dit ce qui aurait dû se passer pour ne pas avoir à formuler ce qui s'est réellement passé.

La disparition du vol Air France 447 Rio-Paris, *Le Figaro*, 2 juin 2009 (Huitième partie)

« Sans nouvelles de l'avion, un PC de crise a été ouvert dans la matinée à Roissy, où ont été accueillis proches et familles des victimes. Nicolas Sarkozy s'y est rendu dans l'après-midi, rejoignant ainsi le ministre Jean-Louis Borloo et son secrétaire d'Etat aux transports Dominique Bussereau. Le président de la République a exprimé "sa très vive inquiétude" et a demandé au gouvernement et aux administrations concernées "de tout mettre en oeuvre pour retrouver la trace de l'avion" ».

L'événement prend un caractère officiel avec le déplacement et l'implication des hommes de la scène politique. Il apparaît donc clairement que l'événement est d'une gravité majeure, sans avoir besoin de le formuler.

Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord, *Libération*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Huitième partie)

« Le président Nicolas Sarkozy s'est rendu peu après 17H00 à la cellule de crise. Il a rejoint sur place les ministres de l'Ecologie et de l'Energie Jean-Louis Borloo, le secrétaire d'Etat aux transports Dominique Bussereau et le ministre des Affaires étrangères Bernard Kouchner. En fin de matinée, le chef de l'Etat avait exprimé sa "très vive inquiétude" et demandé au gouvernement et aux administrations concernées "de tout mettre en oeuvre pour retrouver la trace de l'avion", a annoncé l'Elysée. Dans l'aérogare, un message était diffusé à l'attention des proches des passagers: "nous demandons à toutes les personnes qui attendent les passagers du vol AF447 de se présenter au comptoir à l'arrivée du terminal 2E" ».

L'article se termine également avec la description de ce qui se passe à l'aéroport de Roissy. Ainsi, le lecteur peut facilement s'imaginer la réaction des proches des passagers qui sont sur le point d'apprendre que ces derniers n'arriveront jamais à destination.

### 3.3.3 Articles de la presse américaine

Les deux prochains articles, qui ont été rédigés en anglais, suivent une structure plus ou moins comparable à celle des articles francophones. Il s'agit des différentes parties des articles des journaux *New York Times* et *USA today*.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times*, 1<sup>er</sup> juin 2009<sup>14</sup> (Première partie)

« *The disappearance of an Air France jet en route from Rio de Janeiro to Paris on Sunday evening left seasoned crash investigators with a mystery to plumb and very little data to work with. The Airbus A330-200, carrying 228 passengers and crew members, is believed to have vanished in a towering thunderstorm with no word from its pilots that they were in crisis* ».

---

<sup>14</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.nytimes.com/2009/06/02/world/europe/02plane.html?\\_r=1&scp=2&sq=flight%20af%20447&st=cse](http://www.nytimes.com/2009/06/02/world/europe/02plane.html?_r=1&scp=2&sq=flight%20af%20447&st=cse) [Accès 06/09]

L'action liée à la disparition de l'avion est déjà introduite dans le titre. La recherche et la résolution du mystère semblent être un élément clé de l'article. Le drame humain est, pour l'instant, mis au second plan, comme si le mystère qui entoure la disparition était plus à même d'intéresser le public cible. Ce premier élément tend à faire penser que l'émotionnel aura une moins grande portée sur le public américain s'agissant du crash d'un appareil français. En outre, l'aveu d'impuissance devant la compréhension du crash n'est pas un élément qu'il faut cacher à tout prix : « *very little data to work with* ».

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today, 2 juin 2009*<sup>15</sup>  
(Première partie)

« *Air France's CEO Pierre-Henri Gourgeon told families in a private meeting that the plane broke apart either in the air or when it slammed into the ocean and there were no survivors, according to Guillaume Denoix de Saint-Marc, who was asked by Paris prosecutors to help counsel relatives. The plane, carrying 228 people, disappeared after leaving Rio de Janeiro for Paris on Sunday night* ».

L'annonce de la « mauvaise nouvelle » est formulée de manière plus directe que dans les articles français. La forme du discours est en partie déterminée par le public cible. En effet, l'adresse au public est bien différente dans les deux cas puisque l'un est directement concerné par le drame, s'agissant d'une compagnie aérienne française. Ainsi, les détails concernant le crash ne sont pas mis sous silence : « *the plane broke apart either in the air or when it slammed into the ocean and there were no survivors* ». De plus, la tragédie semble pouvoir susciter l'intérêt du public, d'où la mention du drame humain déjà dans le titre.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009*  
(Deuxième partie)

« *The plane had beamed out several signals that its electrical systems had malfunctioned and, according to one report, that it had lost cabin pressure. The signals were sent not as distress calls, however, but as automated reports to Air France's maintenance system, and were not read for hours, until air traffic controllers realized that the plane's crew had not radioed in on schedule* ».

---

<sup>15</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.usatoday.com/money/world/2009-06-04-air-france-survivors\\_N.htm](http://www.usatoday.com/money/world/2009-06-04-air-france-survivors_N.htm) [Accès 06/09]



Le journaliste cherche à identifier les signes précurseurs du drame. Le mystère est placé au premier plan, ce qui explique la présence de ce paragraphe uniquement dans le *New York Times*.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times*, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Troisième partie)

*« As a search for wreckage began over a vast swath of ocean between Brazil and the African coast, experts struggled to offer plausible theories as to how a well-maintained modern jetliner, built to withstand electrical and physical buffeting far greater than nature usually offers, could have gone down so silently and mysteriously. There were no suggestions on Monday that a bomb, a hijacking or sabotage was to blame. Whatever of the plane's final minutes was recorded in its black box may never be known, because it is presumably at the bottom of the Atlantic. As is common with trans-ocean flights, it was too far out over the sea to be tracked on land-based radar from Brazil or Senegal. Whether its location was captured by satellite or other planes' radar is not known yet ».*

Les conditions mystérieuses dans lesquelles s'est produit le drame sont encore mises en avant. L'appareil était conçu pour résister aux intempéries : rien ne semble pouvoir expliquer la disparition de l'appareil, qui n'a laissé aucune trace. Le seul espoir de compréhension réside dans les boîtes noires qui risquent en plus de ne jamais être retrouvées. Cependant, contrairement aux autres articles, l'accent n'est pas mis sur le déploiement des recherches. Peut-être est-ce afin d'éviter d'amener des éléments trop concrets, qui risquent de ternir le mystère entourant la disparition.

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today*, 2 juin 2009 (Deuxième partie)

*« Military rescue planes were trying to narrow the search zone Thursday as ships headed to the site to recover wreckage. The "extreme cloudiness" in the search zone has also prevented U.S. satellites scanning the area to provide any useful leads, according to French military spokesman Christophe Prazuck. Brazilian Defense Minister Nelson Jobim said debris discovered so far was spread over a wide area, with 140 miles separating pieces of wreckage they have spotted. The overall zone is roughly 400 miles northeast of the Fernando de Noronha islands off Brazil's northern coast, where the ocean floor drops as low as 22,950 feet below sea level. The floating debris includes a 23-foot chunk of plane, but pilots have spotted no signs of survivors, Brazilian Air Force spokesman Col. Jorge Amaral said. Brazilian military planes located new debris from Air France Flight 447 Wednesday, after spotting an airline seat and oil slick a day earlier. But Prazuck said Thursday that French planes had made six missions over the area and have yet to spot any wreckage. "As of today French planes have not found any debris that could have come from the Air France Airbus that disappeared. There have been radar detections made by the AWACS(radar plane)...and each time these signals have not corresponded to debris", Prazuck said.[...] "The clock is ticking on finding debris*

*before they spread out and before they sink or disappear”, Prazuck said. “That’s the priority now, the next step will be to look for the black boxes”. The lead French investigator has questioned whether the recorders would ever be found in such a deep and rugged part of the ocean ».*

Il y a un déploiement énorme de moyens techniques qui révèle une double impuissance de la techno-science : d’abord le crash et ensuite l’impossibilité de retrouver l’épave et les corps. Le savoir semble lui aussi être plongé dans un océan d’obscurité et d’ignorance. Le journaliste avoue cette impuissance des recherches : *« the lead French investigator has questioned whether the recorders would ever be found in such a deep and rugged part of the ocean »*. De plus, l’échec caractérisant le résultat des recherches est mis en évidence alors que cet aspect n’est pas du tout abordé dans les journaux français.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Quatrième partie)*

*« The plane, Flight AF 447, was scheduled to arrive at Charles de Gaulle airport at 11:10 a.m. local time. Stricken relatives descended on Terminal 2D, where the airline established a crisis center. A black-robed priest was making his way past hordes of police officers and journalists to comfort relatives of those on the flight ».*

Le déroulement d’un vol ne se fait pas au hasard. Tout est prévu : les heures de départ et d’arrivée sont fixées. L’imprévisibilité liée à la disparition renforce la portée de la « mauvaise nouvelle ».

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Cinquième partie)*

*« “Air France is extremely distraught, and the whole team of Air France is suffering,” Pierre-Henri Gourgeon, the chief executive of Air France-KLM, told reporters in Paris. “We would like to say to the relatives of the victims that we are totally with them and will make every effort to help them.” President Nicolas Sarkozy of France said: “It’s a tragic accident. The chances of finding survivors are tiny” ».*

Les citations utilisées proviennent d’une traduction. En français, seule la deuxième partie de la citation de Nicolas Sarkozy a été transmise : « les perspectives de retrouver des survivants (étaient) très faibles ». Comme nous l’avons vu, un implicite discursif accompagne « la mauvaise

nouvelle ». Le fait de ne rapporter qu'une partie de la citation (dans les journaux français) constitue peut-être une manière d'éviter le terme d'accident et de pouvoir ainsi évoquer seulement la notion de *disparition* qui n'est pas aussi brutale que la notion d'*accident*.

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today, 2 juin 2009 (Troisième partie)*

« *Air France has told families of passengers on Flight 447 that the jetliner broke apart and they must abandon hope that anyone survived, a grief counselor said Thursday as military aircraft tried to narrow their search for the remains of the plane* ».

L'annonce apparaît également de manière plus brutale que dans les articles français. En effet, dans ces derniers, ce qui est arrivé concrètement à l'avion relève du domaine de l'implicite : l'avion a disparu. L'article anglais n'hésite pas à mettre en avant une réalité plus violente : « *the jetliner broke apart* ».

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Sixième partie)*

« *There were people of 32 nationalities aboard, including 58 Brazilians, 61 French and 2 Americans, Air France said in a statement based on information from Brazilian authorities* ».

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today, 2 juin 2009 (Quatrième partie)*

« *The plane, carrying 228 people, disappeared after leaving Rio de Janeiro for Paris on Sunday night* ».

L'évocation des passagers qui se trouvaient à bord de l'avion occupe ici une place nettement moins importante que dans les articles français. Il s'agit simplement d'une information supplémentaire.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Septième partie)*

« *The flight took off from Rio de Janeiro at 7:30 p.m. local time (6:30 p.m. Eastern time), and its last verbal communication with air traffic control was three hours*

*later, at 10:33, according to a statement from Brazil's civil aviation agency. At that time, the flight was at 35,000 feet and traveling at 520 miles per hour. About a half-hour later, it apparently encountered an electrical storm with "very heavy turbulence," Air France said. The last communication from it came at 11:14 — a series of automatic messages indicating it had suffered an electrical-system malfunction. The Associated Press reported that it also suffered a loss of cabin pressure. Brazilian officials said the plane disappeared over the Atlantic somewhere between a point 186 miles northeast of their coastal city Natal and the Cape Verde islands off Africa. The area is known as the intertropical convergence zone, where the tropics of the Northern and Southern Hemispheres mix, sometimes creating violent and unpredictable thunderstorms that can rise to 55,000 feet, higher than commercial jetliners can go ».*

Les détails concernant le déroulement du vol sont posés sur papier. Il est en effet sécurisant d'évoquer les faits connus pour essayer d'atténuer l'effet du mystère qui entoure la disparition du vol.

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today, 2 juin 2009  
(Cinquième partie)*

*« The plane's last automated messages detail a series of failures that end with its systems shutting down, suggesting the plane broke apart in the sky, according to an aviation industry official with knowledge of the investigation, who spoke on condition of anonymity because he was not authorized to discuss the crash. The pilot sent a manual signal at 11 p.m. local time Sunday saying he was flying through an area of black, electrically charged cumulonimbus clouds that come with violent winds and lightning. Ten minutes later, a cascade of problems began: Automatic messages indicate the autopilot had disengaged, a key computer system switched to alternative power, and controls needed to keep the plane stable had been damaged. An alarm sounded indicating the deterioration of flight systems. Three minutes after that, more automatic messages reported the failure of systems to monitor air speed, altitude and direction. Control of the main flight computer and wing spoilers failed as well. The last automatic message, at 11:14 p.m., signaled loss of cabin pressure and complete electrical failure — catastrophic events in a plane that was likely already plunging toward the ocean ».*

Les derniers moments du vol sont déjà prétexte à une ébauche d'hypothèses. La compréhension de l'événement est primordiale. L'homme veut pouvoir surmonter l'imprévisible, maîtriser les événements.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009  
(Huitième partie)*

*« "A completely unexpected situation occurred on board," Mr. Gourgeon told France's LCI television. "Lightning alone is not enough to explain the loss of this*

*plane,” Julien Gourguechon, a longtime Air France pilot, said. “Turbulence alone is not enough.” “It is always a combination of factors,” Mr. Gourgeon said. By some estimates, jetliners are typically hit by lightning at least once a year. But the strike normally travels across the plane’s aluminum skin and out the tail or a wingtip. Passengers are insulated in the nonconductive, largely plastic interior, and vital equipment is shielded. A loss of cabin pressure could suggest a break in the fuselage, but planes are built to withstand buffeting from a storm’s updrafts and downdrafts. It could also be a consequence of an electrical failure, if the plane’s air compressors stop working. Large hailstones created by some thunderstorms have been known to break windshields or turbine blades, though pilots would be likely to rapidly report something like that ».*

Les hypothèses se succèdent, mais aucune ne semble pouvoir vraiment expliquer la disparition du vol. En effet, il y a toujours un élément qui vient remettre en question l’hypothèse formulée. Le mystère reste entier.

*Air France says no hope of survivors in Atlantic, USA today, 2 juin 2009 (Sixième partie)*

*« Patrick Smith, a U.S. airline pilot and aviation analyst, said the sequence of messages strongly indicated a loss of electrical power, possibly as the result of an extremely strong lightning bolt. “What jumps out at me is the reported failure of both the primary and standby instruments”, Smith said. “From that point the plane basically becomes unflyable”. “If they lost control and started spiraling down into a storm cell, the plane would begin disintegrating, the engines and wings would start coming off, the cabin would begin falling apart”, he said. Investigators were relying avily on the plane’s automated messages to help reconstruct what happened to the jet as it flew through towering thunderstorms. They detail a series of failures that end with its systems shutting down, suggesting the plane broke apart in the sky, according to an aviation industry official with knowledge of the investigation. He spoke on condition of anonymity Wednesday because he was not authorized to discuss the crash. “What is clear is that there was no landing. There’s no chance the escape slides came out”, said Denoix de Saint-Marc, who heads a victims’ association for UTA flight 772, shot down in 1989 by Libyan terrorists.*

*No survivors makes Flight 447 Air France’s deadliest plane crash and the world’s worst commercial air accident since 2001 ».*

Les hypothèses sont amenées cette fois-ci par des spécialistes. Le sous-entendu est que les théories apportées ont de la valeur même si elles ne sont encore qu’au stade hypothétique.

*Search Is On for Wreckage of Missing Air France Jet, New York Times, 1<sup>er</sup> juin 2009 (Neuvième partie)*

*« The missing aircraft was relatively new, having gone into service in April 2005. Its last hangar maintenance check was on April 16, Air France said. No Airbus A330-200 passenger flight ever had a fatal crash, according to the Aviation Safety Network ».*

C'est le seul article qui, comme le communiqué d'Air France, évoque la maintenance de l'avion.

### **3.3.4 Différence rédactionnelle entre le communiqué et les articles de presse**

L'une des caractéristiques des articles par rapport au communiqué de presse réside dans le fait que la tragédie de l'événement est mise en avant. En effet, la tragédie humaine transparaît déjà dans le titre du journal *Libération* : « Le Vol AF 447 disparaît avec 228 personnes à bord ». Le nombre de passagers est d'emblée mis en relation avec la disparition du vol. Ces deux éléments ne sont pas dissociés comme cela était le cas dans le communiqué, dans lequel le nombre de passagers n'apparaissait que plus tard dans le texte au titre d'une simple énumération.

Dans le *Figaro*, la stratégie est la même ; cependant le caractère tragique de l'événement est exprimé d'une manière différente : « L'Airbus A 330-200 disparu le 1er juin alors qu'il effectuait la liaison Rio-Paris ». Le connecteur *alors que* met en relation la situation attendue (l'avion aurait dû atterrir à Paris) avec le caractère imprévisible et donc d'autant plus cruel de la disparition de l'appareil.

En outre, la « mauvaise nouvelle » n'a pas été qualifiée par un substantif, ce qui aurait été une manière rationnelle d'appréhender l'événement, mais elle est définie par le verbe actif « disparaît ». Dans le communiqué, il était question de « la disparition du vol AF 447 ». L'utilisation du verbe au présent renforce le caractère exceptionnel de l'événement, car le lecteur et le rédacteur se trouvent au cœur de la tragédie ; ils en sont les témoins directs.

Les différents articles se caractérisent également par la présence de plusieurs hypothèses formulées à propos de la disparition du vol. En effet, le rédacteur ne se contente pas des faits, mais propose des éléments de réponse, une intrigue à suivre. Dans le *Figaro*, le rédacteur admet l'absence de toute fiabilité apportée par les diverses hypothèses ; néanmoins il n'hésite

pas à en faire un tour d'horizon : « Plusieurs hypothèses sont envisagées pour déterminer les causes possibles de l'accident sans qu'il soit possible pour l'heure de savoir ce qu'il s'est passé ». L'objectivité de l'information n'est donc plus une priorité. La « mauvaise nouvelle » nécessite un début d'explication.

Dans le *New York Times*, les différentes hypothèses expliquant la tragédie occupent une place centrale. Plusieurs voix de spécialistes tentent d'expliquer de manière rationnelle la catastrophe. Cependant, chaque hypothèse est réfutée par une explication. Ainsi, une première hypothèse est formulée au début de l'article :

*« The Airbus A330-200, carrying 228 passengers and crew members, is believed to have vanished in a towering thunderstorm with no word from its pilots that they were in crisis ».*

Puis, cette même hypothèse est remise en question par un pilote de Air France:

*« Lightning alone is not enough to explain the loss of this plane, » Julien Gourguechon, a longtime Air France pilot, said. « Turbulence alone is not enough ».*

Aussi, une autre explication plausible est offerte au lecteur pour être directement contredite:

*« A loss of cabin pressure could suggest a break in the fuselage, but planes are built to withstand buffeting from a storm's updrafts and downdrafts ».*

Bref, toutes ces explications qui ne cessent d'être contredites contribuent au renforcement du mystère qui plane autour de la tragédie.

Le *USA today* se montre plus prudent quant à la formulation des hypothèses. En effet, le rédacteur choisit de mettre en avant les informations connues.

« *“What is clear is that there was no landing. There’s no chance the escape slides came out”, said Denoix de Saint-Marc, who heads a victims’ association for UTA flight 772, shot down in 1989 by Libyan terrorists* ».

Cependant, le fait de spécifier la fonction de Denoix de Saint-Marc, qui est à la tête d’une association pour les victimes d’un attentat commis par les Libyens sur un avion, peut porter à confusion. En effet, le lecteur pourra facilement faire l’amalgame entre un attentat terroriste et le crash du vol AF 447. L’hypothèse d’un attentat terroriste n’est pas à proprement parler formulée, mais le choix discursif est susceptible d’orienter le lecteur dans cette direction.

Le journal *USA today* est également très intéressé par les questions qui entourent la disparition du vol, particulièrement en matière des dispositifs mis en place pour la recherche de l’appareil et de ses boîtes noires. Cette recherche est un point fondamental, puisque tout espoir de compréhension réside à la fois dans l’épave de l’avion et dans les boîtes noires qui detiennent justement les secrets de la disparition.

« *“The clock is ticking on finding debris before they spread out and before they sink or disappear”, Prazuck said. “That’s the priority now, the next step will be to look for the black boxes”* ».

Ainsi la course contre la montre a débuté. Le lecteur est tenu en alerte, dans l’attente d’un dénouement. Ensuite, plusieurs citations, dont une de Nicolas Sarkozy pour les journaux *New York Times*, *Le Figaro* et *Libération*, sont utilisées afin de mettre en évidence l’ampleur de l’événement. En effet, plusieurs personnes importantes de la scène politique sont présentes à l’aéroport de Roissy, ce qui démontre l’importance de l’événement.

### **3.4 Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés**

Les différents articles présentent une structure comparable dans la présentation des faits. Dès lors qu’il s’agit du récit d’une catastrophe



aérienne, plusieurs éléments participent à la rédaction de la tragédie : des indications sur le déroulement du vol, sur les passagers, sur les signaux précurseurs de la catastrophe, sur ce qui a été mis en place pour répondre à la disparition du vol, etc.

### 3.4.1 L'orientation du message : le pathos

Le journaliste doit pouvoir attirer l'attention de son lecteur. Cet objectif empêche le journaliste de s'en tenir strictement aux faits. L'une de ses armes consiste donc à susciter l'émotion chez son lecteur, le *pathos* chez Aristote. Le discours est donc articulé autour de valeurs affectives partagées par les lecteurs cibles :

« Le pathos, c'est l'ensemble des émotions, passions et sentiments que l'orateur doit susciter dans son oratoire grâce à son discours. Il a donc besoin de psychologie et des divers caractères selon l'âge et la condition sociale des différents publics [...] auxquels l'orateur doit s'adapter » (Jamet, Jannet 1999: 260).

Le pathos est donc bien une stratégie de l'information. Une particularité de ce type de mauvaise nouvelle est le rappel tragique de la situation attendue. Ainsi, la tragédie est fondée sur la contradiction entre ce qui aurait dû se passer et ce qui s'est réellement produit. Par exemple, *Le Figaro* utilise le verbe « devait » afin d'exprimer le mauvais déroulement de l'événement : « L'Airbus A330, parti dimanche de Rio à 19H00 locales (22H00 à Paris), devait se poser lundi à 11H10 (heure de Paris) à l'aéroport de Roissy ». On assiste là à une volonté de pouvoir revenir en arrière et de faire en sorte que tout se passe comme prévu. Face à une tragédie, un sentiment d'incompréhension se fait ressentir. Ainsi, l'élément raisonnable (le déroulement « normal » et attendu) est toujours présent, tel un rappel de la tragédie qui apparaît comme dérogeant à la norme.

Le même procédé est visible dans l'article paru dans le journal *Libération* : « L'appareil volait normalement à une vitesse de 840 km/h et à une altitude de 35 000 pieds, soit un peu moins de 11 000 mètres, souligne le rapport. » De nouveau l'adverbe « normalement » met en évidence un

sentiment d'incompréhension face à la tragédie. Cela n'aurait pas dû arriver selon le déroulement logique du vol. La tragédie prend toute son ampleur dans l'imprévisibilité de l'événement. En effet, personne ne pouvait s'imaginer un seul instant la disparition du vol. Il n'y avait pas d'indice précurseur. La tragédie est donc vécue comme un choc.

Le journal *Libération* poursuit son récit selon la même stratégie:

« La disparition de l'avion, qui devait relier Rio de Janeiro à Paris s'est produite après sa sortie de la zone de couverture des radars brésiliens et quelques minutes avant son entrée dans l'espace aérien du Sénégal ».

Une insistance est marquée plus loin dans l'article avec la répétition de la situation initialement prévue quant à l'arrivée du vol AF 447 : « L'Airbus A 330, parti dimanche de Rio à 19H00 locale (00H00 à Paris), devait se poser lundi à 11H10 heure de Paris à l'aéroport de Roissy ». Le verbe « devait » résonne comme un rappel incessant de la tragédie qui vient de se produire.

Le *New York Times*, lui aussi, met en évidence ce qui aurait dû se passer si le vol n'avait connu une telle tragédie : « *The plane, Flight AF 447, was scheduled to arrive at Charles de Gaulle airport at 11:10 a.m. local time* ». L'indication de l'heure d'arrivée prévue est une manière d'accentuer le fait que l'avion n'est jamais arrivé à destination.

En outre, l'orientation du message qui vise à mettre en avant la tragédie est traduite par l'accent mis sur les passagers du vol. En effet, chacun des articles accorde une place, plus ou moins grande, à l'évocation des passagers. Ainsi, la tragédie prend toute son ampleur : celle d'une tragédie humaine. *Le Figaro* fait état d'une liste impressionnante fournie par les autorités brésiliennes. Le nombre de passagers y est mentionné, ainsi qu'une énumération des différentes nationalités des passagers et l'évocation des personnalités présentes à bord.

Quant au journal *Libération*, même s'il ne présente pas la liste impressionnante de tous les passagers, il met néanmoins en évidence le fait que la tragédie n'épargne personne : « Huit enfants, dont un bébé, figurent

parmi les 228 personnes qui avaient pris place à bord du vol AF 447. L'appareil embarquait 216 passagers – 73 Français, 58 Brésiliens et 26 Allemands – et 12 navigants». Le lecteur aurait pu être l'un de ces passagers.

Le journal *USA today* met en évidence le bilan tragique lié au crash de l'avion: « *No survivors makes Flight 447 Air France's deadliest plane crash and the world's worst commercial air accident since 2001* ». En outre, l'utilisation du superlatif ne fait que renforcer l'ampleur de la tragédie.

Le superlatif est également utilisé par *Le Figaro*. Ce dernier use de ce procédé pour appuyer le fait qu'il s'agit d'un événement majeur. « Il s'agirait de la plus grave catastrophe pour la compagnie aérienne française, et l'une des plus meurtrières de ces dernières années dans le monde ». En effet, la catastrophe aérienne se distingue par un bilan tragique, inégalé dans la mémoire collective de ces dernières années.

### **3.4.2 La répétition**

La répétition concerne les éléments qui constituent un traumatisme. Dans le cas du crash aérien, le traumatisme est lié à la disparition de l'avion, alors que les moyens technologiques actuels sont censés pouvoir suivre le trajet de l'avion minute par minute. La disparition du vol est donc un thème récurrent. La disparition est répétée alors même que l'impuissance des recherches n'est tout simplement pas avouable, ni avouée.

Le journal *Libération* estime nécessaire de répéter la réalité difficile qu'est la mort tragique de tous les passagers à bord. Le journaliste fait cette annonce à travers deux citations qui se suivent et répètent cette même réalité. La première citation est reprise du chef de l'État : « "les perspectives de retrouver des survivants (étaient) très faibles" ». L'implicite de l'imparfait laisse entendre qu'il ne faut justement pas s'attendre à retrouver des survivants. Puis la phrase suivante a recours à une citation provenant de sources aéroportuaires : « ne laissant "aucun espoir" de retrouver des survivants ». L'encadrement des guillemets permet de signifier au lecteur l'information importante. Les deux citations véhiculent le même sens, sauf

que ce dernier était implicite dans la première citation pour devenir explicite à travers une mise en évidence dans la seconde citation. Ce choix de structure permet au rédacteur de préparer le lecteur à entendre une information brutale. Nul espoir ne peut être attendu. L'information est difficile à faire passer, d'où peut-être la nécessité de la répéter.

Une même mention est faite dans chacun des articles : celle du dernier contact radio établi par l'appareil. En effet, la disparition de l'avion semble tellement inimaginable que chaque rédacteur s'attache au dernier signe de vie. Ainsi, le *New York Times* évoque les dernières communications effectuées par l'appareil:

*« The flight took off from Rio de Janeiro at 7:30 p.m. local time (6:30 p.m. Eastern time), and its last verbal communication with air traffic control was three hours later, at 10:33[...]About a half-hour later, it apparently encountered an electrical storm with "very heavy turbulence," Air France said. The last communication from it came at 11:14 — a series of automatic messages indicating it had suffered an electrical-system malfunction ».*

La précision des heures auxquelles ont été transmis les derniers messages souligne l'importance de ces indications. Il s'agit bel et bien du dernier signe de vie rattaché au vol AF 447.

Le journal *Libération* utilise le même procédé:

*« Au moment de son dernier contact radio, l'avion d'Air France se trouvait à 565 kilomètres du littoral brésilien selon les autorités aéronautiques du pays. "A 22h33 heure locale (03h33 en France), le vol AFR 447 a établi son dernier contact radio avec le Centre du contrôle de la zone Atlantique", indique un rapport officiel [...] Dans son dernier contact radio, l'équipage avait précisé que l'appareil devait entrer dans l'espace aérien du pays africain à 04h20 (heure française) [...] Dans un "dernier message, le commandant de bord annonçait des turbulences et après le contact a été perdu", a ajouté une source aéroportuaire ».*

La répétition de l'adjectif « dernier » indique qu'il n'y aura effectivement pas d'autre message, d'où l'évocation, entre les lignes, d'une fin tragique.

### 3.4.3 Le caractère unique de l'événement

*Le figaro* met en évidence les dispositifs mis en place par les autorités en réponse à l'événement.

« Avec l'appui de satellites américains, les recherches aéronavales menées par la France et le Brésil tentent de retrouver l'airbus A330 qui transportait 228 personnes, dont 72 Français. La France a demandé au Pentagone le concours de ses moyens satellitaires d'observation et d'écoute pour tenter de localiser l'appareil ».

Il s'agit d'une réponse exceptionnelle, à l'image d'un événement exceptionnel.

Le journal *Libération* utilise dans son article la même information pour souligner le caractère unique de l'événement. En effet, ce n'est pas tous les jours que la France sollicite ainsi l'aide du Pentagone. « La France a demandé le concours des moyens satellitaires d'observation et d'écoute du Pentagone pour tenter de localiser l'appareil ». Toutefois, cette fois-ci, le fait inédit demeure dans la demande en elle-même plus que dans le fait de s'adresser au Pentagone en comparaison à l'information proposée dans *Le Figaro*.

Pour le *New York Times*, l'importance de l'événement se mesure au mystère soulevé par ce dernier.

« [...]experts struggled to offer plausible theories as to how a well-maintained modern jetliner, built to withstand electrical and physical buffeting far greater than nature usually offers, could have gone down so silently and mysteriously ».

L'événement demeure incompréhensible, même aux yeux des experts. De plus, la compréhension du crash ne peut découler d'une seule explication. « "It is always a combination of factors," Mr. Gourgeon said ». L'événement est porteur de nombreuses questions qui restent sans réponse. C'est précisément parce que l'événement ne trouve pas de réponses (et ce, malgré sa couverture médiatique) qu'apparaît le trauma.

En effet, l'événement ne peut s'expliquer que d'une seule manière. *USA today* fait état d'une multitude de circonstances : « *Ten minutes later, a cascade of problems began* ». Un crash aérien est un événement familier pour le public. Cependant, le crash de l'appareil AF 447 demeure exceptionnel au vu des circonstances de sa disparition.

Le *New York Times* poursuit son récit autour du mystère qui fait du crash un événement unique et incomparable.

*« The missing aircraft was relatively new, having gone into service in April 2005. Its last hangar maintenance check was on April 16, Air France said. No Airbus A330-200 passenger flight ever had a fatal crash, according to the Aviation Safety Network ».*

Tout comme le communiqué de presse d'Air France, l'article fait mention des données techniques quant à la maintenance de l'appareil. Cependant, même si le message semble être le même, la logique argumentative de l'article donne une tout autre lumière à l'information. En effet, la structure argumentative de l'article tend à démontrer le caractère mystérieux de l'accident. Ainsi, la bonne maintenance de l'avion appuie d'autant plus le mystère qui entoure les raisons de l'accident.

De ce fait, la logique argumentative construite par le rédacteur permet de conférer une orientation propre à l'information. Une même information peut être partagée avec le lecteur pour diverses raisons. Ainsi, l'information prend une signification correspondant à l'orientation voulue par le rédacteur.

#### **3.4.4 Mise en perspective**

L'annonce de la « mauvaise nouvelle » est fortement conditionnée par l'adresse du public cible. En effet, le public américain étant moins concerné par l'annonce, la rhétorique utilisée dans les journaux américains présente moins de formules de précaution.

La manière de présenter les hypothèses poursuit également un but différent. En effet, dans les articles français, l'introduction d'hypothèses est une manière de rationaliser l'événement. La compréhension de l'événement est ainsi primordiale pour tenter de rendre la « mauvaise nouvelle » plus acceptable. Dans cette même perspective, l'aveu d'impuissance n'est pas formulé dans les articles français. Ainsi, la « mauvaise nouvelle » semble autant concerner l'annonce de la tragédie du crash que l'incapacité à cerner les tenants et les aboutissants du crash lui-même.

De ce point de vue, les articles américains manifestent une plus grande liberté de formulation. Ainsi, l'article paraît plus brutal et plus lucide quant à la résolution du mystère. En outre, l'aveu d'impuissance entourant le mystère de la disparition du vol semble pouvoir être exploité dans le récit de la tragédie qu'en font les journaux américains. Le mystère apparaît comme un élément passionnant et qui justifie justement le traitement de la « mauvaise nouvelle » dans la presse américaine.

### **3.5 Séisme en Haïti**

Mardi 12 janvier 2010, la terre tremble à Haïti. Le monde est bouleversé par cette tragédie humaine. L'événement fait la une des journaux du monde entier. La charge émotionnelle provoquée par l'événement est palpable. Haïti semble, de par son histoire, être une terre damnée. Le public est à la recherche d'un coupable. En effet, il faut pouvoir personnifier le drame afin de pouvoir comprendre les tenants de cette tragédie.

#### **3.5.1 Articles de la presse française**

Les articles sélectionnés pour le corpus proviennent des journaux français *Le Monde* et *Le Figaro*, puis des journaux américains *Washington Post* et *New York Times*. Tous les articles ont été rédigés quelques jours après le tremblement de terre et sont comparables dans le sens où ils décrivent, chacun à leur manière, l'ampleur du drame : des dégâts matériels au bilan humain effroyable. Ils présentent également tous une similitude dans leur structure : chacun des articles évoque, tour à tour, le nombre de

morts et de blessés, décrit la situation après le séisme et met en évidence la mise en place des secours.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010<sup>16</sup> (Première partie)

« Alors qu'aucun bilan n'a encore été officialisé après le violent séisme qui a frappé Haïti mardi, le premier ministre Jean-Max Bellerive craint que le bilan ne dépasse les 100.000 morts. Washington et Paris ont d'ores et déjà envoyé de l'aide. Haïti s'attend à un bilan effroyable, après le puissant tremblement de terre qui l'a frappé mardi. S'exprimant sur la chaîne américaine CNN, le premier ministre du pays, Jean-Max Bellerive, a dit mercredi craindre qu'il ne s'élève "bien au-dessus de 100.000 morts" ».

Le journal *Le Figaro* aborde l'ampleur du séisme déjà dans son titre en mentionnant le chiffre attendu de victimes. Pourtant, le lecteur est directement informé que le chiffre avancé n'a pas été officiellement établi, mais il n'empêche que le dénombrement des victimes potentielles est une information qui est répétée à plusieurs reprises. En effet, le bilan humain apparaît dans le titre, puis dans la citation du premier ministre haïtien, Jean-Max Bellerive et enfin dans une reformulation des propos de ce dernier. Ainsi, l'information, même si elle n'est pas fiable à 100 %, est tout de même mise en avant. Il y a là une volonté du rédacteur d'intégrer cette information dans l'esprit du lecteur, voire même peut-être de la faire passer pour une information avérée.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010<sup>17</sup> (Première partie)

« Un bilan humain terrible. Selon le premier ministre Jean-Max Bellerive, le séisme pourrait avoir fait plus de 100 000 morts, sur une population de près de 10 millions d'habitants. Le ministre des affaires étrangères français, Bernard Kouchner, a néanmoins tenu à nuancer ces projections, rappelant que les premiers chiffres cités dans des catastrophes d'une telle ampleur sont généralement supérieurs au bilan définitif ».

L'article paru dans *Le Monde*, en comparaison à celui du *Figaro*, ne procède pas autant à l'amplification d'une polémique autour du bilan

---

<sup>16</sup> Article consultable à l'adresse suivante : <http://www.lefigaro.fr/international/2010/01/13/0100320100113ARTFIG00373-haiti-ravage-par-un-violent-seisme-.php> [Accès 02/10]

<sup>17</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2010/01/12/haiti-frappe-par-un-puissant-seisme\\_1290922\\_3222\\_1.html](http://www.lemonde.fr/ameriques/article/2010/01/12/haiti-frappe-par-un-puissant-seisme_1290922_3222_1.html) [Accès 02/10]



humain. En effet, le journaliste rappelle au lecteur que les premiers chiffres sont souvent exagérés et qu'il doit donc demeurer vigilant face aux statistiques. En d'autres termes, la mise en évidence du « bilan humain » apparaît moins spectaculaire, mais le journaliste spécifie tout de même l'ampleur du drame. À noter la formule « bilan humain » qui est une tournure assez froide et figée de la réalité, comme si les morts n'en étaient réduits qu'à des chiffres. Cette expression se substitue peut-être à un impossible-à-dire.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Deuxième partie)

« "J'espère que ce n'est pas vrai parce que j'espère que les gens ont eu le temps de sortir, a-t-il ajouté. Mais tellement, tellement de bâtiments, tellement de quartiers ont été totalement détruits, et dans certains quartiers, on ne voit même plus personne, donc je ne sais pas où sont ces gens". Dans sa première déclaration depuis le drame, au journal américain Miami Herald, le président d'Haïti René Préval avait dit redouter que le séisme ait fait des milliers de morts, se refusant toutefois à avancer un chiffre ».

La citation de René Préval, président d'Haïti, est empreinte d'émotion. On a l'impression que la citation a été transmise telle quelle, sans aucune reformulation, car elle comporte des répétitions internes, ainsi que des tournures maladroitement. Le lecteur peut sentir dans ses propos la difficulté rencontrée de s'exprimer après un drame aussi inimaginable. La tragédie est palpable à travers le discours. De plus, cette manière d'amener une citation comportant des maladresses de structure tend à démontrer l'objectivité du journaliste qui n'intervient que pour rapporter des paroles. Cette stratégie est abordée par Dominique Maingueneau:

« Même si le discours direct rapporte des paroles qui sont censées avoir été dites, il ne peut s'agir que d'une *mise en scène* qui vise à authentifier : voilà les mots mêmes qui ont été dits, semble dire l'énonciateur » (Maingueneau 1998 : 118-119).

L'objectivité d'une citation n'est qu'apparente, comme nous l'avons déjà vu. Dans ce cas, le choix du recours à la citation participe à la mise en récit du séisme, à sa tragédie, à sa dramatisation.

De nouveau, il est établi le nombre de morts qui se comptent par

milliers. Le drame semble être proportionnel au nombre de victimes.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Deuxième partie)

« Les Haïtiens ont entamé mercredi soir une deuxième nuit de cauchemar au milieu des décombres après le violent séisme qui a frappé l'île, transformant des quartiers entiers en cimetières à ciel ouvert. A Port-au-Prince, ce sont des centaines de milliers de personnes qui devaient passer une nuit à la belle étoile, dans l'obscurité totale, faute de courant. Des habitants qui ont tout perdu, leur maison, leur vie d'avant, se sont entassés dans le centre-ville transformé en immense camp de réfugiés. Ils réclament désespérément de l'eau, de la nourriture et des médicaments. Avec les heures qui passent, la température qui augmente, la situation empire. Certains en viennent à boire l'eau insalubre des fontaines publiques ».

Après l'évocation d'un nombre important de victimes vient la description de la situation épouvantable dans laquelle se trouvent les survivants. Le journaliste plante un décor sombre : c'est l'obscurité totale. Les quartiers, autrefois lieux familiers, sont devenus des « cimetières à ciel ouvert » et le centre-ville s'est transformé en un « camp de réfugiés ». Ce paragraphe laisse planer une image d'apocalypse. Les survivants n'ont nulle part où aller. De plus, aucun lieu n'est rassurant : que des décombres et la nuit noire qui enveloppe les survivants. Même après le séisme, les survivants n'ont d'autre choix que de tenter de survivre, étant privés d'eau potable, de nourriture, de médicaments, etc. Aucune lueur d'espoir ne semble transpercer l'obscurité.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Troisième partie)

« Un énorme tremblement de terre de magnitude 7 a frappé mardi soir Haïti non loin de Port-au-Prince, sa capitale surpeuplée, provoquant une «catastrophe majeure» dans le pays le plus pauvre d'Amérique. La violente secousse s'est produite à 16 heures 53 heure locale (22h53 à Paris), à environ 15 km à l'ouest de Port-au-Prince. Le séisme, le plus violent qu'ait connu Haïti depuis 200 ans, a été ressenti jusqu'à Guantanamo, selon le porte-parole du camp de détention américain à Cuba, situé à environ 300 km de la capitale haïtienne. Ressentie en République dominicaine voisine (les deux pays se partagent l'île d'Hispaniola), la secousse n'y a pas fait de dégâts, ont indiqué les autorités locales. Deux fortes répliques ont rapidement suivi: une première de magnitude 5,9 a frappé à 17 heures, heure locale (23 heures à Paris), soit sept minutes après le premier séisme. Une deuxième réplique de 5,5 a été ressentie ensuite à 22h12. »

Les superlatifs se succèdent : « pays le plus pauvre d'Amérique », « séisme le plus violent qu'ait connu Haïti depuis 200 ans ». En outre, le

séisme ne s'apparente pas à un séisme ordinaire. Il est tantôt qualifié d'«énorme tremblement de terre», tantôt de «violente secousse». La présence d'adjectifs qualitatifs trahit le travail discursif du rédacteur.

Haïti touché par un séisme alors qu'il s'agit déjà du pays le plus pauvre provoque un sentiment d'injustice. Comme si cela ne suffisait pas, il faut que le pays soit victime d'un séisme. Pourtant, les séismes ne ruinent pas l'économie.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Troisième partie)

« Au lendemain du séisme de magnitude 7 sur l'échelle de Richter qui a ravagé Haïti, mardi à 16 h 53 (22 h 53 à Paris), aucun bilan officiel n'était encore disponible. Des corps sans vie ou blessés jonchaient les rues de la capitale, Port-au-Prince, en partie détruite. Le gouvernement haïtien a dit redouter un bilan humain supérieur à 100 000 morts ».

Dans ce paragraphe, le journal *Le Monde* revient sur le nombre de morts en précisant, néanmoins, que le bilan n'est pas officiel. Pourtant, les chiffres, bien que non officiels, ne cessent d'être répétés...

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Quatrième partie)

« L'ambassadeur de France en Haïti, Didier Le Bret, a décrit mercredi une situation "épouvantable" à Port-au-Prince: "Certaines rues sont jonchées de cadavres et on voit des gens, on voit apparaître une jambe, un bras dans des tas de ferraille et de béton". "Il va falloir reloger deux millions de personnes, a-t-il poursuivi. Les gens sont dans la rue et vont passer la nuit dans la rue et maintenant certains d'entre eux, avec leur seule bonne volonté, cherchent à retrouver les cadavres sous les décombres"».

L'image d'apocalypse se révèle à travers les descriptions. Elle est détaillée par l'ambassadeur de France en Haïti, Didier Le Bret, ce qui donne de la force à la description. Le rôle du journaliste est bien de faire voir l'événement au lecteur. Grâce aux témoins, le lecteur peut littéralement voir les rues comme s'il y était. La mise en évidence du terme «épouvantable», isolé par rapport au reste de la citation, montre une volonté de pouvoir définir l'événement et, ainsi, de le maîtriser en partie.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Quatrième partie)

« Des dégâts considérables. Une grande partie de la capitale est entièrement détruite. Le Palais national s'est en partie effondré. Plusieurs ministères, le Parlement, des églises, des hôpitaux, des hôtels, des écoles et de nombreux établissements universitaires ont été détruits. Le président haïtien, René Préal, s'exprimant dans le *Miami Herald*, a qualifié les scènes dont il a été témoin d'"inimaginables". Les photos publiées, notamment via Twitter, témoignent de l'importance des dégâts. La secousse a très fortement perturbé les communications dans un pays aux infrastructures déjà très rudimentaires, rendant quasiment impossible l'acheminement de blessés dans les centres hospitaliers encore debout. Les lignes téléphoniques sont coupées, et le seul moyen de communication encore viable est Internet. La prison principale de Port-au-Prince s'est elle aussi effondrée, permettant à "quelques détenus" de fuir. Des pillards ont été vus à l'œuvre dans un supermarché ».

De nouveau, il y a une volonté de définir l'ampleur du drame à travers un seul mot prêté à René Préal, président haïtien, qui qualifie les scènes d'« inimaginables ».

Après avoir parlé de la catastrophe sur un plan humain, en dénombrant les victimes, le journaliste met en évidence les dégâts matériels. D'emblée, il est évoqué qu'« une grande partie de la capitale est entièrement détruite ». Puis, l'information est répétée sous forme de précision. Ainsi, une énumération de tous les bâtiments détruits illustre de manière concrète l'information présentée en début de paragraphe. Cependant, l'énumération apparaît en deux parties. Tout d'abord, un seul exemple de destruction est mentionné dans la première phrase, celui du « Palais national ». Puis, dès le deuxième segment, il y a une accumulation de tous les bâtiments détruits. Ainsi, on a bien l'image de décombres qui ne cessent de se multiplier. L'ordre est rompu.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Cinquième partie)

« Le ministre français des Affaires étrangères, Bernard Kouchner, a déclaré mercredi soir qu'environ 200 Français étaient "regroupés dans les restes de l'ambassade et à la résidence, qui elle-même a été endommagée" à Port-au-Prince. "Il y en a une cinquantaine que recherchent activement nos amis de l'ambassade, qui se seraient trouvés dans des zones très dangereuses, ou dans des zones qui ont été plus ou moins détruites", a-t-il ajouté. 1.400 Français se trouvent en Haïti, dont 1.200 à Port-au-Prince ».

La citation de Bernard Kouchner permet de souligner la mise en place des secours. Le cas des victimes françaises est mis en évidence. Cependant,

les chiffres restent vagues : une cinquantaine qui aurait pu se trouver dans une situation délicate. L'usage du conditionnel révèle un impossible-à-dire. La réalité demeure hypothétique. De plus, la précision du nombre de Français qui se trouvent en Haïti relève d'un non-dit : qu'est-il advenu de ces personnes ? La question n'est même pas posée, mais elle reste tout de même en suspens.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Cinquième partie)

« Une cinquantaine de Français recherchés. Selon Bernard Kouchner, une cinquantaine de Français sont recherchés "activement" par les services de l'ambassade de France à Port-au-Prince parce qu'ils se trouvaient, au moment du séisme, dans des zones particulièrement "détruites". Par ailleurs, deux cents Français ont été regroupés à l'ambassade et à la résidence de l'ambassadeur. Le ministère des affaires étrangères a ouvert une cellule de crise et mis en place un numéro d'urgence : 01 45 50 34 60 ».

Le journal *Le Monde* utilise la même citation du ministre français, Bernard Kouchner, pour illustrer la situation des Français vivant en Haïti. Cependant, la citation paraît sous forme de fragments, ce qui permet une mise en évidence des mots suivants: « activement » et « détruites ». Ces deux termes ont un lien de cause à effet. Il s'agit de réagir à une situation portée par l'événement. De nouveau, la situation reste implicite: « [une cinquantaine de Français qui] se trouvaient, au moment du séisme, dans des zones particulièrement "détruites" ». Ce qu'il a pu advenir de ces Français n'est pas formulé. La présence des guillemets permet aussi au journaliste de rappeler à son lecteur qu'il n'est que le rapporteur des faits, ceci peut-être par peur d'être associé à la « mauvaise nouvelle ». Il faut cependant noter que la mise en évidence de l'adverbe « activement » permet d'apporter une note positive : il y a là une volonté de ne pas subir passivement la catastrophe et de se tourner vers l'avenir.

Les faits relatés correspondent au discours rapporté direct présent dans l'article du *Figaro* ; néanmoins l'orientation du discours présente des différences. *Le Figaro*, en utilisant la citation dans son entier, se veut plus objectif. Cependant, la phrase conclusive de la citation qui informe du nombre de Français vivant sur l'île laisse entendre la portée de la tragédie. En outre, le choix de la citation montre le désir d'accentuer l'importance de

la destruction. En effet, même les lieux qui servent d'abri pour les survivants du séisme sont en ruine.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Sixième partie)

« Les Nations Unies, qui entretiennent une force de stabilisation forte de 9.000 hommes en Haïti, ont de leur côté annoncé que 50 à 100 employés étaient portés manquants. Le siège de l'organisation a été complètement détruit et un bilan provisoire fait état de 22 morts dans ses rangs. Un journaliste d'une télévision haïtienne Haitipal, captée sur Internet, a rapporté que de nombreux bâtiments publics de Port-au-Prince s'étaient effondrés. Il a évoqué "le Palais national, le ministère des Finances, le ministère des Travaux public, le ministère de la Communication et de la Culture, le Palais de justice, l'Ecole normale supérieure". Le journaliste a aussi affirmé que les bâtiments du Parlement ainsi que la cathédrale de Port-au-Prince s'étaient effondrés. L'ambassadeur d'Haïti au Mexique a toutefois assuré que le président d'Haïti, René Preval, "est vivant" ».

L'une des caractéristiques de ce paragraphe est la grande présence de chiffres : le nombre de disparus et de morts au sein de l'ONU est évoqué. De plus, l'importance de la présence de l'ONU en Haïti est mis en évidence : « force de stabilisation forte de 9 000 hommes ». Cette idée de puissance renforce le caractère dévastateur du séisme, car même le siège de l'organisation a été complètement détruit. Le séisme n'épargne rien ni personne. *Le Figaro* propose également une grande énumération des bâtiments publics qui se sont effondrés. La structure de l'énumération permet d'évoquer les bâtiments détruits un à un, ce qui a pour effet de donner une impression d'accumulation et de démontrer au lecteur l'ampleur de la catastrophe.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Sixième partie)

« Des membres du gouvernement portés disparus. La catastrophe a porté un coup dur à la tête de l'Etat haïtien : des ministres étaient toujours disparus près de vingt-quatre heures après le séisme, et le président du Parlement, Kelly Bastien, se trouverait dans les décombres de l'Assemblée. Jocelerme Privert, un ancien ministre, a également confirmé la mort de l'archevêque de Port-au-Prince, Mgr Joseph Serge Miot. La mission de l'ONU durement touchée. Le siège de la mission de l'ONU s'est effondré, faisant "entre 115 et 200" disparus parmi son personnel, selon l'ONU. Quatorze morts et 56 autres ont été confirmés. Le président haïtien René Préval a assuré que le représentant spécial de l'ONU, le Tunisien Hedi Annabi, avait été tué dans l'effondrement du bâtiment. Une information que s'est refusé de confirmer l'ONU, qui se contente de signaler que M. Annabi et son adjoint étaient portés disparus ».

Le journal *Le Monde*, par rapport au *Figaro*, présente une information plus dramatique. Tout d'abord, il y a une mise en évidence de l'ampleur de la catastrophe à travers l'idée que tout le monde est touché, même les institutions officielles : « La catastrophe a porté un coup dur à la tête de l'État haïtien ». Ensuite, l'article évoque plus de disparus au sein de l'ONU, « entre 115 et 200 » contre « 50 à 100 employés » dans *Le Figaro*. Les chiffres sont mis entre guillemets, mais aucune mention de la source n'est établie. Le lecteur se trouve devant un problème de poids : jusqu'à quel point peut-il se fier aux statistiques, lesquelles occupent une place de choix dans les journaux ?

Des incises telles que « selon l'ONU », « ont été confirmés », « a assuré que », etc. tendent à confirmer le rôle du journaliste comme étant seulement un rapporteur d'information. Cependant, cet effacement n'est qu'apparence. En effet, on voit apparaître les choix du journaliste à travers la présence d'adverbes : « La mission de l'ONU durement touchée ». Il y a là un jugement, une manière de mettre en avant la tragédie. De plus, le choix de certains mots révèle une prise de position. Par exemple, le fait de divulguer une information que n'a pas confirmée l'ONU alimente un discours polémique. D'un côté, la mort du représentant spécial de l'ONU, le Tunisien Hedi Hannabi est une « information que s'est refusé de confirmer l'ONU », mais de l'autre côté « le président haïtien René Préal a assuré que... ». Le choix des verbes laisse penser que l'ONU cherche à nier une réalité. La manière dont est formulé le discours tend à donner plus de crédit aux dires de René Préal. Cette impression est renforcée par la dernière phrase : « [l'ONU], qui se contente de signaler que M. Annabi et son adjoint étaient portés disparus ». Le verbe « se contenter » induit une idée d'insuffisance, un jugement de valeur.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Septième partie)

« Des secours français envoyés en renfort. "Des hôpitaux se sont effondrés. Certaines écoles sont remplies de cadavres", a décrit le président René Préal. Répondant à l'appel à l'aide du président haïtien, la communauté internationale se mobilise. Evoquant une tragédie "cruelle", le président américain Barack Obama a promis une action "rapide, coordonnée et énergique" pour sauver des vies en Haïti, situé à quelques centaines de kilomètres au sud des Etats-Unis. Des équipes

américaines de recherche et de secours doivent arriver sur place dans les prochaines heures. Nicolas Sarkozy a de son côté fait part de son "effroi" et de sa "profonde émotion". A sa demande, le secrétaire d'Etat à la Coopération, Alain Joyandet, doit se rendre samedi à Port-au-Prince. Mercredi soir, un Airbus A310 a quitté la base aérienne d'Istres pour Haïti, avec notamment à son bord une soixantaine de membres de l'unité d'instruction et d'intervention de la Sécurité civile (UIISC) de Brignoles, spécialisée dans les secours d'urgence. Plus tôt dans la soirée, trois avions militaires avaient par ailleurs décollé de Martinique avec des renforts. Un détachement de trente pompiers des Bouches-du-Rhône doit par ailleurs s'envoler jeudi d'Istres. De leur côté, les ONG françaises (Médecins sans frontières, Médecins du Monde, Action contre la faim, Croix-Rouge) se mobilisent aussi pour envoyer des moyens sur place, et lancent des appels aux dons. Médecins sans frontières, qui soigne des centaines de blessés à Port-au-Prince, décrit une situation "chaotique" ».

L'évocation d'images fortes est utilisée: « Des hôpitaux se sont effondrés. Certaines écoles sont remplies de cadavres ». Puis, pour souligner la gravité de la catastrophe, *Le Figaro* transmet les réactions des grands de ce monde. Le monde entier est touché par l'événement. Ainsi, Barack Obama évoque une tragédie « cruelle » ; Nicolas Sarkozy parle de son « effroi » et de sa « profonde émotion ».

La mise en place d'un plan de secours est donc requise pour répondre à la gravité de la situation. Cependant, l'action des Etats-Unis reste vague. Il s'agit d'une « action "rapide, coordonnée et énergique" pour sauver des vies en Haïti ». De manière concrète, le lecteur ne sait pas exactement ce que les États-Unis vont entreprendre. En revanche, il y a une mise en évidence des actions concrètes menées par la France.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Septième partie)

« L'ambassadeur de France en Haïti, Didier Le Bret, a parlé d'une situation "épouvantable" à Port-au-Prince. "Il va falloir reloger (...) deux millions de personnes", a-t-il déclaré sur France 2. L'aide internationale s'organise. La Croix-Rouge, qui se prépare à venir en aide "à un maximum de 3 millions de personnes", estime que la catastrophe "nécessite une opération d'aide internationale massive". Haïti, l'un des pays les plus pauvres du monde, a déjà été mis à l'épreuve en 2008 par une série de cyclones qui avaient fait plusieurs centaines de morts et des dégâts matériels représentant près de 15 % de la richesse nationale. La Banque mondiale a annoncé qu'elle allait débloquer 100 millions de dollars supplémentaires d'aide. Les Nations unies vont lancer un appel international pour les victimes. Le FMI a annoncé qu'il étudiait "toutes les possibilités" pour aider Haïti. Les Etats-Unis et la France se sont entendus mercredi pour coordonner leurs efforts. D'énormes moyens militaires ont commencé à arriver en milieu de journée dans la capitale haïtienne, dont l'aéroport, rouvert vers 15 h 30 (à Paris), a vite saturé, forçant notamment un gros-porteur français à retarder son départ de l'île de Martinique. Alors que le président américain Barack Obama promettait dans une intervention solennelle que l'intervention des Etats-Unis en Haïti serait "rapide, coordonnée et énergique", un bâtiment des gardes-côtes américains est arrivé dans la baie de Port-au-Prince, suivi par un second bâtiment. Le Canada a, pour sa part, annoncé l'envoi immédiat d'une



aide humanitaire d'urgence. Des sauveteurs vénézuéliens ou encore chiliens, accompagnés de chiens et de tonnes de matériel d'urgence, étaient attendus dans l'après-midi. Côté français, un total de 130 sapeurs-pompiers ou sauveteurs et 6 chiens auront rejoint la capitale haïtienne Port-au-Prince "au plus tard dans les vingt-quatre heures", selon la Sécurité civile. Un second détachement comptant 65 hommes a décollé de la base d'Istres (Bouches-du-Rhône) mercredi en début de soirée dans un avion affrété par le Quai d'Orsay. La Communauté urbaine de Lille a, quant à elle, décidé de débloquer une aide d'urgence de 60 000 euros. Les ONG, qui tentaient d'évaluer l'ampleur des besoins, se mobilisaient elles aussi pour envoyer des moyens sur place, et lançaient des appels aux dons. Parmi elles, Médecins sans frontières, qui a déjà accueilli 600 blessés dans ses centres de soins à Port-au-Prince, va envoyer dans la soirée un hôpital gonflable d'une capacité de cent lits. Pour le Secours catholique, les fonds levés grâce à son appel aux dons permettront de "financer les premières aides aux sinistrés, puis dans un second temps la nécessaire reconstruction" ».

Le fait de parler de la mise en place des secours qui se caractérise par la nécessité d'une aide massive permet de souligner l'ampleur de la catastrophe. Selon les dires de Didier Le Bret, ambassadeur de France en Haïti, « *Il va falloir reloger (...) deux millions de personnes* ». Cette idée d'une aide massive nécessaire est exprimée tout au long du paragraphe au moyen de diverses citations.

D'ailleurs, pratiquement à chaque début de phrase, il est mentionné l'aide proposée par telle institution ou tel pays. Cette redondance structurelle est représentative d'une mobilisation générale. L'aide internationale se met en place et fait preuve d'une solidarité face à un tel désastre. En outre, même à titre purement formel, l'espace consacré dans l'article à la mise en place des secours est considérable, ce qui montre l'importance de l'événement.

Le premier ministre haïtien craint plus de 100 000 morts, *Le Figaro*, 13 janvier 2010 (Huitième partie)

« Une alerte au tsunami a aussitôt été émise pour une grande partie des Antilles par le centre américain d'alerte au tsunami dans le Pacifique. L'alerte «s'applique aux pays au sein ou frontaliers de la mer des Caraïbes, à l'exception de Porto Rico et des Iles Vierges», a averti le centre. Une alerte spécifique a également été émise pour Haïti, Cuba, les Bahamas et la République dominicaine ».

La « mauvaise nouvelle » annonce elle-même une menace à venir. Le lecteur a besoin d'être rassuré. Ce n'est pas un hasard si l'article explique dans quelles circonstances le tremblement de terre a eu lieu. À travers ces

informations, le journaliste répond à l'angoisse du lecteur qui se demande si lui aussi peut être victime d'une telle catastrophe et dans quelle mesure il est possible de prévoir l'événement et donc de le prévenir. En effet, l'une des caractéristiques de la « mauvaise nouvelle » est justement son imprévisibilité.

Les Haïtiens attendent les secours, *Le Monde*, 12 janvier 2010 (Huitième partie)

« D'autres répliques sont possibles. La secousse, qui s'est produite à seulement 15 kilomètres de la capitale, a été suivie d'une trentaine de répliques très violentes, allant jusqu'à une magnitude de 5,9, selon l'Institut géologique américain (USGS). Haïti n'avait pas connu une secousse d'une telle violence depuis deux siècles. Selon Yann Klinger, tectonicien de l'Institut de physique du globe à Paris, d'autres "grosses répliques" de magnitude 5,5 à 6 peuvent survenir dans les prochains jours et toucher les bâtiments déjà déstabilisés par les premières secousses. Le tremblement de terre de mardi pourrait aussi déclencher d'autres séismes dans les semaines ou les années suivantes. "Une petite portion de la faille a cassé", ce qui signifie qu'"un autre tronçon de la même faille est susceptible de rompre" car "la faille, il faut qu'elle bouge dans son ensemble", a expliqué Yann Klinger ».

La possibilité de répliques à venir est également évoquée. En plus, cette fois-ci, des explications scientifiques viennent étayer les raisons d'un risque potentiel. Cette manière de rationaliser l'événement marque une volonté d'avoir de l'emprise sur lui.

### 3.5.2 Articles de la presse américaine

Deux articles comparables proviennent des journaux américains, le *New York Times* et le *Washington Post* :

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital*, *New York Times*, 13 janvier 2010<sup>18</sup>  
(Première partie)

« *SANTO DOMINGO, Dominican Republic — A fierce earthquake struck Haiti late Tuesday afternoon, causing a crowded hospital to collapse, leveling countless shantytown dwellings and bringing even more suffering to a nation that was already the hemisphere's poorest and most disaster-prone. The earthquake, the worst in the region in more than 200 years, left the country in a shambles. As night fell in Port-au-Prince, Haiti's capital, fires burned near the shoreline downtown, but otherwise the city fell into darkness. The electricity was out, telephones were not working and*

---

<sup>18</sup> Article consultable à l'adresse suivante :

<http://www.nytimes.com/2010/01/13/world/americas/13haiti.html?scp=409&sq=haiti&st=nyt>  
[Accès 02/10]

*relief workers struggled to make their way through streets blocked by rubble. In the chaos, it was not possible for officials to determine how many people had been killed and injured, but they warned that the casualties could be substantial ».*

La perte humaine ne se traduit pas en chiffres, mais à travers une description du désastre provoqué par le séisme. D'ailleurs l'ampleur du désastre n'a pas besoin d'être chiffrée pour que le lecteur se rende compte de l'ampleur de la tragédie.

*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010*<sup>19</sup> (Première partie)

*«PORT-AU-PRINCE, Haiti -- A powerful earthquake struck Haiti's capital on Tuesday with withering force, toppling everything from simple shacks to the ornate National Palace and the headquarters of U.N. peacekeepers. The dead and injured lay in the streets even as strong aftershocks rippled through the impoverished Caribbean country. Associated Press journalists based in Port-au-Prince said the damage from the quake - the most powerful to hit Haiti in more than 200 years - is staggering even in a country accustomed to tragedy and disaster. The scope of the disaster remained unclear, and even a rough estimate of the number of casualties was impossible. But it was clear from a tour of the capital that tens of thousands of people had lost their homes and that many had perished. Many buildings in Haiti are flimsy and dangerous even under normal conditions. "The hospitals cannot handle all these victims," said Louis-Gerard Gilles, a doctor and former senator, as he helped survivors. "Haiti needs to pray. We all need to pray together" ».*

Le séisme détruit sans distinction. La description des lieux après la catastrophe donne une image de fin du monde : *« the dead and injured lay in the streets »*. Tout semble figé. La tragédie est imputée au séisme, mais pas seulement : *« many buildings in Haïti are flimsy and dangerous even under normal conditions »*. Haïti apparaît comme la victime d'une indifférence généralisée.

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital, New York Times, 13 janvier 2010* (Deuxième partie)

*« The physical toll was easier to assess. The headquarters of the United Nations mission was seriously damaged, the United Nations said in a statement, and many employees were missing. Part of the national palace had collapsed, The Associated Press reported. A hospital collapsed in Pétienville, a hillside district in Port-au-Prince that is home to many diplomats and wealthy Haitians, a videographer for The Associated Press said. And an American government official reported seeing houses that had tumbled into a ravine ».*

---

<sup>19</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2010/01/12/AR2010011203456\\_3.html](http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/content/article/2010/01/12/AR2010011203456_3.html) [Accès 02/10]

Le fait de mentionner les dégâts matériels permet d'impliquer également une perte humaine sans en mentionner les détails morbides. Ainsi, le rédacteur se contente de préciser que des personnes se trouvaient à l'intérieur des bâtiments détruits sans avoir à donner des précisions sur leur mort présumée.

*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010 (Deuxième partie)*

*« Thousands of buildings were damaged and destroyed throughout the city, and for hours after the quake the air was filled with a choking dust from the debris of fallen buildings. The National Palace crumbled into itself, but Haiti's ambassador to Mexico Robert Manuel said President Rene Preval and his wife survived the earthquake. He had no details. U.N. peacekeepers, most of whom are from Brazil, were trying to rescue survivors from their collapsed five-story headquarters, but U.N. peacekeeping chief Alain Le Roy said late Tuesday that "as we speak no one has been rescued." "We know there will be casualties but we cannot give figures for the time being," he said. Many U.N. personnel were missing, he said, including mission chief Hedi Annabi, who was in the building when the quake struck. Some 9,000 peacekeepers have been in Haiti since a 2004 rebellion ousted the president ».*

L'ampleur de la catastrophe se traduit par un nombre considérable de bâtiments détruits, ce qui laisse présager un nombre également considérable de victimes. Même le quartier général de l'ONU n'a pu faire face au séisme. Le journaliste reste cependant prudent quant aux informations divulguées sur la disparition du représentant spécial de l'ONU, Hedi Annabi, alors que le journal *Le Monde* informait les lecteurs de la mort de ce dernier.

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital, New York Times, 13 janvier 2010 (Troisième partie)*

*« Tequila Minsky, a photographer based in New York who was in Port-au-Prince, said that a wall at the front of the Hotel Oloffson had fallen, killing a passer-by. A number of nearby buildings had crumbled, trapping people, she said, and a Unibank bank building was badly damaged. People were screaming. "It was general mayhem," Ms. Minsky said. Oxfam, an antipoverty group, said that Kristie van de Wetering, a former employee based in Port-au-Prince, had described houses in rubble everywhere. "There is a blanket of dust rising from the valley south of the capital," agency officials said Ms. van de Wetering had told them. "We can hear people calling for help from every corner. The aftershocks are ongoing and making people very nervous." "Everybody is just totally, totally freaked out and shaken," Henry Bahn, an official of the United States Department of Agriculture who was visiting Haiti, told The Associated Press. "The sky is just gray with dust." Jean-Robert Lafortune, executive director of the Miami-based Haitian American Grassroots Coalition, said that Haiti had endured "a cycle of natural disasters and*

*man-made disasters, and this is one more big catastrophe.” “We are in trauma,” he said. “We have loved ones there and many of them will be victims. We’re calling and calling, but there’s nothing on the other end” ».*

La situation est tellement désastreuse que le journaliste peut difficilement rendre la réalité de manière totale sans l’avoir vécue lui-même. La parole est donc donnée aux témoins directs du séisme. Il est également difficile pour le journaliste de prendre du recul par rapport à la cruauté du séisme. Laisser parler les témoins est aussi une manière de montrer l’événement tel qu’il a été vécu, de manière brute. Le rôle du témoignage dans l’écriture journalistique est mis en évidence par Aurélien Leclerc et Jacques Guay :

« Il est intéressant de remarquer que l’écriture journalistique fait, en quelque sorte, la jonction entre l’oral et l’écrit. Le journaliste, tout en suivant une forme rigoureuse d’écriture, peut également intégrer l’oral à son texte au moyen de citations. Lorsqu’il agit de la sorte, il réussit à redonner à l’écrit la spontanéité de l’oral, et ce, même quand tout est planifié et organisé dans son texte. La transposition écrite de paroles donne non seulement de la vie, mais aide le journaliste à reconstituer les faits avec réalisme, offrant ainsi au lecteur un accès direct aux informations. Quand il cite, le journaliste renforce la représentation du réel, ajoute des faits crédibles ». (Leclerc 1991 : 176).

Le témoignage est un procédé bien souvent utilisé dans l’écriture journalistique pour rendre crédible la description d’une situation.

*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010 (Troisième partie)*

*« Women covered in dust crawled from the rubble wailing as others wandered through the streets holding hands. Thousands gathered in public squares late into the night, singing hymns. Many gravely injured people still sat in the streets early Wednesday, pleading for doctors. With almost no emergency services to speak of, the survivors had few other options. An Associated Press videographer saw a wrecked hospital where people screamed for help in Petionville, a hillside Port-au-Prince district that is home to many diplomats and wealthy Haitians as well as many poor people. At a collapsed four-story apartment building, a girl of about 16 stood atop a car, trying to peer inside as several men pulled at a foot sticking out in an attempt to extricate the body. She said her family was inside. Taiwan’s Foreign Ministry said its embassy was destroyed and the ambassador hospitalized for undisclosed injuries. State Department spokesman P.J. Crowley said in Washington*

that U.S. Embassy personnel were "literally in the dark" after power failed. "They reported structures down. They reported a lot of walls down. They did see a number of bodies in the street and on the sidewalk that had been hit by debris. So clearly, there's going to be serious loss of life in this," he said. "Everybody is just totally, totally freaked out and shaken," said Henry Bahn, a U.S. Department of Agriculture official visiting Port-au-Prince. "The sky is just gray with dust. Bahn said there were rocks strewn about and he saw a ravine where several homes had stood: "It's just full of collapsed walls and rubble and barbed wire." In the community of Thomassin, just outside Port-au-Prince, Alain Denis said neighbors told him the only road to the capital had been cut and phones were all dead so it was hard to determine the extent of the damage. "At this point, everything is a rumor," he said. "It's dark. It's night time." Jocelyn Valcin, a resident of Boynton Beach, Florida, who flew in to Miami International Airport from Port-au-Prince on Tuesday evening, said he was at the airport when the earthquake hit. "The whole building was cracked down," Valcin said. "The whole outside deteriorated" ».

Les témoignages montrant la souffrance liée au séisme se suivent et s'accumulent. Les exemples de l'effet dévastateur du séisme semblent infinis. Le lecteur est pour ainsi dire noyé sous le flot de paroles reflétant la tragédie de l'événement. Le rôle du journaliste est donc de « faire voir » la réalité au lecteur.

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital, New York Times, 13 janvier 2010 (Quatrième partie)*

« The earthquake, with a magnitude estimated at 7.0, struck just before 5 p.m. about 10 miles southwest of Port-au-Prince, the United States Geological Survey said. Many aftershocks followed and more were expected, said David Wald, a Geological Survey seismologist. "The main issue here will probably be shaking," he said, "and this is an area that is particularly vulnerable in terms of construction practice, and with a high population density. There could be a high number of casualties." The earthquake could be felt across the border in the Dominican Republic, on the eastern part of the island of Hispaniola. High-rise buildings in the capital, Santo Domingo, shook and sent people streaming down stairways into the streets, fearing that the tremor could intensify. Haiti sits on a large fault that has caused catastrophic quakes in the past, but this one was described as among the most powerful to hit the region. With many poor residents living in tin-roof shacks that sit precariously on steep ravines and with much of the construction in Port-au-Prince and elsewhere in the country of questionable quality, the expectation was that the quake caused major damage to buildings and significant loss of life. Most of Haiti lies on the Gonave microplate, a sliver of the earth's crust between the much larger North American plate to the north and the Caribbean plate to the south. The earthquake on Tuesday occurred when what appears to be part of the southern fault zone broke and slid. The fault is similar in structure to the San Andreas fault that slices through California, Dr. Mann said. [... Victor Tsai, a seismologist at the National Earthquake Information Center of the United States Geological Survey, said the depth of Tuesday's earthquake was only about six miles and the quake was a 9 on a 1-to-10 scale that measures ground shaking. "We expect substantial damage from this event," he said ».

Une explication scientifique apparaît comme une parenthèse à l'évocation d'images insoutenables liées au séisme. Les termes techniques utilisés démontrent une connaissance du phénomène sismique. Une question implicite est de savoir s'il était possible de prévoir l'événement. L'information scientifique a donc pour but, entre autres, de répondre à l'inquiétude du lecteur. Chercher à comprendre dans quelle mesure l'événement était prévisible constitue aussi une manière implicite de chercher un responsable. D'ailleurs, il est précisé que Haïti a déjà été victime à de nombreuses reprises de séismes. Ainsi, le séisme n'est pas tenu pour seul responsable de l'ampleur de la catastrophe, puisqu'il était prévisible. En outre, une incise telle que « *With many poor residents living in tin-roof shacks that sit precariously on steep ravines and with much of the construction in Port-au-Prince and elsewhere in the country of questionable quality* » montre que la catastrophe n'est pas seulement imputable à une destinée tragique voulue par la providence.

*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010 (Quatrième partie)*

*« The 7.0-magnitude quake struck at 4:53 p.m. Tuesday, centered 10 miles (15 kilometers) west of Port-au-Prince at a depth of 5 miles (8 kilometers), the U.S. Geological Survey said. USGS geophysicist Kristin Marano called it the strongest earthquake since 1770 in what is now Haiti. In 1946, a magnitude-8.1 quake struck the Dominican Republic and also shook Haiti, producing a tsunami that killed 1,790 people. The temblor appeared to have occurred along a strike-slip fault, where one side of a vertical fault slips horizontally past the other, said earthquake expert Tom Jordan at the University of Southern California. The quake's size and proximity to populated Port-au-Prince likely caused widespread casualties and structural damage, he said. "It's going to be a real killer," he said. "Whenever something like this happens, you just hope for the best." Tuesday's quake was felt in the Dominican Republic, which shares a border with Haiti on the island of Hispaniola, and some panicked residents in the capital of Santo Domingo fled from their shaking homes. But no major damage was reported there. In eastern Cuba, houses shook but there were also no reports of significant damage. The damage in Haiti, however, was clearly vast ».*

Les données scientifiques soulignent la portée du séisme et ses conséquences désastreuses. À titre comparatif, le séisme qui touche Haïti n'a jamais été aussi dévastateur, ce qui est expliqué par la proximité du séisme par rapport à Port-au-Prince. Même si le nombre de victimes n'est pas avancé, les formulations choisies pour évoquer le bilan humain laissent présager le pire : « *It's going to be a real killer* ».

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital, New York Times, 13 janvier 2010 (Cinquième partie)*

*« Haiti's many man-made woes — its dire poverty, political infighting and proclivity for insurrection — have been exacerbated repeatedly by natural disasters. At the end of 2008, four hurricanes flooded whole towns, knocked out bridges and left a destitute population in even more desperate conditions ».*

*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010 (Cinquième partie)*

*« Most of Haiti's 9 million people are desperately poor, and after years of political instability the country has no real construction standards. In November 2008, following the collapse of a school in Petionville, the mayor of Port-au-Prince estimated about 60 percent of the buildings were shoddily built and unsafe in normal circumstances ».*

Le séisme est prétexte à mettre en avant les problèmes socio-politiques que devait déjà affronter Haïti avant son séisme. Il devient clair que Haïti seule n'est pas en mesure de se reconstruire puisqu'elle était déjà en crise avant la catastrophe.

*Fierce Quake Devastates Haitian Capital, New York Times, 13 janvier 2010 (Sixième partie)*

*« The United States and other countries have devoted significant humanitarian support to Haiti, financing a large United Nations peacekeeping mission that has recently reported major gains in controlling crime. International aid has also supported an array of organizations aimed at raising the country's dismal health and education levels. Emergency meetings were being held in Washington, and President Obama issued a statement saying that administration officials were closely monitoring the situation. "We stand ready to assist the people of Haiti," Mr. Obama said. The Caribbean is not usually considered a seismic danger zone, but earthquakes have struck here in the past. "There's a history of large, devastating earthquakes," said Paul Mann, a senior research scientist at the Institute for Geophysics at the University of Texas, "but they're separated by hundreds of years" ».*

Avant d'évoquer l'aide mise en place pour faire face aux conséquences du séisme, le rédacteur signale que les Etats-Unis, ainsi que d'autres pays (sans autres précisions), fournissaient déjà une aide à Haïti avant la catastrophe. Cependant, le journaliste ne fait pas d'inventaire des actions prises pour venir en aide à Haïti. Il se contente de rapporter les paroles de Barack Obama : *« We stand ready to assist the people of Haiti ».*



*Quake devastates Haiti, many casualties feared, Washington Post, 13 janvier 2010 (Sixième partie)*

« Former President Bill Clinton, the U.N.'s special envoy for Haiti, issued a statement saying his office would do whatever he could to help the nation recover and rebuild. "My thoughts and prayers are with the people of Haiti," he said. The United States was sending disaster rescue teams and President Barack Obama said the U.S. stood ready to help Haiti. Secretary of State Hillary Rodham Clinton said from Honolulu that the U.S. was offering full assistance - civilian and military. Venezuelan Foreign Minister Nicolas Maduro said his government planned to send a military aircraft carrying canned foods, medicine and drinking water and also would dispatch a team of 50 rescue workers. Mexico, which suffered a devastating earthquake in 1985 that killed some 10,000 people, was sending a team including doctors, search and rescue dogs and infrastructure damage experts, said Salvador Beltran, the undersecretary of foreign relations for Latin America and the Caribbean. Haitian musician Wyclef Jean urged his fans to donate to earthquake relief efforts: "We must think ahead for the aftershock, the people will need food, medicine, shelter, etc.," Jean said on his Web site. Eva DeHart at the humanitarian organization For Haiti With Love in Palm Harbor, Florida, said colleagues at the group's base in Cap Haitien reported that northern town was spared damage. But she said damage to government buildings in the capital would make coordinating aid difficult ».

Dans l'article du *Washington Post*, il est question d'actions concrètes prises pour venir en aide à Haïti. Cependant, l'aide internationale semble se limiter au continent américain...

### **3.6 Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés**

Dans la manière d'annoncer le séisme qui a frappé Haïti, il est possible de retrouver des caractéristiques communes dans chacun des articles sélectionnés. En effet, le thème est abordé selon des caractéristiques identiques qui permettent de faire un compte rendu de l'événement. Par contre, ces caractéristiques communes sont exprimées de manière différente selon l'article. Ainsi, la « mauvaise nouvelle » apparaît dans sa structure de manière objective : il s'agit de faire le tour de l'événement (quand le séisme a eu lieu, à quel endroit, le nombre de victimes, les dégâts matériels, la mise en place des secours et la vie après le séisme). Cependant, la manière de présenter les thèmes liés à la « mauvaise nouvelle » est propre à chaque article.

#### **3.6.1 L'orientation du message : le pathos**

Les articles français semblent très attachés aux chiffres liés à la

catastrophe. On dénombre les pertes humaines, comme si l'ampleur du drame était proportionnelle au nombre des victimes. D'ailleurs la formulation utilisée dans *Le Figaro* est très révélatrice : « bien au-dessus de 100 000 morts ». Cela revient au lecteur d'envisager le pire. Ainsi, le lecteur ne peut pas rester indifférent à la « mauvaise nouvelle ». Le journal *Le Monde* procède à la même stratégie en plaçant les chiffres dans un contexte concret : « le séisme pourrait avoir fait plus de 100 000 morts, sur une population de près de 10 millions d'habitants ». La mise en perspective du nombre de victimes par rapport à la population montre concrètement qu'il s'agit d'un drame à grande échelle.

Les articles provenant des journaux américains restent plus prudents sur l'évaluation du nombre de victimes. L'ampleur du drame est donc montrée de manière plus pragmatique : le rédacteur désigne le drame à travers des exemples concrets. Ainsi, le rédacteur du *Washington Post* donne à voir la tragédie en évoquant des images fortes : « *The dead and injured lay in the streets even as strong aftershocks rippled through the impoverished Caribbean country* ». La situation est désastreuse et le destin semble s'acharner sur la région. En outre, le désastre est amplifié par un manque de structure : « *The hospitals cannot handle all these victims," said Louis-Gerard Gilles, a doctor and former senator, as he helped survivors. "Haiti needs to pray. We all need to pray together"* ». L'appel à la prière montre bien la vulnérabilité de l'homme face aux catastrophes naturelles. En cela, le rédacteur vise des valeurs partagées par les lecteurs cibles, à savoir que l'homme n'est pas toujours maître de son destin. Puis, le rédacteur continue la description de la situation, ce qui permet au lecteur de se projeter sur la scène du drame, comme s'il y était : « *Women covered in dust crawled from the rubble wailing as others wandered through the streets holding hands. Thousands gathered in public squares late into the night, singing hymns. Many gravely injured people still sat in the streets early Wednesday, pleading for doctors* ». L'évocation des femmes et d'une solidarité existante révèle une réaction idéale et universelle face à une catastrophe, comme si la tragédie révélait une humanité commune entre tous les hommes. En cela, le rédacteur permet de donner sens à l'événement.

Dans les articles français, le désir de susciter l'émotion vise plus un but concret qu'une réflexion spirituelle. Il s'agit de rendre compte d'une situation qui nécessite une aide internationale : «Des habitants qui ont tout perdu, leur maison, leur vie d'avant, se sont entassés dans le centre-ville transformé en immense camp de réfugiés. Ils réclament désespérément de l'eau, de la nourriture et des médicaments. Avec les heures qui passent, la température qui augmente, la situation empire. Certains en viennent à boire l'eau insalubre des fontaines publiques ». Les survivants semblent être dans l'impossibilité de survivre à l'après-séisme. Le rédacteur met en évidence l'urgence de la situation. Le lecteur ne peut plus dénier sa responsabilité en évoquant le prétexte qu'il ne savait pas.

La description de la tragédie permet également de mettre en évidence les valeurs d'une société dans la mesure où sont évoquées des images jugées inacceptables par le public cible, justement pour mettre en exergue l'ampleur du drame. Dans le journal *Le Monde*, la mort reste un sujet tabou et le rédacteur évite de la montrer de manière trop brutale. Il utilise des formulations littéraires pour évoquer les morts qui s'entassent dans les rues : « Les Haïtiens ont entamé mercredi soir une deuxième nuit de cauchemar au milieu des décombres après le violent séisme qui a frappé l'île, transformant des quartiers entiers en cimetières à ciel ouvert ». L'image donnée reste abstraite, ce qui permet d'atténuer l'horreur de la réalité.

Il n'est jamais question de cadavres en décomposition. La mort ne se montre pas brutalement. Le choix des mots montre une volonté de ne pas choquer : « Des corps sans vie ou blessés jonchaient les rues de la capitale, Port-au-Prince, en partie détruite. Le gouvernement haïtien a dit redouter un bilan humain supérieur à 100 000 morts » De nouveau l'évocation d'un bilan notifié réapparaît. Les chiffres rassurent. Il ne s'agit plus que de statistiques. La mort est quantifiable et revient donc dans le domaine du connu, du rationnel.

Le journal *Le Figaro* dépeint, quant à lui, une réalité plus violente : « "Certaines rues sont jonchées de cadavres et on voit des gens, on voit apparaître une jambe, un bras dans des tas de ferraille et de béton". "Il va falloir reloger deux millions de personnes, a-t-il poursuivi" ». Le terme de

« cadavres » apparaît dans cet article, terme jugé beaucoup plus choquant. Ce choix de terminologie n'est cependant pas directement imputable au rédacteur. Ce dernier utilise ce terme à travers l'usage de la citation, ce qui lui permet de se distancer des dires. Il évoque donc une réalité dure sans avoir à l'assumer totalement. Comme le souligne Daniel Cornu, le journaliste est souvent confronté à des problèmes éthiques qui l'amènent à se demander s'il peut tout dire :

« Reponsable de dire la vérité, le journaliste l'est donc à la fois devant le public, conformément à sa mission d'informer, et devant chaque personne promue volontairement ou non sujet d'actualité. Le public a droit à la connaissance de la vérité. La personne a droit à la protection d'une part irréductible de vérité qui n'appartient qu'à elle. Le journaliste ne peut tout dire, ni tout montrer. Dans son travail, par son attitude, il est appelé à faire preuve de retenue, de pudeur face à ceux qui se trouvent emportés dans des événements générateurs de souffrances physiques ou morales » (Cornu 2009 : 430).

En outre, les comptes rendus ont l'avantage par rapport aux images d'opérer une symbolisation de ce qui arrive, là où les images font de l'exhibitionnisme malsain en montrant par exemple des membres apparaissant çà et là. L'attention est souvent portée dans ces cas sur le survivant que l'on déterre longtemps après, miraculeusement.

Le fait particulièrement choquant relevé par *Le Figaro* est que la mort opère sans distinction : « "Des hôpitaux se sont effondrés. Certaines écoles sont remplies de cadavres" ». Même les gens les plus vulnérables n'ont pas été épargnés. Cette réalité est de nouveau énoncée à l'aide d'un discours rapporté.

À propos de la mort, il y a des descriptions détaillées de cadavres, d'apocalypse. Ces descriptions s'épanchent dans l'horreur, non sans plaisir esthétique, car la description détaillée de l'horreur n'a en somme aucune valeur informative.

Dans les journaux américains, l'horreur est décrite à travers la description des bâtiments détruits plus que sur la description des cadavres

visibles dans la rue.

### **3.6.2 caractère unique de l'événement**

La « mauvaise nouvelle » prend déjà toute sa signification dans sa dénomination qui va au-delà d'un simple tremblement de terre. En effet, il s'agit d'une « mauvaise nouvelle » qui fait événement de par son ampleur et donc de son caractère exceptionnel. Le séisme se distingue d'un séisme ordinaire par les adjectifs qui l'entourent : tantôt « violent séisme », « puissant tremblement de terre », tantôt « énorme tremblement de terre », « catastrophe majeure » ou encore « violente secousse ».

Les citations utilisées sont également prises sur le vif et révèlent par leur maladresse une émotion encore palpable. Les propos rapportés du président haïtien sont en ce sens exemplaires: « Mais tellement, tellement de bâtiments, tellement de quartiers ont été totalement détruits ». La répétition de « tellement » montre l'importance du séisme. Le désastre est tel qu'il est difficile de le mettre en mots de façon satisfaisante, d'où l'utilisation d'un procédé de répétition.

L'annonce du séisme fait recours au catastrophisme. L'événement est mis en lumière par rapport à d'autres séismes auxquels Haïti a dû faire face auparavant. Il en résulte que la « mauvaise nouvelle » fait l'événement justement parce qu'elle n'est en rien comparable à ce qui était connu jusqu'à présent. Ainsi, le journal *Le Monde* met en évidence la violence de l'événement par le caractère unique du séisme: « Haïti n'avait pas connu une secousse d'une telle violence depuis deux siècles ». Le *New York Times* désigne la « mauvaise nouvelle » par un superlatif qui permet de distinguer l'événement : « *The earthquake, the worst in the region in more than 200 years, left the country in a shambles* ».

Le *Washington Post*, quant à lui, met en évidence le destin tragique de Haïti pour renforcer aussi le catastrophisme du séisme: « *the damage from the quake – the most powerful to hit Haiti in more than 200 years - is staggering even in a country accustomed to tragedy and disaster* ». Le désastre est tel qu'il est impossible de s'habituer aux souffrances engendrées par le séisme. L'événement ne peut être atténué. Le journal reprend plus

loin la même idée d'un séisme jamais égalé par le passé en lui donnant cependant une autre perspective. Il donne à dire l'unicité de l'événement à un spécialiste des phénomènes sismiques qui est, par conséquent, habitué à ce genre de catastrophe : « *USGS geophysicist Kristin Marano called it the strongest earthquake since 1770 in what is now Haiti* ». Le message se veut donc rassurant dans la mesure où une catastrophe d'une telle ampleur n'arrive pas tous les jours et reste du domaine de l'exceptionnel.

Il n'empêche qu'une mise en garde implicite est proposée par le *New York Times* : « *The fault is similar in structure to the San Andreas fault that slices through California, Dr. Mann said* ». La « mauvaise nouvelle » est ainsi insérée dans un contexte américain, ce qui montre l'intérêt d'une étude scientifique dont fait l'objet le séisme pour les Etats-Unis.

### **3.6.3 discours politisé autour de la « mauvaise nouvelle »**

Le séisme a été responsable de nombreuses victimes et d'une souffrance atroce, difficilement exprimable. Cette nouvelle est difficile à annoncer dans la mesure où elle est difficile à accepter par l'être humain indépendamment de sa culture. D'ailleurs, Haïti est systématiquement décrite comme la victime parfaite, ce qui renforce un sentiment d'injustice. Ainsi, dans *Le Figaro*, Haïti est désignée comme « le pays le plus pauvre d'Amérique ». La pauvreté de la région est également mise en évidence par le *New York Times* : « *a nation that was already the hemisphere's poorest and most disaster-prone* ».

La description de la situation désastreuse de Haïti avant le séisme est un thème récurrent dans chacun des articles. Cependant, la situation économique du pays n'a pas un lien direct avec la survenue du séisme. Le fait d'aborder la question économique ne poursuit donc pas qu'un but informatif. Cette même donnée est donc utilisée selon une orientation inhérente à chaque article. Par exemple, dans le *New York Times*, cette pauvreté explique en partie l'ampleur du drame : « *With many poor residents living in tin-roof shacks that sit precariously on steep ravines and with much of the construction in Port-au-Prince and elsewhere in the country of questionable quality, the expectation was that the quake caused*

*major damage to buildings and significant loss of life* ». Il semblerait qu'un tel désastre ne pourrait avoir lieu aux Etats-Unis, une nation qui peut se vanter d'être à la pointe de la technologie. Le *New York Times* poursuit son emphase sur la situation instable de Haïti : « *Haiti's many man-made woes — its dire poverty, political infighting and proclivity for insurrection — have been exacerbated repeatedly by natural disasters. At the end of 2008, four hurricanes flooded whole towns, knocked out bridges and left a destitute population in even more desperate conditions* ». Cependant, cette fois-ci, la pauvreté de Haïti n'est plus seulement l'une des raisons d'une amplification du désastre, mais elle est un symptôme de la tragédie. Il faut s'attendre à ce qu'une instabilité politique découle du séisme.

Le *Washington Post* dépeint une situation préexistant le séisme qui laissait déjà à désirer par rapport aux normes de sécurité concernant la construction des bâtiments : « *Most of Haiti's 9 million people are desperately poor, and after years of political instability the country has no real construction standards. In November 2008, following the collapse of a school in Petionville, the mayor of Port-au-Prince estimated about 60 percent of the buildings were shoddily built and unsafe in normal circumstances* ». Cette évocation révèle un désir de compréhension de l'événement. Il s'agit d'expliquer, de rationaliser l'ampleur de la catastrophe en cherchant des responsables. Le caractère imprévisible des événements est souvent lié au traumatisme de la réception du message. Le fait de montrer du doigt les failles d'un système permet d'atténuer le caractère dévastateur de l'imprévisible.

L'évocation de la situation déplorable que connaît Haïti est également exploitée par *Le Monde*, mais de manière moins conséquente que dans les articles américains : « Haïti, l'un des pays les plus pauvres du monde, a déjà été mis à l'épreuve en 2008 par une série de cyclones qui avaient fait plusieurs centaines de morts et des dégâts matériels représentant près de 15 % de la richesse nationale ». La pauvreté de Haïti est une information qui devient argument dans une perspective de justification concernant la mise en place d'une aide financière.

### **3.6.4 Mise en perspective**

La « mauvaise nouvelle » est annoncée selon un schéma très semblable, que ce soit dans les journaux français ou américains. En effet, l'annonce suit à chaque fois la même structure narrative : le séisme qui surgit et rompt une situation initiale (utilisation du passé simple dans les deux articles rédigés en anglais), la description de l'horreur, le dénombrement des morts et blessés, la vie après le séisme, la mise en place des secours, etc. Bref, l'annonce d'un tremblement de terre n'a rien d'inédit. Il s'insère donc dans une structure pré-établie, ce qui a un effet rassurant. En d'autres termes, les thèmes abordés sont donc les mêmes, cependant la manière de les mettre en mots révèle quelques différences.

Comme nous l'avons vu, les deux articles de la presse française mettent d'emblée en avant le nombre de victimes afin de démontrer que le séisme à Haïti se distingue des autres séismes à travers son horreur. La description des scènes apocalyptiques et de l'horreur de la mort participent à révéler le caractère tragique du séisme. L'empathie du lecteur est recherchée.

Dans les articles américains, l'horreur est décrite principalement par le biais des nombreuses citations. L'horreur est exprimée par les témoins de la scène, ce qui est une manière de légitimer la présence d'une description choquante de la réalité. En outre, l'une des caractéristiques des articles tirés de la presse américaine est le phénomène de rationalisation chargé d'expliquer l'ampleur du séisme. En effet, la catastrophe est systématiquement mise en relation avec la pauvreté d'Haïti, sa situation politique instable, etc.

### **3.7 Les attentats du 11 septembre 2001**

Le 11 septembre constitue l'un des attentats terroristes qui a connu la plus grande couverture médiatique jamais égalée. (Dayan, 2006). Le sujet est donc vaste et a déjà fait couler beaucoup d'encre. De plus s'aventurer dans une analyse de l'événement n'est pas aisé comme l'exprime Clément Chéroux:



« Il y a aussi le sentiment que l'exercice analytique se situe toujours à côté, ou en deça, de la tragédie humaine et travaille presque à rebours de l'élan compassionnel suscité par ces milliers de vies interrompues » (Chéroux 2009 : 10).

Ce travail d'analyse requiert donc une grande prudence face à l'émotion vive qu'a suscité l'événement du 11 septembre 2001. Cependant, l'analyse d'une partie de la couverture médiatique du 11 septembre n'a d'autre prétention que de se focaliser sur son annonce. Il ne s'agit pas d'expliquer les enjeux d'une telle attaque qui entremêlent un contexte historique et politique d'une complexité considérable, mais simplement de montrer le pouvoir de représentation du langage.

Néanmoins deux aspects de l'événement du 11 septembre sont intéressants pour ce présent travail. D'une part, le phénomène de la globalisation médiatique qui a permis l'« efficacité » de ces attentats. En effet, la mise en scène de l'événement avec un deuxième avion qui vient percuter la deuxième tour alors que toutes les caméras étaient fixées sur le World Trade Center à la suite du premier impact démontre une maîtrise du fonctionnement médiatique par les terroristes. (Chéroux, 2009)

La représentation des attentats proposée par la presse écrite est intéressante dans la mesure où elle permet d'en révéler les mécanismes. En effet, de ce point de vue, le 11 septembre qui a été un événement imprévisible et, qui plus est, vécu en direct, n'a pas laissé le temps à la réflexion. (Lits, 2004) Il a été vécu à chaud et le travail du journaliste n'est de loin pas facile alors qu'il est lui aussi en proie à une vive émotion, qu'il est lui aussi un témoin abasourdi. Il reçoit en effet l'information en temps réel. « Parler d'un tel événement pose problème : que dire ? comment en parler ? ». Tel est le débat proposé dans l'article *11 septembre 2001, la guerre en direct* paru dans la revue *Médiamorphoses*. Le journaliste est bel et bien confronté à un « impossible-à-dire ». Et pourtant, l'horreur de l'événement doit être dite et montrée pour permettre un travail de deuil et de mémoire.

« Nous le savons bien, quel que soit le lieu, quelle que soit l'époque, aucun mot ne peut remplacer l'horreur vécue. Les mots sont là, à notre disposition, pour nous aider à comprendre, pour estomper la peur, pour faciliter le travail de deuil. Les journalistes font leur travail : présenter les faits, les expliquer, éventuellement les interpréter. [...] Le journaliste travaille dans l'urgence, il est confronté à la violence des faits, il est dans l'immédiateté de la réponse exigée par un public qui s'interroge et qui s'inquiète » (Médiamorphoses 2002 :1).

Un attentat est porteur d'une force beaucoup plus violente dans la mesure où cette violence a été voulue. Il ne s'agit pas d'une catastrophe naturelle ou d'un accident, mais d'un acte de communication dans toute sa barbarie.

### 3.7.1 Articles de la presse française

Les articles sélectionnés proviennent des journaux *Le Monde* et *Libération* pour la presse française, et des journaux *Daily News* et *New York Times* pour la presse américaine.

*Le Monde*, 13 septembre 2001 (Titre)

« L'Amérique sous le choc d'un « Pearl Harbor » terroriste : Deux symboles de l'hyper-puissance américaine, les tours du World Trade Center, à New York, et l'immeuble du Pentagone, à Washington, ont été attaqués mardi 11 septembre. Des milliers de vies ont brusquement été fauchées. Le président s'est engagé à traduire les coupables en justice ».

*Libération*, 12 septembre 2001 (Titre)

« Apocalypse au coeur de l'Amérique. Quatre avions détournés s'écrasent, dont trois sur des symboles de la puissance américaine. Un bilan "terrible" ».

Le désir de signifier l'événement apparaît déjà dans le titre. Il ne s'agit pas que d'une attaque criminelle mais d'une attaque symbolique. L'annonce est accompagnée d'une explication. On part du principe que tout acte a un but, une signification. L'annonce ne fait pas qu'informer, elle montre en quoi l'événement est porteur d'un sens. Cette volonté se traduit déjà dans la désignation de l'événement. Le journal *Le Monde* s'approprie l'événement en le désignant comme un « "Pearl Harbor" terroriste ». La désignation de l'événement faite par le rédacteur révèle déjà une interprétation de celui-ci.

*Le Monde*, 13 septembre 2001 (Première partie)

« A une Amérique traumatisée par une série d'attaques terroristes qui ont fait des milliers de morts à New York et à Washington, mardi 11 septembre, le président George W. Bush a promis que les Etats-Unis retrouveraient les coupables et se feraient justice. S'adressant à la nation dans la soirée, après ce que la presse qualifie de pire attaque depuis Pearl Harbor, M. Bush a formulé un avertissement à certains Etats, sans les nommer: "Nous ne ferons aucune distinction, a-t-il dit, entre les terroristes (...) et ceux qui les protègent" ».

*Libération*, 12 septembre 2001 (Première partie)

« C'est un "Pearl Harbor terroriste", répètent les Américains traumatisés. C'est en tout cas la première fois que les Etats-Unis sont victimes d'un acte de guerre sur leur propre territoire. La première puissance du monde a été la cible hier de ce qui s'annonce comme la plus grave attaque terroriste de son histoire, et sans doute la plus meurtrière. Les villes de Washington et de New York étaient le théâtre de scènes de chaos après avoir été secouées par des attentats dans la matinée, et l'état d'urgence était décrété dans la capitale fédérale ».

De nouveau, même au stade de l'annonce, la nouvelle est qualifiée et cadrée dans un contexte historique. La référence à *Pearl Harbor* est de ce point de vue intéressante. En effet, l'analogie n'est pas sans conséquence. Elle véhicule une compréhension de l'événement. Cette comparaison insiste sur le caractère historique de l'événement. Le journaliste fait donc signifier au lecteur qu'il se trouve devant un tournant de l'histoire. En outre, il est intéressant de noter qu'aucune explication ne vient mettre en évidence le lien qui unit l'attaque de *Pearl Harbor* à l'attaque du 11 septembre. Le journaliste joue sur la mémoire collective pour amener le lecteur à des conclusions qu'il croira être de sa propre réflexion, alors qu'il y aura été conduit. Il s'agit là d'un cadrage d'apparence informationnelle. (Breton, 1997)

La référence à *Pearl Harbor* permet donc de véhiculer un message implicite formulé par Clément Chéroux:

« Cette focalisation sur Pearl Harbor [...] témoigne de la volonté de rendre compte du 11-Septembre comme d'un acte de guerre.[...] Invoquer Pearl Harbor, c'était insinuer que la seule réponse appropriée aux attentats était une riposte militaire semblable à celle qui avait succédé à l'attaque japonaise, c'est-à-dire l'entrée en guerre des Etats-Unis » (Chéroux 2009 : 79).

L'annonce va au-delà d'une visée informative. Elle anticipe une réponse, un changement. Sur ce point, le journal *Libération* va plus loin dans son interprétation de l'événement en spécifiant qu'il s'agit bel et bien d'un acte de guerre.

*Le Monde*, 13 septembre 2001 (Deuxième partie)

« Quelques heures plus tôt, dans une attaque sans précédent qui a momentanément paralysé les Etats-Unis, des pirates avaient détourné quatre avions des lignes intérieures qu'ils ont écrasés contre des symboles de la puissance américaine : le World Trade Center à New York et le Pentagone à Washington ».

*Libération*, 12 septembre 2001 (Deuxième partie)

« A New York, l'attentat le plus spectaculaire, mené par deux avions détournés transformés en bombes volantes, a provoqué l'effondrement des célèbres tours jumelles du World Trade Center, percutées à dix-huit minutes d'intervalle. L'attaque aurait fait un nombre "terrible" de victimes, selon le maire de New York, Rudolph Giuliani, qui n'envisageait pas de fournir un bilan chiffré des attentats avant 24 heures. A Washington, un autre avion s'est écrasé sur le Pentagone, faisant un nombre indéterminé de victimes. Et un quatrième appareil s'est écrasé près de Pittsburgh, en Pennsylvanie ».

L'événement est répété, du moins ses points essentiels. Dans le journal *Le Monde*, l'utilisation du plus-que-parfait donne une autre dimension à l'événement. Le choc de l'événement semble laisser place à une période de réflexion.

Le journal *Libération* fait état d'un nombre "terrible" de victimes », en plus du rappel des sites touchés par les avions détournés. L'horreur d'une mort violente engendrée par l'impact de l'avion dans les tours puis de l'effondrement de ces dernières ne fait pas l'objet d'une description. L'horreur ne semble pas pouvoir se dire. C'est le spectacle qui est montré en premier plan.

*Le Monde*, 13 septembre 2001 (Troisième partie)

« Panique à Manhattan. Les deux avions qui sont allés s'écraser sur le World Trade Center en projetant de gigantesques boules de feu ont touché le bâtiment à un moment de la matinée où l'activité commence à être intense. Les tours accueillent habituellement près de 50 000 personnes. Elles ont mis quelques minutes à s'effondrer, effaçant du profil avancé de la ville ce qui en faisait l'orgueil et les deux points les plus élevés dans le ciel de New York. Des débris incandescents ont été projetés dans tout le quartier. Très vite, la ville s'est figée aéroports, aéro-gares, commerces, transports routiers, taxis, avant que le quartier, celui de Wall Street, ne

soit bouclé et que les secours n'arrivent. Partout avaient lieu des scènes d'horreur et de panique. L'état d'urgence a été décrété à New York ».

La tragédie d'un point de vue humain est telle qu'elle est à peine avouable : « à un moment de la matinée où l'activité commence à être intense ». De nouveau, l'effondrement des deux tours semblent être le point d'orgue de la tragédie. En effet, à travers un procédé de personnalisation, elles deviennent les deux protagonistes de l'événement. Il y a un contraste fort créé entre l'effondrement des tours et la paralysie de la ville qui s'ensuit. New York, la ville toujours en mouvement, est figée devant l'événement.

*Libération*, 12 septembre 2001 (Troisième partie)

« Touchée dans ses points névralgiques, la capitale administrative et la capitale au moins symbolique du pays, l'Amérique était hier soir tétanisée par ce qui, la veille encore, semblait inimaginable. Les hauts lieux du pouvoir politique - la Maison Blanche, le Pentagone, le département d'Etat (ministère des Affaires étrangères) et le département du Trésor- ont été évacués. Tous les vols commerciaux à destination des Etats-Unis ont été annulés, isolant le pays, une première dans l'histoire américaine. Tous les vols intérieurs ont été suspendus jusqu'à ce midi au moins. La compagnie American Airlines a confirmé la perte de deux avions de ligne - l'un au moins aurait été utilisé contre le World Trade Center-qui transportaient au total 156 personnes; United Airlines a reconnu avoir perdu deux avions. Le président George W.Bush, qui se trouvait en Floride, a évoqué à la télévision une "tragédie nationale" lors d'une "apparente attaque terroriste", et a promis de "poursuivre et punir" ses auteurs "Par mesure de sécurité", il a préféré se rendre dans l'état désert du Nebraska, "en lieu sûr", dans un QG antinucléaire ».

L'après-événement met en évidence l'ampleur du drame qui marque un tournant dans l'histoire. Les termes d' « inimaginable », « une première dans l'histoire américaine » montrent le caractère unique de l'événement. La confirmation de pertes d'avions faite par les compagnies aériennes sont des preuves à l'appui. L'événement est tellement inimaginable et pourtant il est bien réel, ce qui ne fait que renforcer un sentiment d'horreur.

Puis, la citation des propos de George W.Bush permet de créer une attente. Après la description de l'ampleur de l'attaque, il est légitime de s'attendre à une réaction de la part des Etats-Unis. Par-delà une visée informative, la construction du discours vise un but précis, comme le soulignent Claude Jamet et Anne-Marie Jannet:

« Les énoncés d'information se présentent toujours, *a priori*, comme de simples descriptions d'actions. Il n'empêche que la construction de l'attente de ce qui va se passer, où nous l'indiquions naguère qu'elle est le véritable but de l'actualité (je dis ce qui se passe ou vient de se passer pour faire attendre la suite) a bien une valeur performative » (Jamet, Jannet 1999 : 12).

Le journaliste, inconsciemment ou non, préparait le lecteur aux décisions qu'allaient prendre les Etats-Unis.

*Libération*, 12 septembre 2001 (Quatrième partie)

« Piétons couverts de poussière. Le cauchemar avait débuté le matin, à une heure où les Américains de la côte est se rendent à leur travail. A 8h56 (heure locale, 14h56 en France), un premier avion frappe de plein fouet l'une des tours du World Trade Center à New York, créant un trou béant dans l'immeuble. Une épaisse fumée se dégage des étages supérieurs. Dix-huit minutes plus tard, un autre avion s'écrase contre la seconde tour. Le choc provoque une violente explosion, suivie en direct par les télévisions et retransmise dans le monde entier. Le bilan promet d'être dramatique. 50 000 personnes travaillaient chaque jour dans les tours jumelles. Toute l'Amérique suit les scènes de panique diffusées en continu sur les chaînes de télé. Dans les rues de Manhattan, des piétons courent en tous sens, couverts de poussière, des voitures de police passent en trombe, sirènes hurlantes, et des témoins en pleurs s'effondrent sur les trottoirs. Dès 9h40, visiblement tendu, le président George W. Bush, en déplacement à Sarasota (Floride), a annoncé qu'il s'agissait "apparemment d'une attaque terroriste". Il "ordonne une enquête complète pour pourchasser les terroristes et les trouver", et annonce qu'il repart immédiatement pour Washington, ce qu'il ne fera pas. A 9h53, deux explosions secouent le Pentagone. De la fumée sort d'un mur du bâtiment. "C'est une bombe, sortez", ordonne un porte-parole. C'est en fait un avion qui s'est écrasé sur le bâtiment, très sérieusement endommagé. On apprend que la capitale fédérale est aussi touchée par la vague d'attaques. Le Pentagone (ministère de la Défense) puis la Maison Blanche sont évacués. Quelques minutes plus tard, c'est au tour du siège du département d'Etat. En moins d'une heure, l'Amérique a basculé dans le cauchemar ».

Le rédacteur revient sur les événements en les remettant dans l'ordre chronologique. Le lecteur est ramené dans un récit au présent qui ne fait que renforcer l'horreur de la situation: « c'est ici et maintenant ». L'image de l'impact des avions est à nouveau répétée, comme étant le fait le plus marquant de l'événement. Ce dernier est présenté sous forme d'un récit qui prend place dans un cadre temporel précis : d'abord l'impact du premier avion qui crée une rupture de la situation initiale (les gens débutent leur travail comme tous les autres matins) ; puis la fumée qui enveloppe la tragédie ; le deuxième avion ; l'explosion ; la panique ; et le Pentagone qui est également touché. Enfin, une conclusion à cette série d'événements :

« En moins d'une heure, l'Amérique a basculé dans le cauchemar ».

L'annonce est donc proposée selon le mode d'un récit. Ce choix discursif, qui use des procédés rattachés au fictionnel, permet de décrire un réel qui est indicible, comme l'explique Marc Lits :

« Comme si la violence traumatique de ces images ne pouvait être absorbée directement, et qu'il fallait le détour de la fiction pour appréhender cet indicible » (Lits 2004 : 123).

Peut-être aussi est-ce une façon d'émouvoir plus le lecteur, considérant que le passage du fictif au réel sera d'autant plus insoutenable. Puis le journal *Libération* poursuit sa description de l'événement :

*Libération*, 12 septembre 2001 (Cinquième partie)

« Chaos urbains. A 10 heures, les autorités américaines de l'aviation civile (FAA) ordonnent l'annulation de tous les vols commerciaux aux Etats-Unis. Cinq minutes plus tard, l'une des tours du World Trade Center explose puis s'écroule dans un immense nuage de poussière. Puis c'est sa jumelle: le bâtiment tombe comme un château de cartes et répand des milliers de tonnes de débris dans les rues environnantes. Le secrétaire d'Etat, Colin Powell, qui se trouve à Lima (Pérou), annule son voyage prévu mardi en Colombie et rentre aux Etats-Unis. La compagnie United Airlines annonce qu'un des avions de la catastrophe du World Trade Center lui appartient. Il s'agit d'un Boeing 737, un appareil de ligne. A Washington, des embouteillages monstres bloquent une bonne partie du centre-ville. Le maire de New York, Rudolph Giuliani, demande aux New-Yorkais de quitter le sud de Manhattan ».

La description du chaos se poursuit : cependant aucune mention des victimes n'est faite, comme si le « *nuage de poussière* » cachait toute l'horreur du drame. Au lieu de décrire la souffrance des victimes, c'est l'effondrement des tours qui est dépeint. « Comme par métonymie, c'est la souffrance du bâtiment qui domine: le World Trade Center frappé, blessé, et finalement anéanti ». (Chéroux 2009 : 24)

*Le Monde*, 13 septembre 2001 (Quatrième partie)

« Quatre avions détournés Les compagnies américaines American Airlines et United Airlines ont confirmé que quatre de leurs appareils - partis de Boston (Massachusetts), Dulles (en Virginie, près de Washington) et Newark (dans le New

jersey, près de New York) avaient été détournés par des pirates de l'air mardi matin. Les quatre vols transportaient 233 passagers et 43 membres d'équipage, tous présumés morts. Selon la chaîne de télévision CBS, le Boeing 767 du vol 11 d'American, parti de Boston pour Los Angeles, avec 81 passagers et 11 membres d'équipage, s'est écrasé peu avant 9 heures, heure locale, sur la tour nord du World Trade Center (WTC) à New York. Moins de vingt minutes plus tard, le Boeing 767 du vol 175 d'United, assurant la liaison Boston-Los Angeles, avec 56 passagers et 9 membres d'équipage, s'écrasait sur la tour jumelle du WTC. C'est ensuite en Virginie, près de Washington, que des pirates de l'air ont dirigé sur le Pentagone, le bâtiment du ministère de la défense, le Boeing 757 du vol 77 d'American (Dulles-Los Angeles), transportant 58 passagers et 6 membres d'équipage. Enfin, à peu près simultanément, le vol 93 d'United (Newark-San Francisco) - un Boeing 737 comprenant 38 voyageurs et 7 membres d'équipage - s'est écrasé en Pennsylvanie, non loin de Pittsburgh. Selon des sources non confirmées, il aurait pu être abattu par un chasseur américain alors que les pirates le dirigeaient vers une centrale nucléaire ».

La précision des informations concernant les avions détournés atteste de la réalité brutale de l'événement. En effet, ces informations constituent les seuls faits connus du drame : les tenants et les aboutissants du 11 septembre demeurent inconnus au journaliste. Ce dernier se trouve donc dans l'impossibilité de répondre aux angoisses liées à l'événement. Il se rattache ainsi au seul phénomène rationnel de l'événement qui est l'explication du cheminement des avions détournés.

*Libération*, 12 septembre 2001 (Sixième partie)

« Quatre avions de ligne détournés. A 11h33 un Boeing, assurant la liaison Chicago-New York, s'écrase dans l'ouest de la Pennsylvanie, près de Pittsburgh. On ne sait alors plus combien exactement d'avions détournés tournent dans le ciel. Une heure plus tard American Airlines reconnaît la perte de deux Boeing 757 transportant au total 156 personnes. Le premier assurait la liaison entre Boston et Los Angeles et transportait 81 passagers et 11 membres d'équipage. Le deuxième venait de Washington (aéroport de Dulles) et se dirigeait vers Los Angeles avec 58 passagers à bord et 6 membres d'équipage. American Airlines n'a donné aucune précision sur les circonstances de la "perte" des deux avions, se bornant à indiquer qu'ils ont été victimes de "tragiques accidents". Ce sont eux qui se seraient écrasés sur le World Trade Center. De son côté, la compagnie United Airlines a reconnu que l'avion qui s'était écrasé près de Pittsburgh, en Pennsylvanie, appartenait bien à sa flotte. L'appareil, un Boeing 757, assurait la liaison entre Newark (banlieue de la ville New York dans le New Jersey) et San Francisco. Un peu plus tard, United Airlines faisait état de la perte d'un deuxième appareil, un Boeing 767 cette fois, qui se rendait de Boston à Los Angeles, avec 56 personnes à bord et 9 membres d'équipage. Dans l'après-midi, le maire de Washington Anthony Williams déclarait "l'état d'urgence" pour une période indéterminée. Et à New York où le maire Giuliani avançait le chiffre de 2000 blessés, une troisième tour s'est écroulée ».

Le journal *Libération* est toujours dans une logique descriptive de l'événement. L'incrédulité du journaliste face à l'événement est palpable :



« On ne sait alors plus combien exactement d'avions détournés tournent dans le ciel ». Il y a un amas d'informations présentées tantôt comme des faits avérés tantôt sous un mode conditionnel. Une grande confusion ressort de l'écriture journalistique qui peine à proposer une information plus ordonnée. Le journaliste se trouve encore en plein de cœur de l'événement et ne sait pas trop par où commencer:

« Alors se pose la question de la définition du terrorisme: quel terrorisme, quelle nébuleuse terroriste, quel islamisme, éventuellement quelle nation ? Tout d'un coup, tout devient d'une extrême confusion. [...] Mais je n'ai jamais entendu autant de conditionnel, autant d'atténuation dans le discours journalistique. Le problème, c'est qu'on est dans une construction événementielle qui s'élabore sur le mode totalement hypothétique mais qui fait passer quand même des représentations et un message. Position excessivement paradoxale et ambiguë »<sup>20</sup>

La reconstitution chronologique lui permet justement de donner un cadre à l'annonce. Cependant, la compréhension d'un événement aussi complexe de par sa brutalité met le journaliste dans une situation embarrassante. Comment peut-il rendre compte d'un tel événement ? Ici, le recours à l'énumération semble être l'étape préliminaire à une interprétation et à une assimilation de l'événement.

### 3.7.2 Articles de la presse américaine

Il serait légitime de penser que l'annonce faite dans la presse américaine puisse montrer des différences dans son expression étant donné que les Etats-Unis sont directement touchés par l'événement.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001*<sup>21</sup> (Première partie)

*« In a stunning, coordinated terrorist assault on symbols of U.S. economic and military power, two hijacked commercial airliners slammed into the twin towers of New York's World Trade Center on Tuesday, destroying both in calamitous explosions, and a third hijacked plane plowed into the Pentagon building, setting it a fire. Shortly afterward, a Boeing 757 crashed southeast of Pittsburgh, and the authorities said it, too, appeared to have been hijacked. The heavy casualty toll, sure to make it the worst terrorist attack in U.S. history, and the cold-minded*

<sup>20</sup> Jocelyne Arquembourg, « 11 septembre 2001, la guerre en direct », Médiamorposes, mars 2002

<sup>21</sup> Article consultable à l'adresse suivante : [http://www.nytimes.com/2001/09/12/news/12iht-terr\\_ed3.html?scp=63&sq=terrorist&st=nyt&pagewanted=2](http://www.nytimes.com/2001/09/12/news/12iht-terr_ed3.html?scp=63&sq=terrorist&st=nyt&pagewanted=2) [Accès 05/10]

*calculation behind the sophisticated strikes stunned America and seemed to push the nation toward a wartime footing ».*

Le caractère symbolique de l'attaque est mis en évidence. En outre, il est supposé que la réussite d'une telle attaque n'est pas le travail d'une seule personne (« *coordinated* », « *cold-minded calculation* », « *sophisticated* »), ce qui renforce le sentiment d'angoisse porté par l'attaque. Les faits liés à l'attaque du 11 septembre sont érigés en événement symbole dans la mesure où ces faits sont porteurs d'un changement : « *Terror strikes America* ». L'Amérique n'a plus le même visage et le terme « *terror* » deviendra le symbole fédérateur de la lutte contre le terrorisme.

La description de l'événement ne poursuit pas qu'un but objectif puisque elle amène à une conclusion formulée tout de même avec précaution : « *seemed to push the nation toward a wartime footing* ». L'annonce de l'événement amène d'ores et déjà une légitimité à une réponse armée des Etats-Unis. Il est également intéressant de noter l'usage du terme de « *nation* » qui se substitue à « *America* ». Le choix d'un lexique plus spécifique tend à démontrer un appel à l'unité patriotique mais aussi politique.

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Première partie)*

*« On a day of unspeakable horror for New York and the nation, terrorists crashed planes into the World Trade Center and the Pentagon yesterday in the deadliest assault on the U.S. in its history. "Thousands of lives were suddenly ended," President Bush said in an address to the nation last night. The attacks involved four synchronized plane hijackings, two from Boston, one from Newark and one from Dulles International in Washington. Each was bound for the West Coast, loaded with fuel for the cross-country flight, and they crashed within 90 minutes of one another ».*

L'annonce, dans son choix lexical, laisse plus transparaître l'émotion suscitée par l'attaque. La mort est mise en avant. Il ne s'agit pas encore de laisser entrevoir les enjeux d'une telle attaque (comme c'est le cas dans l'article du *New York Times*), mais de témoigner du drame humain. La première phrase met d'ailleurs l'emphase sur la particularité de ce jour du 11 septembre, ce qui démontre une volonté de témoignage, un besoin de mémoire.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001 (Deuxième partie)*

« All commercial air traffic was shut down nationwide for the first time in U.S. history. It was scheduled to resume only at noon Wednesday. The stock markets were closed, and President George W. Bush flew to an air force base in Nebraska, but later was headed back to Washington. Mr. Bush said U.S. military forces had been put on "high alert," and other nations, too, took significant precautions. Britain placed its defense forces and the police on "full alert", France activated an anti-terrorist program and Israel took security measures, including closing its borders with Egypt and Jordan ».

L'énumération des mesures prises après l'attaque en révèle son ampleur. Ce ne sont pas que les Etats-Unis qui sont touchés par l'attaque terroriste, mais le monde entier. Les termes « *high alert* » et « *full alert* » ressortent du texte grâce à l'emphase des guillemets. L'idée qu'une réponse militaire pourrait avoir lieu se précise, même si les tenants et les aboutissants de l'attaque ne sont pas connus. Ainsi, une réponse aux actes terroristes semble d'ores et déjà se profiler avant même de proposer ne serait-ce qu'un début de compréhension de l'événement.

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Deuxième partie)*

« Bush had ordered the nation's military to high alert and vowed to hunt down those responsible for the attacks in Washington and New York, where both towers of the World Trade Center collapsed into a swirling, lung-choking pile of rubble after burning for more than an hour.[...] "Not since Pearl Harbor has our nation come under such a direct and horrific attack," said Sen. Hillary Clinton (D-N.Y). "I am sure America will respond to this crime against humanity in a way that has always characterized our country: with unity and strength."

Elsewhere, the U.S. assumed a war footing. The Canadian and Mexican borders were closed by the end of the day. The nation's airspace was shut down, and all planes grounded. The Sears Tower in Chicago was evacuated, as was the Space Needle in Seattle.

Federal facilities throughout the country were closed, making tasks as simple as buying a stamp impossible. The Postal Service, citing security concerns, said no mail would be collected from blue boxes today in Manhattan, Brooklyn and Queens ».

La description de l'après-événement renforce l'idée d'une nation qui se trouve en période de guerre : tout est figé. Le récit est formé d'antithèses qui caractérisent une vision unilatérale de l'événement. En effet, il y a la violence de l'attaque et la panique engendrée, puis une Amérique sous le choc, où toute activité est rompue. Ce calme apparent crée une attente. L'Amérique n'a d'autre choix que de réagir. Cependant, le recours à la

description, à l'énumération, à la citation cache ce qui n'a pas été dit de l'événement. En effet, il n'est jamais précisé qui est visé par l'attaque. Cette incapacité à saisir l'événement ne se dit tout simplement pas. La référence de *Pearl Harbor* utilisée par Hillary Clinton permet donc de réunir la nation autour d'un événement connu, comparable, ce qui a un effet rassurant. Sa conclusion démontre cette volonté d'une union (« *with unity and strength* »), qui semble pallier à l'angoisse engendrée par l'événement dans son caractère insaisissable.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001 (Troisième partie)*

« *While the devastation in New York was so great that the authorities were unable immediately to estimate the number of casualties, it seemed clear that the number of dead and wounded would be at least in the hundreds, and quite possibly the thousands. The four planes that crashed carried more than 260 people, and tens of thousands typically worked in the soaring skyscrapers of the World Trade Center. "The number of casualties will be more than any of us can bear, ultimately," said Mayor Rudolph Giuliani of New York, who witnessed part of the disaster. "It was the most horrific scene I've ever seen in my whole life."*

*Victims would include not only some of the thousands in the Trade Center, but also many firefighters and police officers who rushed to the scene and were crushed by falling debris, he said* ».

L'ampleur de l'événement se traduit aussi par le nombre de victimes. L'impossibilité de donner un chiffre exact des victimes n'empêche pas le rédacteur de laisser entendre un bilan supérieur à ce que la décence nous laisse imaginer. La structure de ce passage montre que le bilan semble s'amplifier au fur et à mesure, comme s'il s'agissait de préparer le lecteur au pire. En effet, d'abord il est question d'un bilan qui s'élève « *at least in the hundreds, and quite possibly the thousands* ». Puis vient l'énumération des passagers qui ont péri dans les avions détournés (« *more than 260 people* ») à laquelle vient s'ajouter une estimation du nombre potentiel de personnes se trouvant dans les tours au moment du crash (« *tens of thousands* »). Les premières estimations sont bien supérieures au bilan officiel qui est de 2986 morts. (Fragon, 2005) Puis vient s'ajouter à cette tragédie les pompiers et les policiers qui ont péri. Ainsi, les incises « *at least* », « *more than* », « *not only...but also* » montrent que le bilan dépasse largement le domaine du dicible.

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon*

*struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Troisième partie)*

*« City officials opened a morgue in the area to handle the bodies buried in the rubble once the search and rescue teams move in. Initial reports had 600 people being treated at hospitals, with 150 in critical condition, Giuliani said. Another 2 000 "walking wounded" were taken to Liberty State Park in New Jersey for treatment, he said. Dozens more stumbled through the Battery Tunnel to Brooklyn, where ambulances were waiting. Giuliani said it may take two days before a final number of the dead and injured becomes known. Police and fire officials were estimating last night that the explosions had claimed the lives of 200 firefighters, 60 to 70 police officers and 30 emergency workers, but the final tally was expected to go higher ».*

La mort brutale des victimes est abordée à travers une évocation rapide (« *bodies buried* »). Contrairement au *New York Times*, l'importance du nombre de victimes n'est pas mise en évidence. Par contre, la mort des personnes officielles envoyées sur le terrain pour apporter leur secours est plus détaillée. Il y a une distinction faite entre la mort des civils et des secours civils. Cette mise en évidence semble démontrer que des morts érigés en symbole sont porteurs d'une plus grande signification, et donc d'un plus grand impact chez le lecteur.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001 (Quatrième partie)*

*« Mr. Bush, in his ninth month in office, was immediately confronted with a crisis of vast proportions and with no clear prescriptions. He called the attack "a national tragedy" and pledged to catch the culprits. "Make no mistake," he said, "the United States will hunt down and punish those responsible for these cowardly acts." Mr. Bush cut short a Florida visit, but decided not to return to Washington after what were called credible threats against the White House. He was flown aboard Air Force One, first to the safety of a military installation at Barksdale Air Force Base in Louisiana. He later went to a base in Nebraska, in the central United States. Karen Hughes, the president's counselor, said he intended to return to Washington as soon as possible. Ms. Hughes said that an emergency response plan was in effect, but that government operations had continued. Defense Secretary Donald Rumsfeld remained at work at the damaged Pentagon, Secretary of State Colin Powell was at an undisclosed location, and Vice President Dick Cheney was in a secure part of the White House. Congressional leaders were taken to an unknown location for their protection. Senator Christopher Dodd, Democrat of Connecticut, said he had been told that U.S. leaders were "in very good shape, that they are being isolated because we don't know the magnitude of this effort" ».*

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Quatrième partie)*

*« "Freedom itself was attacked this morning," a somber Bush said from Florida before he was whisked to the safety of military installations in Louisiana, Nebraska and later the White House. "And I assure you freedom will be defended" ».*

L'angoisse liée à l'événement est atténuée par la présence des figures

d'autorité qui s'expriment sur l'événement mais surtout sur le fait que des mesures vont être prises. Dans le *New York Times*, les personnes qui sont en mesure d'agir pour la sécurité des États-Unis se trouvent en sécurité et déterminées à agir.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001 (Cinquième partie)*

« The drama began at 8:48 a.m., East Coast time, when American Airlines Flight 11, which had left Boston en route to Los Angeles, smashed into the north tower of the Trade Center, near the top of the 110-story building. Film aired repeatedly on television showed the plane veering in toward the structure and striking the far side, moments before a yellow fire ball exploded from the near side. The airline said the plane had carried 92 passengers and crew members. The police, firefighters and ambulances soon began to converge on the area in a frantic and chaotic scene, as pedestrians stopped, unbelieving, to watch. Eighteen minutes later, a United Airlines Boeing 767, also on a Boston-to-Los Angeles route, smashed directly into the second tower, apparently coming from the west. United said 65 people had been aboard its Flight 175. About 9:45, American Airlines Flight 77, a Boeing 757 headed from Washington Dulles Airport to Los Angeles, crashed just short of the Pentagon, where 24,000 civilians and military personnel work. Sixty-four people were aboard that plane; all were feared lost. In New York, meanwhile, at about 10 a.m., the top of the first Trade Center tower collapsed in an enormous cloud of smoke and dust that left emergency workers gasping for air. When the second tower collapsed, not long afterward, a cloud engulfed the entire southern tip of Manhattan Island. Then, at 10:20 a.m., a United Boeing 757 from Newark, New Jersey, bound for San Francisco, crashed about 80 miles southeast of Pittsburgh. Authorities later said that a passenger on Flight 93 had used his cell phone to alert officials that the plane had been hijacked. "We are being hijacked, we are being hijacked!" an airline dispatcher quoted the caller as saying. The caller said the plane "was going down. He heard some sort of explosion and saw white smoke coming from the plane and we lost contact with him," the dispatcher said ».

Dans les journaux américains, la reconstitution chronologique apparaît également. L'événement paraît tellement invraisemblable qu'une répétition de l'événement selon un ordre chronologique semble nécessaire. La formulation est donc descriptive et l'attention est portée sur le crash des différents avions et leur impact. L'événement est spectaculaire. Cependant, l'effet spectaculaire est atténué par le rappel à une réalité qui implique des vies humaines fauchées. La tragédie humaine est donc rattachée à l'événement-spectacle.

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Cinquième partie)*

« Yesterday's series of attacks began at 8:51 a.m. American Airlines Flight 11, which was hijacked from Boston with 92 aboard, slammed into 1 World Trade Center, more than 1,000 feet in the air. As hundreds of sirens wailed through the city toward the burning tower, some of the center's 50,000 workers could be seen falling like rag dolls from the windows. They included a man and a woman holding

*hands. "They were alive, you could see them screaming," said Scott Schilling, 24. "People were falling, flailing in the air. It was horrible."*

*Second tower attack*

*In the neighboring twin tower, meanwhile, the public address system was urging calm, telling workers to stay in their offices while firefighters battled the blaze next door. "Tower 2 is secure," came the message over the loudspeakers, prompting many to turn around and return to their offices. Then the next plane hit, shortly after 9 a.m., and what might have seemed an accident was an unmistakable chain of terrorist attacks that, in an instant, forever changed the way New York and the nation view its famous sense of invincibility. With thousands of workers still in 2 World Trade Center, United Airlines Flight 175, also en route from Boston to Los Angeles, pierced the tower like a bullet, leaving a huge, fiery exit wound on the back side. The whole, chilling moment was caught on videotape, providing a news clip that will likely be repeated thousands of times in the coming days. At 9:28 a.m., just as news of the twin attacks rippled across the city's jammed phone lines, a third hijacked jet - identified as American Airlines Flight 77 en route from nearby Dulles International Airport to Los Angeles - crashed into the Pentagon, the heart of America's military complex and a building long regarded as among the most secure in the world. Crushed in the debris were an estimated 300 city police officers, firefighters and emergency workers who rushed to the scene to help, only to be buried in the rubble of a complex long regarded as indestructible. [...]. About 10:30 a.m., the top of 2 World Trade Center collapsed, sending tons of burning debris and glass to the streets below. Minutes later, the second tower fell. Mountains of soot tore through the city's narrow downtown streets like giant tornadoes, blanketing everything in an inch or more of dust as office workers tried desperately to race ahead of the wave ».*

Un retour chronologique sur l'événement est également proposé. Ce retour est prétexte à une description plus poignante de la réalité. Le spectacle du crash laisse place à l'horreur. C'est le premier article à donner des détails sur les personnes se trouvant dans les tours du World Trade Center qui, par désespoir, se sont défenestrées. Une citation d'un témoin de la scène donne du relief à cette réalité.

L'impact du deuxième avion donne une nouvelle signification à l'événement qui se transforme en acte terroriste :

*« What might have seemed an accident was an unmistakable chain of terrorist attacks that, in an instant, forever changed the way New York and the nation view its famous sense of invincibility ».*

La tragédie est exprimée à travers le contraste entre la fraction de seconde qui caractérise le début du basculement de l'événement vers un acte terroriste et le caractère permanent de ce changement.

L'acte terroriste est d'autant plus traumatisant qu'il semblait imprévisible. En effet, des messages d'injonction de ne pas céder à la panique sont divulgués dans la deuxième tour. Ainsi, nombreuses personnes sont restées tranquillement dans leur bureau au lieu de fuir.

*Terror Strikes America: Hijacked Jets Hit Trade Towers In N.Y. and Plow Into Pentagon, New York Times, 12 septembre 2001 (Sixième partie)*

*« Hospitals in New York were overwhelmed, as hundreds of people injured by the plane crashes or the collapse of the twin 110-story Trade Center towers, poured through their doors, many with horrific burns. Health authorities, both in New York and Washington, put out desperate appeals for blood donations. On a normal business day like Tuesday, 40,000 to 50,000 people work in the Trade Center. However, those on floors below the crashes would likely have had time to evacuate before the collapse. Some of those above might have been trapped by the fire and smoke. The attacks prompted the evacuations of major buildings across the country, and sent a chilling sense of fear and chaos across the country. The succession of catastrophic and seemingly unimaginable assaults was a devastating and brazen show of terrorists' capacity to strike sensitive U.S. targets — even one presumably as well-protected as the Pentagon — apparently without warning. [...] Mike Smith, a New York fire marshal, told a reporter: "Everyone was screaming, crying, running — cops, people, firefighters, everyone. It's like a war zone. There are many injured." »*

Les chiffres du nombre de victimes liées à l'attaque ne sont pas encore connus, cependant le journaliste prépare le lecteur au pire en mentionnant le nombre de personnes qui normalement sont présentes dans les tours au moment de l'attaque. L'utilisation du conditionnel révèle une prudence presque excessive du journaliste: *« Some of those above might have been trapped by the fire and smoke »* Cette information est en effet plus que probable... La citation qui conclut l'article inclut une référence à la guerre. Ainsi, les témoins directs de l'attentat ont eux-mêmes cette impression d'une entrée en guerre. Il n'est donc pas surprenant que les guerres qui ont suivi le 11 septembre (en Afghanistan et en Irak) n'ont pas provoqué de scandale dans l'opinion publique puisque les Américains y avaient été préparés déjà depuis l'annonce de l'attaque terroriste.

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Sixième partie)*

*« Day turned into night - and then into hell - as the wave enveloped thousands of people. An unknown number may have suffocated. "A lot of the vehicles are running over bodies because they are all over the place," said Emergency Medical Service worker Louis Garcia after reports indicated that bodies were buried beneath 2 feet of soot on streets around the Trade Center. Thousands of other New Yorkers, many covered in the heavy ash that rained from the top floors of the 1 250-foot towers, stood staring in disbelief as the buildings thundered to the street. In their place rose two plumes of thick gray smoke that were visible for miles, a reminder that hung in the air for hours ».*

La description de l'horreur est beaucoup plus directe à travers les citations sélectionnées par le journaliste: *« "A lot of the vehicles are*



*running over bodies because they are all over the place" »* tandis que le journaliste lui-même utilise des formules plus littéraires pour rendre compte de la tragédie : « *Day turned into night – and then into hell – as the wave enveloped thousands of people* ». La mort est ainsi évoquée par des images qui ne sont pas aussi brutales que la réalité telle qu'elle est vécue par les témoins sur place.

L'article conclut sur des témoignages qui offrent au lecteur un récit au plus proche de la réalité :

*TERRORIST ATTACK ROCKS THE NATION Trade Center towers & Pentagon struck Debris & death drape downtown, Daily News, 12 septembre 2001 (Septième partie)*

*« Firefighter Tom Boccarossa, 43, from Engine 205, was standing right outside the building when the first tower collapsed. "I got tossed and buried," he said outside NYU Downtown Hospital, dressed in a plastic johnny and his shorts - the only clothes he had left. "I crawled under a car. I couldn't see. It was totally black. I thought my life was over." He added: "The rest of my company is inside. I don't know if they're dead or alive." Joel Graber had narrowly escaped the first collapse - "It was a black tidal wave of soot that roared down Cedar St." - when the second one hit. "That's when I figured I was at the end," said Graber, who managed to find refuge in a Pakistani restaurant. "I saw people falling down, having seizures, exploding in tears." Carol King, who works for the city's corporation counsel at 100 Church St., had just come out of the subway when she saw a wall of soot coming toward her. "I was blinded," said King, who lives in Queens. "Out of nowhere a gentleman helped me out. We stayed down [in the subway] and we found a little room. He would go out and get people and bring them back into this room. One of the people was a blind man with a Seeing-Eye dog. He was my angel. "If he hadn't come by when he did," she added, "I might have been dead." »*

La catastrophe est vécue de l'intérieur. La présence de nombreuses citations de témoins montre que l'émotion prévaut sur le rationnel. (Fragon, 2005) Néanmoins, le témoignage de survivants permet de rendre la tragédie un peu moins insoutenable, de lui donner une dimension humaine.

### **3.8 Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés**

L'annonce des attentats du 11 septembre 2001 est particulière dans la mesure où les journalistes se trouvent devant un événement nouveau qu'ils ne savent pas trop comment appréhender. Le monde des médias est bouleversé par cet événement qui n'aurait pu être événement sans la présence des médias eux-mêmes. Alors quel est le rôle des médias dans la couverture médiatique du 11 septembre ? Comment peuvent-ils décrire un événement dans toute son horreur ? Comment peuvent-ils expliquer un

événement auquel on ne peut donner sens ? Jean Baudrillard propose une réponse à ces questions:

« On cherche après coup à lui imposer n'importe quel sens, à lui trouver n'importe quelle interprétation. Mais il y en a pas, et c'est la radicalité du spectacle, la brutalité du spectacle qui seule est originale et irréductible. Le spectacle du terrorisme impose le terrorisme du spectacle. Et contre cette fascination immorale (même si elle déclenche une réaction morale universelle) l'ordre politique ne peut rien (Baudrillard 2002 : 40).

Le rôle du journaliste qui est de décrire et d'expliquer l'événement est fortement mis à l'épreuve par les attentats du 11 septembre.

### **3.8.1 La citation**

Donner sens à un événement tel que le 11 septembre reviendrait d'une certaine manière à légitimer l'inacceptable. Le journaliste se trouve donc devant un dilemme qui semble être inextricable. Le recours à la citation permet donc de construire un récit qui intègre une explication que le journaliste n'aura pas à prendre à sa charge, même si sa manière d'intégrer et de sélectionner la citation révèle une orientation de la part du journaliste. Dans chacun des articles, le journaliste se réfère aux dires du président George W. Bush. Il est donc intéressant de comparer les citations choisies puis leur insertion dans le corps du texte.

Toutes les citations insérées reprennent les mêmes thèmes : l'annonce de la tragédie, la condamnation de l'acte, ainsi que la riposte (justifiée justement par la condamnation). Le journal *Le Monde*, déjà dans son titre, évoque la réaction des Etats-Unis : « Le président s'est engagé à traduire les coupables en justice ». Puis, le journal reprend plus loin cette même thématique : « Le président George W. Bush a promis que les Etats-Unis retrouveraient les coupables et se feraient justice ». Le journal n'utilise pas le procédé d'un discours direct mais celui d'un discours rapporté indirect, ce qui permet une répétition d'une même idée, voire d'une modulation. Il est en effet possible de noter une modulation de sens entre le premier énoncé et le second. Initialment, il est question simplement de « traduire les coupables en justice », puis le sens va plus loin : « retrouveraient les coupables et se feraient justice ». En effet, « se faire justice » n'implique pas forcément le

fait d'agir en conformité à la loi. De plus l'emploi du conditionnel peut être une manière de signifier que le journaliste ne donne pas beaucoup de poids à la promesse faite par le président des Etats-Unis. Bref, l'utilisation du discours rapporté indirect est source de nombreuses interprétations.

Le journal *Libération* évoque également l'engagement des Etats-Unis à trouver et à traduire les coupables en justice : « Le président George W. Bush, qui se trouvait en Floride, a évoqué à la télévision une "tragédie nationale" lors d'une "apparente attaque terroriste", et a promis de "pourchasser et punir" ses auteurs ». La présence de guillemets permet au journaliste de mettre en évidence les faits importants. Le choix des mots revêt également son importance. En effet, cette fois-ci, il ne s'agit pas de « coupables », mais de « ses auteurs » ; de « retrouver », mais de « pourchasser » ; et enfin il n'est pas question de « traduire en justice/se faire justice », mais de « punir ». Ce choix des mots n'intègre pas une terminologie propre au système judiciaire. De plus la mise en relation entre une attaque terroriste « apparente » et les verbes « pourchasser et punir » démontrent une contradiction de raisonnement, une riposte inadaptée. Cette structuration dans le journal *Libération* trahit peut-être un sentiment de peur quant à la riposte des Etats-Unis qui pourraient s'avérer hâtive (puisque non juridique ), voire disproportionnée.

Le *New York Times* fait également référence à la réaction du président: « *He called the attack "a national tragedy" and pledged to catch the culprits. "Make no mistake," he said, "the United States will hunt down and punish those responsible for these cowardly acts"* ». La citation est comparable à celle présente dans le journal *Libération*, cependant l'effet est différent. En effet, la présence des verbes forts « *hunt down and punish* » n'est pas choquante puisque l'action est justifiée par la fin de la phrase « *for these cowardly acts* ». Cette formulation ne suscitera donc pas nécessairement un questionnement chez le lecteur, même si l'on ne sait pas exactement de quelle manière les responsables seront « *hunt down and punish* ».

Le journal *Le Monde* apporte une dimension un peu plus critique quant aux notions plutôt vagues amenées par George W. Bush au sujet de la riposte des Etats-Unis :

« M. Bush a formulé un avertissement à certains États, sans les nommer: "Nous ne ferons aucune distinction, a-t-il dit, entre les terroristes (...) et ceux qui les protègent" ».

Le fait que M. Bush ne nomme pas les États auxquels s'adressent ses avertissements apparaît comme un phénomène étrange, sinon le journaliste ne préciserait pas ce fait (« sans les nommer »). Cette précision peut avoir diverses implications qui ne sont que de l'ordre de l'hypothèse. Cela pourrait être une manière de montrer la faiblesse des Etats-Unis qui ne savent en fait pas du tout à qui adresser ces avertissements (le discours de M. Bush ne serait qu'une manière de cacher son impuissance derrière un flot de paroles). Cette impuissance, qui n'est ni avouable ni avouée dans les journaux américains, implique une vérité des plus terrifiantes, mise en évidence par Jean Baudrillard : « La maîtrise sans faille de cette clandestinité est presque aussi terroriste que l'acte spectaculaire du 11 septembre. Car elle jette la suspicion sur n'importe quel individu : n'importe quel être inoffensif n'est-il pas un terroriste en puissance ? » (Baudrillard 2002 :28)

### **3.8.2 La répétition**

Dans chaque article, le fait le plus répété est l'attaque contre le World Trade Center. Les autres attaques, contre le pentagone ainsi que le dernier avion détourné qui s'est écrasé à Pittsburgh, ne bénéficient pas du même traitement. D'ailleurs dans les titres ne sont mentionnés que l'attaque faite contre le World Trade Center et le Pentagone, sauf pour le journal *Daily News* qui est le seul à mentionner explicitement le quatrième avion qui n'a pas atteint sa cible. En outre, l'attaque contre le Pentagone est indiquée surtout pour sa valeur symbolique. Bref, l'attaque contre le World Trade Center occupe le principal de la description.

Dans le journal *Le Monde*, le traumatisme lié à une attaque symbolique contre la puissance américaine est répété plusieurs fois durant l'article. Une première fois dans le titre où l'annonce est d'emblée accompagnée d'une signification:

« L'Amérique sous le choc d'un "Pearl Harbor" terroriste : Deux symboles de l'hyper-puissance américaine, les tours du World Trade Center, à New York, et l'immeuble du Pentagone, à Washington, ont été attaqués mardi 11 septembre ».

L'attaque est symbolique, mais c'est aussi le 11 septembre qui devient la date symbolique de l'entrée du monde dans l'ère du terrorisme. Dans la formulation de l'annonce, il est possible de voir que l'événement marque un bouleversement majeur :

« Dans une attaque sans précédent qui a momentanément paralysé les Etats-Unis, des pirates avaient détourné quatre avions des lignes intérieures qu'ils ont écrasés contre des symboles de la puissance américaine: le World Trade Center à New York et le Pentagone à Washington ».

L'utilisation du plus-que-parfait fige l'événement. Il ne relève plus d'une information instantanée, mais est de l'ordre du fait historique. L'événement a été tellement répété qu'il semble faire partie d'un passé, d'une autre époque.

Le journal *Libération* insiste aussi sur le fait qu'il ne s'agit pas d'une attaque ordinaire. De nouveau l'accent est mis sur la symbolique de l'attaque et donc du sens qu'il faut lui donner. L'interprétation de l'événement est un point central dans la mesure où c'est la compréhension de l'événement qui va conditionner la réponse à l'attaque. Le journal *Libération* place l'attaque dans un contexte de guerre de manière implicite avec la mention de *Pearl Harbor* prêtée de manière naturelle dans la bouche des Américains : « C'est un "Pearl Harbor terroriste", répètent les Américains traumatisés ». Pourtant, le lien fait entre l'attaque terroriste du 11 septembre 2001 et l'attaque de *Pearl Harbor* (7 décembre 1941) est un lien qui a été construit et qui n'est nullement une analogie spontanée venue naturellement à l'esprit de tous les Américains.

Enfin, le journal *Libération* explicite la signification de l'attentat :

« C'est en tout cas la première fois que les Etats-Unis sont victimes d'un acte de guerre sur leur propre territoire. La première puissance du monde a été la cible hier de ce qui s'annonce comme la plus grave attaque terroriste de son histoire, et sans doute la plus meurtrière ».

Il ne s'agit pas d'un attentat terroriste ordinaire. On présuppose que derrière ces attaques, il n'y a pas qu'une poignée d'individus fanatiques,

mais qu'il s'agit bien d'une entité qui déclare la guerre aux Etats-Unis. Cependant, l'ennemi n'est pas défini. Cette ignorance ne peut être dite, car elle constitue un aveu terrifiant :

« Si ceux-là [les terroristes] ont pu passer inaperçus, alors chacun de nous est un criminel inaperçu (chaque avion devient lui aussi suspect), et au fond c'est sans doute vrai. Cela correspond peut-être bien à une forme inconsciente de criminalité potentielle, masquée, et soigneusement refoulée, mais toujours susceptible, sinon de ressurgir, du moins de vibrer secrètement au spectacle du Mal. Ainsi, l'événement se ramifie jusque dans le détail – source d'un terrorisme mental plus subtil encore » (Baudrillard 2002 : 28-29).

La faiblesse des États-Unis ne peut être avouée sans susciter une vague de panique. Le rôle des médias n'est pas de créer l'effroi chez les lecteurs. Cette réalité angoissante est donc étouffée par la dramatisation faite autour de l'effondrement des deux tours du World Trade Center. La répétition permet ici de placer l'attention du lecteur sur cet événement spectacle, ce qui permet de mettre de côté un certain nombre de questions et de justifications par la suite. En outre, cette répétition concernant les symboles touchés par l'attaque en font presque oublier le dernier avion écrasé en Pennsylvanie dans lequel des passagers ont également été tués.

Dans les deux articles américains, la focalisation se fait aussi sur l'attaque du World Trade Center, notamment avec une reconstitution détaillée du temps qui s'est écoulé entre le premier impact et l'effondrement de la deuxième tour. D'ailleurs, les articles américains ont recours à des témoignages de personnes qui ont vécu l'événement du World Trade Center.

Il est également intéressant de noter qu'au-delà d'une répétition concernant l'attaque du World Trade Center, les raisons de cette répétition diffèrent quelque peu entre les articles français et américains. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, le caractère symbolique de l'attaque était l'une des raisons de la focalisation des journaux français sur l'attaque contre les *Twins Towers*. Cependant la signification symbolique de l'attentat est très peu mise en avant par les journaux américains. La référence à la symbolologie de l'attaque n'apparaît qu'à un seul endroit de l'article du *New York Times*: « *In a stunning, coordinated terrorist assault on symbols of U.S. economic and military power [...]* » En outre, l'emphase n'est pas mise ici sur la signification symbolique de l'attentat mais sur le fait qu'il

s'agit d'un attentat organisé et préparé, ce qui renforce la terreur liée à ces attentats.

La répétition de l'attaque sur le World Trade Center dans les journaux américains sert à mettre en avant la barbarie de l'acte terroriste. Le *New York Times* met en évidence le contraste entre l'horreur de l'attaque et son caractère calculateur et réfléchi qui rend l'acte encore plus inhumain:

*« The heavy casualty toll, sure to make it the worst terrorist attack in U.S. history, and the cold-minded calculation behind the sophisticated strikes stunned America and seemed to push the nation toward a wartime footing »*

L'attaque est perçue comme un acte de guerre et la riposte ne semble donc pouvoir qu'être armée.

Le journal *Daily News* cherche lui aussi à témoigner avant tout de l'horreur de la situation avant de chercher une quelconque explication ou encore une signification symbolique :

*« On a day of unspeakable horror for New York and the nation, terrorists crashed planes into the World Trade Center and the Pentagon yesterday in the deadliest assault on the U.S. in its history. "Thousands of lives were suddenly ended," President Bush said in an address to the nation last night ».*

Ici, l'une des priorités du journalisme est son activité de témoignage. L'attentat du 11 septembre, c'est avant tout un nombre considérable de personnes ayant perdu la vie injustement.

### **3.8.3 Mise en perspective**

La manière de traiter l'événement du 11 septembre 2001 dans les journaux français ou américains présentent plusieurs différences de fond. De nouveau, le public cible conditionne fortement l'annonce de la « mauvaise nouvelle ». En effet, les Américains sont directement concernés par les attentats terroristes puisqu'ils en sont la cible première. L'émotion est donc vive. Le fait d'apporter une signification à l'événement n'est de loin pas une priorité chez les Américains. Pire, expliquer l'acte terroriste serait même une manière de l'excuser, de le légitimer.

Le rôle pris par les journalistes américains n'est pas un travail d'explication, ce qui entraînerait une certaine légitimation de l'acte

terroriste, mais bien un travail de témoignage. L'horreur doit donc être montrée, le but n'étant pas de choquer, mais de garantir la mémoire de l'événement. La parole est donnée aux témoins directs de la scène. Ainsi, la focalisation faite sur les survivants permet d'éviter de choquer le public cible sans pour autant atténuer l'horreur de la réalité.

Les articles français montrent un plus grand désir de compréhension. Il y a une nécessité de comprendre les raisons de l'attentat pour rendre, d'une certaine manière, l'insoutenable plus soutenable. Alors que les journalistes américains ne veulent justement pas atténuer l'horreur de l'événement. Cela ne saurait rendre justice aux victimes, qui sont nombreuses (information soulignée dans la presse américaine), dont la mort n'est ni justifiable ni compréhensible.



#### 4 Conclusion

Les exemples choisis dans ce travail sont ceux qui impliquent la mondialisation ou des traumatismes propres à la mondialisation : du crash d'un avion qui disparaît des radars, ce qui semble impossible au temps de google earth, d'une pandémie qui se répand au-delà des frontières sur tous les continents parallèlement à sa couverture médiatique, du séisme en Haïti et de l'attentat du 11 septembre 2001, dont l'efficacité est due à une maîtrise des ficelles de la mondialisation.

Ces événements, portés par la « mauvaise nouvelle », sont intéressants d'un point de vue traductionnel. En effet, tous ces événements ont un point commun : ils impliquent déjà un impossible-à-dire ou plutôt rencontrent des difficultés de formulation et défient ainsi les pouvoirs du langage. La question (qui a guidé ce travail) peut être formulée ainsi : est-ce que ces événements, portés par la mauvaise nouvelle, peuvent être traduits, et, en ce sens, être partagés au-delà de ceux qui en subissent directement le malheur ?

Les différents événements pris en compte dans le présent travail sont mis en mots dans la presse écrite selon différents procédés qui se retrouvent d'un thème à l'autre. Par exemple, l'argument d'autorité est systématiquement utilisé. Si l'on met en relation ce procédé avec la « mauvaise nouvelle », il est possible de voir à travers ce procédé une manière pour le rédacteur de se détacher de la « mauvaise nouvelle » qu'il annonce. En conséquent, la « mauvaise nouvelle » est rattachée à la figure d'autorité chargée de l'annoncer. Le caractère unique de la « mauvaise nouvelle » est également toujours mis en avant. Le fait d'annoncer une « mauvaise nouvelle » n'est jamais gratuit, sans conséquences. Il est donc nécessaire de justifier son traitement journalistique.

Un autre trait commun qui ressort de chacun des sujets analysés se retrouve par le biais du procédé de répétition. Selon le ton de l'article, voulu ou non par le rédacteur, la répétition peut aboutir à des effets diamétralement opposés. Ainsi, parfois, la répétition est exploitée en vue de neutraliser, voire de banaliser, l'impact de la « mauvaise nouvelle ». À l'inverse, la répétition peut également avoir une valeur de dramatisation de l'événement. Les attentats du 11 septembre 2001 sont exemplaires dans la

mesure où la répétition de l'impact des avions dans les tours jumelles implique un effet à double tranchant. D'une part, la répétition porte avec elle un effet tragique, voire cauchemardesque. L'image répétée devient le symbole de l'entrée du monde dans une nouvelle ère de peur et d'insécurité permanente. D'autre part, la répétition massive de l'événement finit par banaliser la monstruosité de l'attaque et devenir un scénario cinématographique, comme si la réalité laissait place à la fiction.

Les quatre cas de « mauvaise nouvelle » pris comme objet d'analyse dans ce travail peuvent être répartis en deux groupes. D'une part, il y a le crash aérien d'un appareil d'Air France (1<sup>er</sup> juin 2009) et le séisme en Haïti (12 janvier 2010). D'autre part, il est question de la grippe A et des attentats de New York (11 septembre 2001). Dans un premier temps, il s'agit de « mauvaises nouvelles » qui n'ont pas un effet sur le futur. La problématique de ce type d'annonce concerne principalement la manière d'annoncer l'horreur, de dire l'indicible. Puis, l'annonce du deuxième type de « mauvaise nouvelle » implique une dimension supplémentaire, celle du pire à venir, de la menace. En effet, la « mauvaise nouvelle » ne se limite pas à son annonce, mais elle anticipe un pire à venir. Par exemple, l'annonce des attentats du 11 septembre 2001 n'est pas une mauvaise nouvelle ordinaire : elle signifie l'entrée du monde dans l'ère du terrorisme. L'annonce suit donc une stratégie argumentative bien précise selon l'effet voulu par le rédacteur sur son lecteur. Le ton pourra donc être, par exemple, soit alarmant soit rassurant. En ce sens, les articles traitant de l'annonce d'une pandémie de la grippe A sont très révélateurs. Chaque article avait pour fondement le même discours de l'OMS. Cependant l'orientation du message a un impact direct sur la communication. Ainsi, le même message de base entraîne avec son annonce un effet très nuancé, selon les articles, qui passe d'un ton rassurant à un ton plutôt inquiétant.

En conséquent, la mise en mots de la « mauvaise nouvelle » découle bien d'un choix préexistant l'annonce. L'effet recherché sur le public cible est en amont de ce choix. Ainsi, avec l'annonce des attentats du 11 septembre, le choix des mots et des analogies faites légitime déjà l'action prise par les Etats-Unis (l'entrée en guerre avec l'Afghanistan, puis, par la

suite, avec l'Irak). En effet, la terminologie utilisée définit d'emblée l'attentat comme étant un acte de guerre. Une réponse armée est, de ce fait, attendue et le public américain y est préparé.

Le fait de comparer l'annonce d'une « mauvaise nouvelle » dans deux cultures différentes (grâce à un corpus construit à partir de la presse française et américaine) a permis de montrer l'influence du public cible sur la manière de rédiger les différents articles. En effet, selon l'implication du public cible par rapport à l'événement, les enjeux sont bien différents et la manière de rédiger en est fortement influencée. Ainsi, lors de l'annonce du crash aérien du boeing de la compagnie française d'Air France, le public français qui est directement touché par la tragédie est en droit d'exiger des explications. Le désir de compréhension du public cible doit donc être satisfait par une justification dans les articles de la presse française. À l'inverse, la rédaction des articles de la presse américaine jouit d'une plus grande palette de choix discursifs. Ainsi, le mystère de la disparition du vol AF447 devient un sujet passionnant et les hypothèses foisonnent. Cette incertitude concernant le déroulement des événements n'est pas mise en avant dans la presse française qui cherche des explications valables à fournir aux proches des victimes.

Cette comparaison d'articles montre que leur rédaction implique toujours une certaine orientation. La grande présence de citations qui font, pour la plupart, l'objet d'une traduction, apparaissent souvent comme étant des versions originales. Avec le nouveau phénomène de la globalisation, l'information va de pair avec la présence de la traduction et donc d'une certaine orientation. Seulement l'information a tendance à effacer les procédures de traduction. En effet, la divulgation des informations planétaires implique des transferts linguistiques. Cependant, l'information, qui se répand dans le monde entier, semble être universelle. Elle tend à faire oublier, par une certaine homogénéité, que sa divulgation implique des transferts d'une langue à l'autre. Pourtant, la traduction suppose qu'il n'y a pas de communauté de réception homogène. Ainsi l'événement prend chaque fois une signification singulière selon les cultures.

Par exemple, l'annonce d'une pandémie va au-delà de son caractère informatif : des enjeux économiques se cachent derrière une fausse neutralité. En effet, derrière ces annonces, on retrouve des stratégies politiques, médiatiques, économiques, etc. Pour comprendre les différents enjeux, il faut connaître la raison de la médiatisation de l'événement en question. Les médias jouent donc un rôle primordial dans la communication de l'information.

L'annonce de ces événements se fait selon une hyperstructure commune entre chacun des articles sélectionnés qui se traduit par les différents procédés analysés. La recherche d'une communication globalisée est donc bien réelle. D'ailleurs, l'un des intérêts de cette nouvelle forme de communication est le partage des connaissances. Ce n'est donc pas un hasard si chaque « mauvaise nouvelle » est accompagnée systématiquement d'un discours technique et scientifique. Dans ce désir d'un universalisme de la connaissance, la place du rédacteur et du traducteur est primordiale, mais bien souvent en retrait. Leur invisibilité est bien souvent requise pour laisser place à une apparente universalité du discours.

Cependant, la traduction bute contre ces événements traumatiques, qui échappent au contrôle de la techno-science qui se voudrait traduction universelle du réel, mathématisation, maîtrise totale du monde. La traduction permet de révéler, d'une langue à l'autre, les moyens déployés par la communication pour donner du sens à ce qui n'en a pas toujours. Et le sens donné aux différentes « mauvaises nouvelles » est ce qui précisément révèle les idéologies nationales, les interprétations politiques, les visions du monde, etc. L'imprévisible de la « mauvaise nouvelle » révèle la norme, ce que chaque culture considère comme étant la nature. En d'autres termes, la reformulation d'un événement fait ressortir une norme en cela qu'elle est déterminée par l'attente du public cible.

En effet, la « mauvaise nouvelle » est souvent mise en contexte par rapport à la culture cible. Il y a là un désir d'appropriation. Il s'agit de mettre en relation la « mauvaise nouvelle » à ce qui est connu, ce qui démontre un besoin de familiarisation. La contextualisation de la « mauvaise nouvelle » révèle la recherche du « déjà vu » dans une culture

donnée. On insère l'événement dans un contexte partagé par une culture afin de rendre possible la communication, de signifier l'événement. Le travail de tout rédacteur est de donner sens à l'événement. L'annonce de la « mauvaise nouvelle » n'est donc jamais objective. À partir du moment où l'annonce prend place, la décision de l'annonce constitue déjà un acte de parole visant un objectif défini.

La teneur du message de la « mauvaise nouvelle » est fortement dépendante du public cible. L'annonce sera d'autant plus difficile si le lecteur cible est rattaché à la « mauvaise nouvelle ». Dans ce cas, l'annonce sera faite selon une stratégie spécifique, et l'orientation du message sera de ce fait d'avantage marqué. Ce phénomène est apparu surtout dans les articles traitant des attentats du 11 septembre 2001 et du crash aérien d'un appareil Air France en juin 2009.

En outre, la « mauvaise nouvelle » permet un effet grossissant sur les tenants et les aboutissants de la communication. En effet, la communication d'une « mauvaise nouvelle » nécessite plusieurs compétences linguistiques et culturelles. D'une part, l'annonce induit l'utilisation d'un langage approprié. D'autre part, la réception du message dans une culture cible doit être prise en compte. Ainsi, autant le traducteur que le journaliste transmet sa perception d'une réalité selon l'interprétation qu'il fait de l'événement. La mise en contexte systématique de l'événement selon une mémoire collective démontre la pertinence de l'annonce. Une information donnée ou traduite n'est jamais gratuite en ce sens qu'elle poursuit toujours un but.

Ainsi, la rédaction journalistique, ainsi que le recours à la traduction nécessitée par une communication globalisée n'est qu'une infime partie de la communication. La rédaction journalistique permet un transfert d'un même message qui peut prendre une multitude de formes. La forme que prend le message est elle-même motivée par des enjeux économiques, politiques, culturels, etc.

Dans le cas des « mauvaises nouvelles », ces dernières se caractérisent par le recours à un implicite discursif. Il serait donc intéressant de pouvoir mettre en évidence les particularités de la « mauvaise nouvelle » à la lumière des « bonnes nouvelles ». En effet, quelles seraient les différences de

formulation pour les « bonnes nouvelles » en comparaison aux « mauvaises nouvelles » ? En outre, il serait instructif de voir si les mêmes procédés sont en vigueur dans le cas des « bonnes nouvelles » et, si tel est le cas, voir si ces procédés visent les mêmes objectifs.

## 5 Bibliographie

Articles :

« 11 septembre 2001, la guerre en direct », *Médiamorphoses*, n°4, mars 2002.

FRAGNON, J., « Le 11 septembre 2001 réécrit l'Histoire », *Revue Interrogation*, n°1, décembre 2005.

Ouvrages :

BARTHES, R. (1964), *Essais critiques, structure du fait divers*, Paris, Éditions du Seuil.

BARTHES, R. (1957), *Mythologies*, Paris, Éditions du Seuil.

BAUDRILLARD, J. (2002), *L'esprit du terrorisme*, Paris, Éditions Galilée.

BOUGNOUX, D. (1995), *La communication contre l'information*, Paris, Hachette.

BOURDIEU, P. (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Paris, Éditions du Seuil.

BRETON, Ph. (1996), *L'argumentation dans la communication*, Paris, La Découverte.

BRETON, Ph. (1997), *La parole manipulée*, Paris, La Découverte.

BRETON, Ph. (1997), *L'utopie de la communication : le mythe du village planétaire*, Paris, La Découverte.

BURGER, M. (2008), *L'analyse linguistique des discours médiatiques. Entre sciences du langage et sciences de la communication*, Québec, Les Éditions Nota bene.

CHARAUDEAU, P. (1992), *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris, Hachette.

CHARAUDEAU, P. (1997), *Le discours d'information médiatique. La construction du miroir social*, Paris, Nathan.

CHARON, J-M. (1991), *La presse en France de 1945 à nos jours*, Paris, Éditions du Seuil.

- CORDONNIER, J-L. (1995), *Traduction et culture*, Paris, Les Éditions Didier.
- CORNU, D. (2009), *Journalisme et vérité : l'éthique de l'information au défi du changement médiatique*, Genève, Editions Labor et Fides.
- DAYAN, D. (2006), *La terreur spectacle : terrorisme et télévision*, Bruxelles, De Boek.
- DERRIDA, J. (2004), *Le concept du 11 septembre : dialogues à New York (octobre-décembre 2001) avec Giovanna Borradori*, Paris, Galilée.
- DUCROT, O. (1972), *Dire et ne pas dire, principes de sémantique linguistique*, Paris, Hermann.
- FERENCZI, Th. (2005), *Le journalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?.
- FONTANET, M. (2009), *Orientation argumentative dans les discours politiques français et anglais* in M. Guidère *Traduction et Communication orientée*, Paris, Éditions Le Manuscrit.
- GAILLARD, Ph. (1971), *Technique du journalisme*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?.
- GUIDÈRE, M. (2008), *Introduction à la traductologie. Penser la traduction : hier, aujourd'hui, demain*, Bruxelles, De Boeck.
- GUIDÈRE, M. (2008), *La communication multilingue : traduction commerciale et institutionnelle*, Paris et Bruxelles, De Boeck.
- GUIDÈRE, M. (2009), *Traduction et communication orientée*, Paris, Éditions Le Manuscrit.
- JAMET, C., JANNET, A-M. (1999), *Les stratégies de l'information*, Paris, L'Harmattan.
- KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1980), *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin.
- KOREN, R. (1996), *Les enjeux éthiques de l'écriture de presse et la mise en mots du terrorisme*, Paris, L'Harmattan.



- KRIEG-PLANQUE, A. (2009), *La notion de « formule » en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Paris, Presses Universitaires de Franche-Comté.
- LECLERC, A. (1991), *L'entreprise de presse et le journaliste*, Quebec, Presses de l'Université du Quebec.
- LEDERER, M., SELESKOVITCH, D. (2001), *Interpréter pour traduire*, Paris, Didier Erudition.
- LITS, M. (2004), *Du 11 septembre à la riposte. Les débuts d'une nouvelle guerre médiatique*, Bruxelles, De Boek.
- MAINGUENEAU, D. (1998), *Analyser les textes de communication*, Paris, Dunod.
- MATHIEN, M., CONSO, C. (1997), *Les agences de presse internationales*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?.
- MATTELART, A. (1996), *La Mondialisation de la communication*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Que sais-je ?.
- MOIRAND, S. (2007), *Les discours de la presse quotidienne, observer, analyser, comprendre*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PIGEAT, H. (1997), *Les agences de presse, Institution du passé ou médias d'avenir ?*, Paris, La documentation française.
- SARFATI, G-E. (2005), *Éléments d'analyse du discours*, Paris, Armand Colin.
- SCHÄFFNER, Ch. (1997), *Analysing political speeches*, Clevedon, multilingual matters.
- VOYENNE, B. (1962), *La presse dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin.
- VOYENNE, B. (1979), *L'information aujourd'hui*, Paris, Armand Colin.

## **6 Remerciements**

Mes premiers remerciements vont à mon directeur de mémoire, Mathieu Guidère, qui m'a non seulement guidée dans mes recherches mais qui m'a également transmis les compétences nécessaires pour rédiger un travail nécessitant une rigueur sur le long terme.

Je tiens à exprimer ma gratitude à ma jurée, Mathilde Fontanet, pour sa relecture minutieuse, sa patience et ses précieux conseils.

Je remercie aussi très chaleureusement les plus courageux qui ont accepté très gentiment de me relire, à savoir Damien Guggenheim, Nina Huser et Jacques Flückiger.

## Table des Matières

1	Introduction .....	2
1.1	Objectifs du travail .....	3
1.2	Présentation des chapitres .....	5
2	La communication journalistique.....	6
2.1	Les dépêches de presse.....	7
2.1.1	Agences mondiales d'information.....	8
2.2	La rédaction journalistique.....	11
2.2.1	La rédaction des dépêches de presse .....	13
2.2.2	Cas pratique : de la dépêche à l'article de presse .....	14
2.3	Le cas des « mauvaises nouvelles » .....	26
2.4	Le journaliste et le traducteur .....	32
2.5	Rédaction et communication orientée .....	33
2.5.1	La subjectivité dans le discours journalistique.....	34
2.5.2	De la rédaction à la communication orientée .....	37
3	Analyse bilingue du corpus des « mauvaises nouvelles ».....	38
3.1	La grippe H1N1.....	38
3.1.1	Articles de la presse française .....	39
3.1.2	Articles de la presse américaine .....	43
3.2	Les procédés de la "mauvaise nouvelle" .....	45
3.2.1	La citation.....	45
3.2.2	L'argument d'autorité .....	53
3.2.3	La répétition .....	56
3.2.4	Le caractère unique de l'événement.....	57
3.2.5	Mise en perspective .....	58
3.3	Le crash du vol AF 447 .....	59
3.3.1	Analyse du communiqué de presse d'Air France.....	61
3.3.2	Articles de la presse française .....	64
3.3.3	Articles de la presse américaine .....	71
3.3.4	Différence rédactionnelle entre le communiqué et les articles de presse.....	78
3.4	Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés .....	80
3.4.1	L'orientation du message : le pathos .....	81
3.4.2	La répétition .....	83
3.4.3	Le caractère unique de l'événement.....	85
3.4.4	Mise en perspective .....	86
3.5	Séisme en Haïti.....	87
3.5.1	Articles de la presse française .....	87
3.5.2	Articles de la presse américaine .....	98
3.6	Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés .....	105
3.6.1	L'orientation du message : le pathos .....	105
3.6.2	caractère unique de l'événement .....	109
3.6.3	discours politisé autour de la « mauvaise nouvelle » .....	110
3.6.4	Mise en perspective .....	112
3.7	Les attentats du 11 septembre 2001 .....	112
3.7.1	Articles de la presse française .....	114

3.7.2 Articles de la presse américaine .....	121
3.8 Analyse bilingue de la « mauvaise nouvelle » et de ses procédés .....	129
3.8.1 La citation.....	130
3.8.2 La répétition .....	132
3.8.3 Mise en perspective .....	135
4 Conclusion.....	137
5 Bibliographie.....	143
6 Remerciements .....	146